

Histoires de Pat Hobby

Francis Scott Fitzgerald

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Scott Fitzgerald Histoires de Pat Hobby

Postface de J. Dos Passos.



domaine étranger

10

18

UNION GÉNÉRALE D'ÉDITIONS

8, rue Garancière – Paris VI^e

**Ouvrages parus dans la série
« Domaine étranger »**

Saul Bellow, *Un homme en suspens*, n° 1415.

Italo Calvino, *Marcovaldo*, n° 1411.

Graham Greene, *Notre agent à La Havane*, n° 1397.

Graham Greene, *Un Américain bien tranquille*, n° 1414.

Christopher Isherwood, *M^r Norris change de train*, n° 1419.

Christopher Isherwood, *la Violette du Prater*, n° 1436.

Henry James, *Ce que savait Maisie*, n° 1401.

Somerset Maugham, *le Fil du rasoir*, n° 1399.

Vladimir Nabokov, *Regarde, regarde les arlequins*, n° 1417.

Saki, *la Fenêtre ouverte*, n° 1400.

J.D. Salinger, *Franny et Zoëy*, n° 1396.

Evelyn Waugh, *Retour à Brideshead*, n° 1398.

HISTOIRES DE PAT HOBBY

PAR

F. SCOTT FITZGERALD

Traduit de l'américain
par Bernard Willerval

Introduction d'Arthur Mizener

Postface de John Dos Passos



Série « Domaine étranger »
dirigée par Jean-Claude Zylberstein

LAFFONT

© Frances Scott Fitzgerald Lanahan, 1964.
et Robert Laffont, 1965, pour la traduction française.

ISBN 2-264-00350-2

INTRODUCTION

par Arthur MIZENER

Dans la carrière de Fitzgerald, les nouvelles « commerciales » jouent un rôle plus important que dans celle de n'importe quel écrivain équivalent de son temps. Ainsi qu'il le disait lui-même, il était « un professionnel, dans tous les sens du terme », un professionnel qui se vantait d'être « le champion des faux départs de la littérature », mais qui n'en publia pas moins près de cent soixante nouvelles. Environ douze d'entre elles sont admirables, quarante ou cinquante sont très bonnes et toutes sont intéressantes par la lumière qu'elles jettent sur l'histoire compliquée du développement de Fitzgerald, à travers les vingt années de sa carrière d'écrivain. Il n'y a guère de période de plus de trois mois, dans cette carrière, qui ne soit représentée dans une nouvelle (à l'exception de celle qui va de juin 1937 à juillet 1939 quand Fitzgerald travaillait à Hollywood) si bien que nous pouvons suivre, presque mois par mois, à travers leurs différents recueils, le lent et fascinant mûrissement de son imagination.

Personne, mieux que Fitzgerald lui-même, n'a compris à quel point ses meilleures pages sont bonnes et aussi à quel point elles sont peu nombreuses. En 1929, il disait à Maxwell Perkins, de chez Scribner's, son éditeur, qu'il pensait avoir écrit quatre nouvelles qu'il n'aurait pas honte de voir figurer dans un recueil à côté d'œuvres d'écrivains comme Conrad, Forster et Lawrence (il s'agissait de Absolution, Le garçon riche, Un diamant gros comme le Ritz et Le Premier Mai [\(1\)](#) ; et en 1938, quand Scribner's réunit en volume les quarante-neuf premières nouvelles de Hemingway, il écrivit à Perkins que « contrairement à Ernest, il n'aimerait pas voir publiées ensemble toutes ses nouvelles déjà parues en volume ; il ferait un choix et en ajouterait quatre ou cinq encore inédites ». La sélection qu'il esquissait dans cette lettre comprenait environ quarante titres.

En 1959, il existait précisément une quarantaine de nouvelles publiées chez Scribner's, vingt-huit choisies et présentées par Malcom Cowley sous le titre, Un diamant gros comme le Ritz et treize sous celui de Après-midi d'un auteur. Scribner's a désormais l'intention de republier presque tous les titres épuisés, et la sortie de Flappers [\(2\)](#) et Philosophes constitue la première étape de ce plan. Il sera donc possible, un jour, de considérer l'œuvre de Fitzgerald dans son ensemble, ce qui ne l'a jamais été de son vivant, car Scribner's – et Fitzgerald – souhaitaient publier les nouvelles de

la façon la plus commerciale possible. C'est ainsi qu'il en parut un recueil après chacun des romans. *Flappers et Philosophes* sortit le 10 septembre 1920, alors que *l'Envers du paradis* (3), paru le 26 mars précédent, se vendait encore très bien. Ce système se révéla être excellent. La première année, on vendit un peu plus de treize mille exemplaires de *Flappers et Philosophes*.

Quand en avril 1920, Fitzgerald entreprit de faire un choix de nouvelles pour *Flappers et Philosophes*, il avait devant lui quinze titres parus ou à paraître. À vrai dire, quatre de ces nouvelles étaient des secondes versions hâtivement refaites d'histoires écrites pour le *Nassau Literary Magazine* et deux avaient été refusées partout avant que *Scribner's* eût décidé de publier *l'Envers du Paradis*, « ce roman sur les flappers écrit pour les philosophes », qui fit connaître le nom de Fitzgerald. Avec ce premier succès et l'apparition d'un jeune et astucieux agent littéraire, Harold Ober, l'un des associés de Paul Reynolds, les choses changèrent rapidement. Une des nouvelles du *Nassau Literary Magazine*, *Bénédiction*, fut reprise dans le *Smart Set*, et un critique influent déclara que c'était « la meilleure, probablement, de toutes les nouvelles de Fitzgerald ». Une de celles qui avaient été refusées partout fut très rapidement prise par le *Saturday Evening Post* et au moins aussi vite vendue – en même temps que la *Tête et les Épaules* – à la *Métro Goldwyn Mayer*, pour cinq mille dollars. Les deux histoires devinrent deux films, intitulés le Roman d'amour de la petite danseuse (avec Violet Dana, qui tint aussi le rôle principal dans le film inspiré par *La Jeune Fille et le Pirate*) et la Chasse au mari.

Fitzgerald ne se laissa nullement aveugler par ces succès, et pour le recueil *Flappers et Philosophes* il ne choisit que des nouvelles écrites postérieurement à *l'Envers du Paradis*. Il ajouta ensuite *Bénédiction*, à cause du prestige que lui donnait sa parution dans le *Smart Set* et *Les Quatre Poings*, parce que le *Scribner's Magazine* l'avait sélectionné parmi les quatre dernières nouvelles du livre que Fitzgerald avait proposées comme constituant un tout. (*Les Quatre Poings* était une de ses premières nouvelles et Fitzgerald ne l'aimait pas ; il disait que « ce n'était qu'une blague, un conte moral, et qu'elle manquait totalement de vie ».)

Toutes les nouvelles qui composent *Flappers et Philosophes* furent écrites – comme d'ailleurs toutes les nouvelles de Fitzgerald – avec l'arrière-pensée d'une parution dans un grand magazine. Il ne fait pas de doute que les exigences particulières de ces magazines limitaient souvent, et de façon regrettable, son inspiration, encore que l'obligation de dire tout ce qu'il avait à dire à l'intérieur de limites bien définies pût le stimuler souvent de façon très heureuse. À certains moments de découragement, il avait parfois des réflexions qui laissent entendre qu'il désespérait d'écrire quelque chose de vraiment bon pour les magazines, par exemple quand il disait à Harold Ober : « Je suis assez découragé qu'une histoire facile comme *La Fille*

populaire, écrite en une semaine, au moment de la naissance du bébé, m'ait rapporté cent cinquante dollars, alors qu'un récit réellement plein d'imagination, dans lequel j'ai mis trois semaines de véritable enthousiasme, comme le Diamant dans le ciel (Un diamant gros comme le Ritz) ne me rapporte rien. »

Mais ce serait une erreur de croire que Fitzgerald s'imaginait obligé de choisir, mélodramatiquement, entre écrire des nouvelles sans valeur que les grands magazines lui achèteraient très cher, et de la vraie « littérature » qu'on ne lui payerait rien du tout. Son appréciation de la situation était à la fois plus ambiguë et plus optimiste, en grande partie parce qu'il n'avait nullement cette attitude embarrassée à l'égard du succès qu'on rencontre souvent chez les écrivains. Fitzgerald ne prétendit jamais mépriser le succès ni l'argent. Quelquefois, il semblait même ne pas avoir l'air du tout de penser qu'on pouvait s'attendre à ce qu'il le fît. Pour reprendre son expression à propos de *Gatsby*, il y avait « quelque chose de superbe » dans la confiance et le plaisir avec lesquels il entreprit de devenir à la fois un bon écrivain et un homme riche.

Car vous étiez hardi comme l'était le fils de Danaë,
conçu, tel Persée, dans un rêve d'or

disait de lui John Peale Bishop. Il est bien caractéristique que sa lettre à Ober se termine par « mais par Dieu et par Lorimer, je finirai bien par faire fortune ! » (Lorimer était le rédacteur en chef du *Saturday Evening Post*.) On comprend alors d'autant mieux la véritable défaite que représentèrent pour lui les refus successifs des éditeurs, l'année précédant l'acceptation par Scribner's de *l'Envers du Paradis* (il écrivit au président Hibben, de Princeton, qu'il avait une pile de lettres de refus, haute de près de dix centimètres) et la grande victoire que fut leur publication, un peu plus tard. LE SATURDAY EVENING POST VIENT DE ME PRENDRE DEUX AUTRES NOUVELLES. STOP. TENDREMENT », télégraphiait-il à Zelda, ou « AI VENDU DROITS DE CINÉMA DE « LA TÊTE ET LES ÉPAULES » À LA MÉTRO GOLDWYN POUR VINGT-CINQ MILLE DOLLARS. STOP. MA TRÈS CHÉRIE, JE T'AIME. » S'il savait que c'était le genre de choses qui impressionnerait Zelda, il n'en était pas moins fortement impressionné lui-même.

Les sentiments de Fitzgerald à l'égard du succès ressemblaient beaucoup à ceux de Bryan Dalrymple, dans *Dalrymple tourne mal*. Ce qu'il voulait, c'était être heureux – et il avait très fortement tendance à penser que les éléments, sinon l'essence même du bonheur, pouvaient s'acheter grâce à l'argent. Observant les hommes comme M. Macy dans *Dalrymple tourne mal* ou Hamil dans *Les Quatre Poings*, il pensait qu'ils savaient au moins dominer leur univers particulier et acquérir les éléments du bonheur, et sa vision des possibilités de devenir riche était aussi chimérique que celle de James Gatz. Il n'avait rien contre la richesse, au contraire, il la croyait

nécessaire. Mais il éprouvait un grand mépris pour la conception fautive du bonheur qu'il voyait chez de nombreux riches. Cette attitude, à la fois radicale et conservatrice, est en vérité très étrange, et peut-être très américaine.

Il ne serait pas venu à l'idée d'un jeune homme comme lui de tourner le dos au monde et de se consacrer à la « littérature ». Il ne voyait pas les choses de cette manière. Ce qu'il voulait, c'était devenir riche, grâce à son talent et il se lança dans cette tâche avec enthousiasme. « Quand nous étions jeunes, Zelda Sayre et moi, disait-il des années plus tard, la guerre était dans le ciel. » La vie lui semblait tellement plus importante que la littérature que, tout comme Horace Tarbox, dans *La Tête et les Épaules*, il acceptait les compromis qu'elle exigeait sans en éprouver trop de ressentiment.

Cet espoir mis dans les promesses de la vie – et sa contrepartie, le cauchemar de l'échec, de la fin de l'amour, de la fuite de la jeunesse, constituent le vrai sujet des nouvelles comprises dans *Flappers et Philosophes*. On ne le sent pas toujours très nettement, en partie à cause des exigences du marché pour lequel Fitzgerald écrivait, mais peut-être encore plus à cause, tout simplement, des limitations de son talent d'écrivain. Il est possible que le marché soit à blâmer pour le gaspillage d'une excellente idée sur un sujet insignifiant, comme c'est le cas dans *Bérénice se coupe les cheveux* (4), encore que je soupçonne Fitzgerald d'avoir pris très au sérieux le thème de la vengeance par lequel cette nouvelle se termine. Peut-être est-il responsable de la mauvaise distribution, si l'on peut dire, des sentiments prêtés aux personnages dans *La Jeune Fille* et *le Pirate*. C'est certainement une erreur d'avoir donné ceux qui pour lui comptaient le plus – sur la réussite, qui ne suffit pas pour entrer dans le monde des riches – à Curtis Carlyle, qui n'est même pas réellement un personnage, mais une invention de Toby Moreland, incapable par ailleurs de les éprouver lui-même, puisqu'il est un garçon riche. Mais ce ne fut qu'en écrivant *La Chose raisonnable* (5), en 1924, et *Le Garçon riche* (6), en 1926, que Fitzgerald parvint à établir une différence claire et bien définie entre ces deux sortes de personnages.

Néanmoins, dans *La Jeune Fille* et *le Pirate*, il réussit à exposer très nettement sa foi absolue en l'homme qui possède « à la fois de l'imagination et le courage de ses convictions » et à donner à l'histoire, comme thème principal, sa théorie selon laquelle une conception romanesque des possibilités qu'offre la vie, est le seul but pour lequel il vaille la peine de vivre : *Gatsby* allait mourir dès qu'il ne l'aurait plus. Le défaut de *La Jeune Fille* et *le Pirate*, c'est la façon superficielle dont Fitzgerald y aborde ce sujet. Il disait d'ailleurs que c'était une nouvelle facile. Néanmoins, même esquissés, les sentiments y sont tout à fait sincères :

Huîtres et rochers,
sciure et souliers,
qui ferait des montres
d'un violon ?

Le côté superficiel de La Jeune Fille et le Pirate est moins gênant que la sentimentalité un peu prétentieuse d'une nouvelle non commerciale comme Bénédiction (« Loïs, c'était votre petite âme blanche que j'essayais de garder près de moi ») ou que les erreurs vraiment énormes que commet Fitzgerald en voulant vivre au-delà de ses moyens intellectuels. Curtis et Babe « transposent en mineur des chants africains millénaires » au basson et au hautbois, et les séminaristes, dans Bénédiction, s'instruisent en lisant Henry James.

Outre Dalrymple tourne mal, où Fitzgerald reste fidèle à ses thèmes favoris, les deux meilleures nouvelles de Flappers et Philosophes sont Le Palais de glace (7) et le Bol de verre (8). Le Palais de glace traduit la réaction de l'imagination de Fitzgerald devant la conception de la vie de Zelda : c'est Zelda qui l'avait emmené, comme Sally Carrol dans la nouvelle, se promener dans le cimetière des troupes confédérées à Montgomery. Le thème principal est long à se dégager nettement, mais la dernière scène est très importante, peut-être à cause de ce sentiment que Fitzgerald n'arrive pas à intégrer tout à fait à l'histoire, le sentiment que Montgomery et Saint-Paul (9) représentaient deux genres de vie différents qu'il essayait de combiner, tout en craignant de ne pas y parvenir.

Toutes ces nouvelles ont été écrites par un garçon de vingt-trois ans, plein de talent, qui faisait connaissance avec les charmes et les déceptions du succès – un succès auquel il réagissait très vivement. Il est inévitable qu'elles soient loin d'être parfaites. Les observations brillantes sur la vie qu'elles contiennent montrent surtout l'immaturité de l'auteur, les procédés littéraires sont souvent très maladroits, les sentiments sont parfois traités de façon superficielle. Ce sont « des histoires plutôt amusantes, un peu démodées maintenant, mais sans doute de l'espèce qui permet de tuer une demi-heure dans le salon d'attente d'un dentiste », du moins, c'est ce qu'en disait Fitzgerald lui-même. Mais les trois ou quatre meilleures ont la sincérité et l'originalité dont Fitzgerald savait faire preuve dans les circonstances les plus inattendues et chacune, à sa façon, nous aide à mieux comprendre les réactions d'une des plus brillantes imaginations de notre temps.

Traduction de Marie-Pierre Castelnau.

HISTOIRES DE PAT HOBBY

INTRODUCTION

par Arnold GINGRICH

Les dix-sept nouvelles de ce livre, qui comprennent tout le cycle de Pat Hobby, suppriment la dernière lacune importante qui existait encore dans la publication des œuvres complètes de F. Scott Fitzgerald.

Mais ce volume représente plus qu'une collection de nouvelles auparavant éparées. Car si ses nombreux épisodes furent à l'origine publiés séparément, Fitzgerald commença à les concevoir, après la publication de la troisième nouvelle, comme une entité collective. Presque chaque fois qu'il en écrivait une, il remettait en question l'ordre de leur publication, et aussi longtemps qu'il vécut, il continua à les réviser. Certaines furent ainsi révisées jusqu'à quatre fois. Dans plusieurs cas, les révisions furent entreprises à cause de l'interdépendance des différentes parties, car Fitzgerald tenait à cerner de façon précise le personnage de Pat Hobby dans l'ensemble des nouvelles.

Ainsi, s'il est injuste de présenter ce livre comme un roman, il serait encore plus injuste de refuser d'y voir autre chose qu'un portrait en pied complet. C'est dans cet esprit que Fitzgerald travaillait et dans cet esprit qu'il aurait réuni ses textes en un volume après les avoir publiés dans une revue. Il y voyait une vaste « comédie ».

À l'époque de sa mort en décembre 1940, alors que deux tiers des textes étaient prêts pour la publication, nous parlions du cycle de Pat Hobby comme de « son dernier mot de sa dernière patrie, car l'essentiel de ses sentiments sur Hollywood et sur lui-même imprégnait ces nouvelles ».

La continuité de la publication originale ne fut pas interrompue : commencée en janvier 1940 elle se poursuivit sans interruption pendant dix-sept mois, jusqu'en mai 1941.

La réputation littéraire de Fitzgerald était la plus mauvaise qu'il ait jamais connue à cette époque. Les avis nécrologiques, presque sans exception, n'indiquaient nullement que cet auteur « oublié » des années 20 pourrait un jour retrouver un public. À part les nouvelles du cycle Pat Hobby en cours de publication, aucune de ses œuvres n'avait plus la faveur du public. Voici un article typique, écrit à l'époque de sa mort, dans le Chicago Daily News. Ce n'est pas, et de loin, le plus sévère :

Lorsqu'il mourut à quarante-quatre ans, F. Scott Fitzgerald, célèbre en 1922 comme le chef et le guide de sa génération, était presque

aussi inconnu de ses contemporains que les auteurs des fameux bons d'État garantis pendant la crise de 1929. Il écrivait certes encore de bons textes, mais personne ne confondait plus le nouvelliste et le Héraut de son Epoque.

Dès que nous pûmes répondre (dans le numéro de mars 1941 d'*Esquire*, la seule revue dont les colonnes ne lui furent jamais fermées), nous rappelâmes au *Chicago Daily News* que l'immortalité n'est pas forcément due au Héraut d'une Epoque, et qu'elle peut plus facilement être accordée à un bon nouvelliste. Vingt et un ans, ce n'est pas grand-chose au regard de l'éternité, et voici pourtant aujourd'hui, plus de vingt et un ans après, les « bons textes » que Fitzgerald écrivait à cette époque.

Les espoirs de Fitzgerald, cependant, étaient très proches alors de ceux que la presse américaine mettait en lui (on le considérait un peu comme l'opposé verbal de John Held Jr) : la dernière lettre que nous reçûmes de lui à nos bureaux, quelques jours seulement avant sa mort, parlait de son roman inachevé, *The Last Tycoon*, qui fut publié après sa mort, en ces termes : « c'est un livre que j'espère fermement vendre à un millier d'exemplaires ».

Au début, il ne donna même pas à son projet de nouvelles sur Pat Hobby une telle importance. La première nous parvint le 16 septembre 1939 du domicile que Scott appelait « son refuge secret », au 5521, Amestoy Avenue, à Encino, en Californie. Au-dessus de l'adresse, il avait écrit au crayon, « Adresse secrète ! Maintenant que j'ai réglé 99 % de mes dettes on voudrait que j'en contracte d'autres. » À cette date, il travaillait pour les studios Universal, ne buvait pas, grâce aux soins attentifs dont l'entourait Sheilah Gra-ham, et après quatre mois de maladie au début de l'année, était dans une phase productrice et euphorique. Il avait envoyé trois nouvelles que nous avions acceptées au cours des six semaines précédentes (« *Design in Plaster* », « *Lost Decade* », et « *Between Planes* ») et une quatrième, au sujet d'un père et de son fils, qui n'était pas très au point. Il la reprit, essaya de l'améliorer et envoya bientôt la première nouvelle des Pat Hobby Stories, « *Un Gêneur* », avec un petit mot :

J'ai essayé deux fois d'améliorer l'histoire du père et du fils, mais il y a un défaut de structure. Je m'y remettrai dimanche prochain. En attendant, celle-ci prendra peut-être sa place. Si c'est le cas, veuillez avoir l'obligeance de me télégraphier comme d'habitude. Après avoir écrit une nouvelle, je ne parviens pas à me calmer avant de savoir si elle est bonne ou mauvaise.

Il réservait ses week-ends à ses nouvelles, Universal l'occupant pendant la semaine. Le week-end suivant, au lieu de travailler au texte défectueux, il écrivit la seconde nouvelle de Pat Hobby, « qui était très bien pour bâtir des intrigues ». Voici la note qui l'accompagnait le 21 septembre 1939 :

Voici une autre histoire sur Pat Hobby, le scénariste de seconde zone. Je commence à m'attacher beaucoup à lui. Ci-joint aussi quelques pages de corrections pour la première nouvelle qui concerne (« Un Gêneur »).

Cette fois encore, puis-je avoir une réponse directe, c'est-à-dire un câble si elle vous plaît et un mandat télégraphique à la Bank of America à Culver City ?

Je crois que j'écrirai un autre texte sur ce personnage samedi ou dimanche. Dans ce cas – et s'il vous plaît aussi –, vous aurez six de mes nouvelles. Je souhaite vivement que vous puissiez me payer davantage. Il s'agit dans tous les cas de nouvelles, pas de petits sketches ni d'articles et elles ne sont impropres pour la grande presse qu'à cause de leur longueur.

Cette demande semble aujourd'hui d'autant plus poignante qu'on sait que Fitzgerald appelait « sketches » des textes comme le fameux Crack-up (La Fêlure) (10) de 1936, avec le « Crack-up », « Pasting it together », et « Handle with Care ». (Quelques années plus tôt, il s'était évanoui en disant : « Lisez ces sketches à Sheilah pendant que je sommeille. »)

Six jours plus tard, le 27 septembre 1939 nous parvint ce mot :

Voici quelques corrections pour la seconde nouvelle sur Pat Hobby : « Faites-moi bouillir de l'eau, une bonne quantité. »

Et le 2 octobre 1939 arriva la troisième nouvelle, Équipe avec le Génie :

Toujours la même adresse : Bank of America, Culver City, et j'aimerais que vous me fassiez un virement télégraphique si ce texte vous plaît. Remarquez qu'il compte presque 2 800 mots. J'aimerais écrire quelques nouvelles supplémentaires sur ce thème si vos tarifs le permettaient. Voulez-vous me télégraphier aussi votre avis sur le texte ?

Cette lettre fut suivie deux jours après par un télégramme :

Envoie version révisée de ma dernière nouvelle, stop, ne la publiez pas avant réception. Merci.

Le 6 octobre, deux jours plus tard, deux manuscrits révisés nous parvinrent avec cette lettre :

Ci-joint un exemplaire de « Équipe avec le Génie », révisée. Pensez-vous que les nouvelles sur Pat rendraient mieux si on les publiait dans le même numéro, ou bien cela est-il contraire à vos prévisions budgétaires ? Je pense que l'affaire n'aurait d'intérêt que publiée comme un feuillet.

Mon texte va vous sembler complètement fou, mais j'ai repris la

deuxième nouvelle, et elle m'a tellement plu que j'ai préféré améliorer celle-ci en même temps. J'espère qu'il n'est pas trop tard pour utiliser cette version.

L'envoi comprenait la seconde version de la troisième nouvelle et la troisième version de la deuxième.

Le 14 octobre 1939, la quatrième et la cinquième arrivèrent ensemble.

Avec la quatrième, Pat Hobby fait un Vœu de Noël :

Encore Pat Hobby ! Cette fois encore, voulez-vous m'envoyer vos honoraires par mandat télégraphique ?

Avec la cinquième, Une avant-première pour Pat Hobby :

Toujours le même mal d'argent. Un télégramme si elle vous plaît. Adressez l'argent à ma ligne Maginot, la Bank of America, Culver City.

Deux jours plus tard, le 16 octobre 1939 arriva le télégramme suivant :

J'aurais dû joindre cette requête au « Vœu de Noël de Pat Hobby », qui comporte trois mille mots. Si vous ne pouvez pas me donner 150 dollars, je devrai l'envoyer à un quotidien de l'Est. Sincèrement désolé de vous enlever cette série, mais ne puis me permettre de perdre tant d'argent. S'il vous plaît, télégraphiez.

Réponse :

Envoie 150 dollars aujourd'hui pour achat du Vœu de Noël, si vous insistez, mais cette nouvelle a été directement insérée dans le numéro de janvier, et je ne puis faire autrement. Si vous insistez pour un paiement de cet ordre, je serai obligé à mon grand regret de refuser la suite. Aurais aimé les mettre en stock en prévision de besoins futurs en les prenant au fur et à mesure que vous les écrivez, mais ne puis continuer si vous ne me laissez pas juger de la somme que nous pouvons honnêtement vous régler. M'aperçois que vous ne m'avez pas demandé mon avis, mais vous conseille franchement de ne pas perdre un marché solide et qui paie immédiatement comme le nôtre en utilisant la politique du coup de poing sur la table, que je suis forcé de juger sévèrement en repensant aux six années de franchise que j'ai maintenues avec vous. En tout cas, voici les 150 dollars supplémentaires, et c'est à vous de juger, mais suivant la théorie qu'il vaut mieux tenir que courir, crois que vous seriez meilleur homme d'affaires en considérant cette somme comme une avance sur la prochaine nouvelle. Sentiments distingués.

Appeler Scott « un homme d'affaires », même dans la colère et la fièvre d'un télégramme ! Deux heures plus tard, il me donnait d'autres qualificatifs bien plus insultants, par téléphone. Chose extraordinaire, la communication ne fut pas coupée, bien qu'elle l'eût été en d'autres

circonstances où sa rage avait dépassé les limites du bon usage toléré par la compagnie téléphonique, et c'est seulement la mémoire qui semble avoir censuré ses paroles, paroles qui provoquèrent la rédaction de mon second télégramme le même jour :

Cher Scott : nous les Mennonites nous calmons plus vite que vous autres les Irlandais querelleurs, aussi je suggère que vous ne me répondiez pas avant demain matin ; après votre appel, j'ai pensé que si mon malheureux choix de mots dans mon premier télégramme vous avait fait la moitié de la peine que m'ont causée vos insultes téléphoniques, il est tout de même puéril pour deux adultes d'entamer une guerre qu'aucun ne souhaite pour une somme d'argent relativement faible. En relisant vos deux télégrammes, j'avoue maintenant que vos paroles ne méritaient pas mon usage du terme de « coup de poing sur la table » pour lequel je vous prie de m'excuser et de bien vouloir me pardonner et oublier. En attendant, je vous assure que nos troupes confédérées peuvent toujours être considérées par vous comme alliées et peuvent être appelées n'importe quand à votre ligne Maginot du pain noir. Et je regrette sincèrement que ma mauvaise humeur ait éclaté ainsi sans cause et qu'elle ait peiné une personne aussi sensible que vous. S'il vous plaît, excusez-moi.

C'est ce qu'il dut faire, car je ne me souviens d'aucune réponse à ce télégramme et n'en ai pas retrouvé, et son télégramme suivant disait : j'apprécie vos bonnes paroles.

Le 27 octobre 1939, je reçus la nouvelle suivante, accompagnée de cette lettre :

Payez-moi ce que vous voudrez pour ceci. Elle ne vaut pas la précédente, mais fait partie de la série.

En même temps, j'aimerais que vous m'envoyiez un avis circonstancié sur ceci : Pat a-t-il ou non fait son temps ?

Par télégramme, n'est-ce pas ?

Je répondis ce qui suit :

Votre nouvelle « Qui ne risque rien n'a rien » est excellente, va très bien dans la série et ne vous semble peut-être inférieure aux autres que parce que vous vous lassez du personnage. Mais s'il vous plaît, patience, Pat tiendra facilement pour une douzaine de nouvelles au moins et vous donnera un bon livre ensuite. Envoie mandat télégraphique. Amitiés.

Le 8 novembre 1939, je reçus Pat Hobby à l'Université avec cette lettre :

Suivant votre avis, je continue la série des Pat Hobby – avec au moins deux nouvelles. Celle-ci est secondaire, mais je la considère

comme au moins aussi bonne que la dernière.

Merci, à ce propos, pour votre opinion très concrètement exprimée sur l'ensemble des nouvelles. Elle m'a beaucoup encouragé.

Le télégramme habituel suivit de près : ne rien imprimer avant d'avoir reçu des corrections. Puis vint, le 13 novembre 1939, une autre nouvelle : le Jeune Visiteur de Pat Hobby, suivie du même télégramme. Ensuite, en décembre, après deux demandes télégraphiques d'envois de renforts budgétaires sur la ligne Maginot de Culver City, nous reçûmes le 19, Deux Anciens, avec une lettre qu'il « avait été malade et avait dû se recoucher, d'où (son) retard ».

À cette époque, la première nouvelle publiée, Pat Hobby fait un Vœu de Noël avait paru dans notre numéro de janvier 1940, et Scott en avait fait le commentaire suivant :

J'ai senti que, malgré un titre bien approprié à la saison, cette nouvelle n'était pas faite pour démarrer toute la série, car elle dépeint Pat Hobby sous des traits beaucoup moins sympathiques que les autres. Bien sûr, Pat est un bonhomme absolument pourri, mais cette nouvelle le rend presque sinistre, ce qui n'est pas du tout dans sa nature. Avez-vous l'intention d'utiliser les autres nouvelles à peu près dans l'ordre où elles ont été écrites ?

C'est ainsi que commença une modification incessante de l'ordre de parution des nouvelles, sur lequel des idées différentes lui venaient chaque fois qu'il en avait terminé une.

Ces modifications, ajoutées aux corrections des deux ou trois versions de chaque nouvelle, au travail comptable – imputer la somme convenable au paiement de la nouvelle convenue –, aux télégrammes par lesquels il se mit à demander pourquoi il n'avait pas eu de réponse pour telle nouvelle, télégrammes qui précédaient souvent l'arrivée du texte lui-même, firent de l'édition du cycle de Pat Hobby un travail à plein temps et même plus. Il n'y avait pas de vacances légales, comme en témoigne ce télégramme, expédié après les heures de bureau le 22 décembre 1939 :

Que vous m'envoyiez cent dollars d'avance pour une excellente nouvelle qui vous parviendra mercredi afin que je puisse acheter une dinde est le vœu de Noël de

« Pat Hobby Fitzgerald. »

L'argent fut expédié le soir même par mandat télégraphique et le jour de Noël 1939, il expédia la nouvelle : Plus fort que l'épée, avec ce mot :

S'il vous plaît, envoyez-moi de l'argent. Savez-vous que la dernière nouvelle envoyée « Deux Anciens » était du même bois que « The Big Parade » ? King Vidor a poussé John Gilbert dans un trou : croyez-moi ou non, ça m'est égal.

La nouvelle suivante : Nouvelle brève et patriotique fut expédiée le 8 janvier et suivie à quatre jours de distance par un télégramme me demandant si je l'avais reçue, à quoi ma secrétaire répondit sans réfléchir que je n'étais pas à New York pour le moment, ce qui lui fit recevoir un télégramme lui expliquant – comme si elle pouvait encore l'ignorer – que « mon arrangement avec M. Gingrich a toujours été basé sur un paiement à réception des textes pour sa série de nouvelles, stop, je dois être payé pour lundi s'il vous plaît par câble ». C'était devenu « ma » série, non plus la sienne. Voilà ce que je recevais pour avoir parlé d'un « marché immédiat ». Elle envoya l'argent aussitôt, et je reçus cette plainte :

Je ne reçois de vous que des télégrammes. S'il vous plaît, tâchez de trouver le temps de me répondre à ceci. Vous avez une nouvelle de moi, « Between Planes », qui n'appartient pas à la série des Pat Hobby. Je n'aimerais pas la voir retenue longtemps. Si vous vous proposiez de la publier après toute la série des Pat Hobby, accepteriez-vous de me la troquer contre la prochaine nouvelle de cette série ? J'arriverais peut-être à la placer ailleurs. Sinon, je souhaite très vivement que vous puissiez la publier dès la première demi-douzaine de Pat Hobby achevée.

La plus faible de la série me semble être « Deux Anciens » ou peut-être « Plus fort que l'épée ». Pouvez-vous les conserver quelque temps avant publication pour que je puisse soit les améliorer, soit vous en envoyer d'autres à leur place ? Vous vous souvenez sans doute que nous avons déjà procédé de cette façon, il y a quelques années.

En réponse, je maintins ma décision de publier Deux Anciens, tout spécialement à cause du passage où le gardien, parlant de la possibilité de les relâcher, fait une différence entre la vedette déchue et le pauvre Pat.

Le 7 février, il m'écrivit :

Que pensez-vous de ceci ? Vous vous souvenez qu'il y a une semaine environ, je vous ai écrit pour vous parler de la publication de « Between Planes ». Vous disiez que vous n'aviez pas l'intention de publier ce texte avant la fin de la publication des Pat Hobby. Pourquoi ne pas le passer avec un pseudonyme, John Darcy par exemple. Je suis très las d'être Scott Fitzgerald, d'autant plus que ce nom ne paie guère et j'aimerais savoir si les gens me lisent parce que je suis Scott Fitzgerald ou, ce qui est plus probable, ne me lisent pas pour la même raison. En d'autres termes, je serais ravi de voir l'une de mes nouvelles passer l'épreuve avec son seul mérite pour voir s'il y a une réponse du public. Je pense que ce serait vraiment dommage de laisser dormir ce texte aussi longtemps.

Qu'en pensez-vous ? Cette histoire est bien de ma manière, mais n'est pas particulièrement marquée par mon style, pour autant que je sache. Si mon idée vous intéresse, je pourrais même créer une personnalité fictive à M. Darcy. Mon ambition serait de recevoir une lettre enthousiaste de ma propre fille.

Fidèlement vôtre,

John Darcy

(F. Scott Fitzgerald.)

Le 6 février 1940, après avoir reçu une avance par câble, la douzième nouvelle, Pat Hobby et Orson Welles, me parvint avec la demande pressante de la faire paraître dans le premier numéro possible, et ce post-scriptum :

Je ne sais plus dans quel ordre je vous ai envoyé mes nouvelles. Pouvez-vous demander à l'un de vos esclaves de m'écrire un petit mot pour me dire dans quel ordre vous les avez reçues ?

Ce qui fut fait, et le jour de la Saint-Valentin de 1940, après que j'eus envoyé une avance le jour de l'anniversaire de Lincoln, Sur les traces de Pat Hobby quitta Encino avec cette lettre :

Cette nouvelle est courte, mais me semble la plus drôle de toutes. Je sais que ce genre d'affirmations est dangereux, mais je pense vraiment qu'il y a là-dedans quelques passages du meilleur comique. J'aimerais que vous puissiez la faire passer avant « Pat Hobby à l'Université » qui deviendrait ainsi la dernière de la série. Elle me paraît la moins bonne de toutes et je vous proposerai peut-être autre chose pour la remplacer plus tard.

Le 9 mars 1940, cette lettre accompagnait le Secret de Pat Hobby :

Je pense que ce texte devrait passer au plus vite (si, naturellement, vous pensez comme moi que c'est l'un des meilleurs). Le meilleur devrait passer d'abord dans le ton comique, car une fois qu'un personnage est connu comme drôle, tout ce qu'il fait devient drôle. C'est du moins ainsi dans la vie courante.

Si vous êtes d'accord, substituez cette nouvelle à n'importe laquelle des précédentes sauf « Orson », « Qui ne risque rien... » et « le Jeune Visiteur... ». Je suis persuadé qu'elle est supérieure à toutes les autres.

La complainte traditionnelle sur les finances accompagnait l'envoi suivant, Pat Hobby tient son rôle, le 18 mars 1940, avec quelques corrections :

Je regrette que vous ne puissiez me payer davantage pour les Pat Hobby. Elles m'intéressent tellement maintenant que je sens que je m'y donne beaucoup.

Les demeures des vedettes suivirent dix jours plus tard, après avoir obtenu l'avance télégraphique habituelle :

Espère qu'elle vous plaira. Je crois que je vais me mettre au travail sur une histoire filmée de ma propre vie. Retour à Babylone, hein ? Donc cette nouvelle est peut-être la dernière que je vous envoie avant plusieurs mois. Je la juge assez bonne pour passer avant ce que je vous ai dit tenir pour les moins bonnes de mes nouvelles, dans une lettre précédente.

Celle-ci pourrait passer après Pat Hobby tient son rôle. La liste la plus récente, où quelques-unes de ses nouvelles précédemment favorites avaient été dégradées sous l'appellation générale de « moins intéressantes » comprenait : Deux Anciens, Avant-Première pour Pat Hobby, Sur les traces de Pat Hobby, Pat Hobby à l'Université, Nouvelle brève et patriotique et Plus fort que l'épée.

Il tenta un jour de sortir Pat d'Hollywood, et obtint une avance télégraphique pour une nouvelle intitulée Pat à la Foire, mais écrivit ceci à ce sujet le 14 juin 1940 :

Merci pour cette avance. Je pensais tenir une idée amusante et j'ai déjà écrit trois versions, mais je m'aperçois que ce n'est pas amusant du tout. Pat ne colle pas, une fois sorti d'Hollywood, aussi je mets en chantier une autre nouvelle sur Hobby, qui vous parviendra mardi. Il était inutile de vous en envoyer une médiocre.

Pouvez-vous me dire si vous avez des réactions de lecteurs ou si les gens ne s'intéressent plus qu'à la guerre ? Merci encore pour l'avance.

Le 25 juin 1940, je reçus On s'amuse dans un studio d'artiste avec cette lettre :

Croyez-moi si vous voulez, voici la quatrième nouvelle sur Pat que j'écris en deux semaines. L'une des autres était bonne, mais je voulais un texte à la hauteur des précédents. Celui-ci est beaucoup plus « risqué » que les autres – c'est une concession à la guerre. J'espère que vous pourrez la passer avant celles que j'ai qualifiées de médiocres dans mes précédents courriers.

Vous n'avez pas répondu à mes questions à propos de « Between Planes ». Je souhaite que vous la publiiez, mais je voudrais que mon pseudonyme, s'il n'est pas trop tard, ne soit plus John Darcy, mais John Blue.

J'espère aussi que vous pourrez conserver ce titre sans le remplacer par un nouveau Pat Hobby. Dans le cas du « Père Putatif », le changement de titre (c'était « le Jeune Visiteur ») laissait prévoir la première crise. Si vous voulez mettre « Pat » en sous-titre, d'accord, mais le titre fait partie intégrante de chaque nouvelle, n'est-ce pas ? Si

le texte vous plaît, faites un mandat télégraphique.

Ayant demandé à Scott de trouver un pseudonyme qui ne parût pas aussi visiblement fantaisiste que John Blue, j'obtins cette réponse le 13 juillet 1940 :

Je m'appelle Paul Elgin, et Paul ne va pas tarder à vous expédier quelques articles.

Je m'aperçois que c'est « Pat Hobby tient son rôle » qui doit être publié dans votre prochain numéro et j'espère qu'ensuite vous prendrez « Qui ne risque rien... ». Par rang de mérite, elle me semble bien venir aussitôt après. Vous ne m'avez fait aucun commentaire sur « On s'amuse dans un studio d'artiste ». Si votre secrétaire voulait bien me dire dans quel ordre vous prévoyez la parution des nouvelles qui vous restent, peut-être pourrais-je faire quelques corrections dans un ou deux des textes auparavant. Il en reste deux qui ne me satisfont absolument pas.

Paul Elgin nous envoya effectivement une nouvelle intitulée On an Océan Wave (Sur une vague), que nous publiâmes dans Esquire. Mais lorsqu'elle parut, en février 1941, Scott était déjà mort et ne put jamais savoir si sa fille lui avait ou non envoyé une lettre admirative.

Le 3 octobre, il m'écrivait :

Taylor m'a complimenté l'autre jour à propos de mes nouvelles. J'avais déjà conclu que personne ne les lisait.

Le 14 octobre, à peine deux mois avant de mourir, il m'envoya une version révisée de Nouvelle brève et patriotique et me télégraphia ceci le même jour :

Expédié ce jour révision de « Nouvelle brève. » S.V.P. publiez-la si possible avant toutes les autres. Projette de revoir le tout. Amitiés.

Malheureusement, le texte primitif de cette nouvelle était déjà composé et imprimé pour notre numéro de décembre 1940 ; en le lui apprenant, nous nous attirâmes cette réponse furieuse :

« Nouvelle brève » tellement peu claire qu'elle va démolir toute la série. Stop. Plusieurs personnes de mon avis. Stop. Ne pouvez-vous accepter ces changements ? Stop. Votre lettre me promettait un petit délai.

Les corrections portaient sur des points de détail, mais Scott fit tant de bruit sur cette affaire que nous fûmes obligés de préparer un plan précis pour les nouvelles restant à publier, qui fixait les dates limites auxquelles les corrections devraient être remises pour les cinq derniers textes prévus dans nos numéros entre janvier et mai 1941.

Mais les cinq dernières nouvelles de la fresque ne furent pas révisées.

Scott eut sa première crise cardiaque le mois suivant, et deux mois plus tard juste avant la Noël 1940, la seconde l'emporta.

Malgré ses projets de révision, malgré aussi son envie de modifier une dernière fois l'ordre de parution des textes, avant de remettre l'ensemble aux éditions Scribner's, les nouvelles parurent dans l'ordre de réception, restèrent séparées et pratiquement ignorées pendant près de vingt ans.

Cet insuccès comportait une part d'ironie involontaire que Scott eût été le premier à apprécier. Car Pat Hobby, livre écrit par Fitzgerald, ne fut pas publié pendant ces vingt années où se manifesta un regain d'intérêt pour son œuvre. Des livres sur Fitzgerald, et jusqu'à des films ou des pièces de théâtre, rapportèrent beaucoup d'argent à d'autres, alors que le seul texte inédit de Scott restait ignoré. Comme il l'avait écrit lui-même, être Scott Fitzgerald, ce n'était vraiment pas payant, et mieux valait être ou devenir une autorité sur Fitzgerald. Car Pat Hobby disait bien – dans la première nouvelle parue : « J'ai eu la vie dure. J'ai attendu si longtemps. »

Pour être publié, en tout cas, il avait vraiment eu la vie dure.

L'échec fascina toujours Fitzgerald, et il eût certainement ressenti une satisfaction morose d'avoir créé, avec Pat, un vivant échec, tellement lamentable qu'il ne parvint pas, pour ainsi dire, à « mettre les pieds au studio » pendant près de vingt et un ans. Alors que tout le monde se mettait à publier avidement les moindres miettes de Fitzgerald, le pauvre « Pat », le seul texte original qui restât, ne trouva aucun éditeur.

Le passage favori de Scott dans son premier livre, *This Side of Paradise* était celui où le jeune garçon, faisant le malin devant ses camarades qui l'observent, le cœur battant, pendant qu'il ouvre l'enveloppe dans laquelle se trouve soit un papier rose lui apprenant qu'il peut rester à Princeton, soit un papier bleu lui apprenant son renvoi, agite le papier en disant : « Bleu comme le ciel, messieurs ! »

Il eût de la même façon savouré que Pat devînt lui aussi un « gêneur » souhaitant aider les autres et se voyant repoussé, lorsque vint le grand jour où on commença à emporter, comme des pièces de musée, absolument tout ce que Scott Fitzgerald avait touché de ses mains.

Seule Scottie, sa fille unique, eut un mot aimable pour le pauvre Pat, chaque fois que la possibilité d'une édition complète des nouvelles était évoquée : « Eh oui, c'est quand même Pat qui m'a permis d'aller à l'université. »

C'est bien là l'ultime ironie. Exactement comme dans *Faites-moi bouillir de l'eau...*, alors que tout le monde regardait la scène sans rien faire, Pat seul avait agi. Le résultat, bien sûr, c'est qu'il reçut toute la réprobation.

Les nouvelles du cycle de Pat Hobby avaient été un sujet de discussion

pénible dans l'entourage littéraire de Scott presque à leur début. Scott, presque toujours dur avec ceux qui le traitaient le mieux, presque toujours d'une patience infinie avec ses détracteurs, avait utilisé ses textes pour montrer à Harold Ober, son agent littéraire, qu'il pouvait se passer de lui.

Ayant remboursé, pendant les dix-huit mois que la M.G.M. le paya grassement, les milliers de dollars que Harold Ober lui avait avancés de sa poche au cours des tristes années évoquées dans la Fêlure, Scott recommença, en 1939, après avoir perdu son contrat avec la M.G.M., et après le sombre printemps qui suivit le fiasco du Carnaval de Darmouth, à croire qu'il pouvait dépenser n'importe quoi sur le compte d'Ober. Ober, le plus patient des hommes, et un véritable saint dans la corporation des agents littéraires, refusa prudemment de se laisser entraîner dans les mêmes terribles ennuis dont il sortait à peine, et Scott lui en voulut beaucoup. Scott recommença, pendant l'automne 1939 – comme il l'avait fait depuis 1934, chaque fois qu'il avait épuisé son crédit auprès d'Ober –, à le court-circuiter en obtenant des avances télégraphiques d'Esquire. Inutile de dire que Pat Hobby devint la bête noire d'Ober.

Il ne fut pas davantage apprécié de Maxwell Perkins. Lui aussi, ayant épuisé les atouts littéraires dont il disposait pour aider Scott, notamment chez Scribner's, commença à puiser dans sa poche et Scott ne répugna pas à utiliser Pat Hobby pour lui montrer qu'il n'était pas indispensable...

Comme Ober et Perkins furent l'alpha et l'oméga littéraires au Q.G. de Fitzgerald après sa mort, on n'est pas surpris que Pat soit resté oublié dans un tiroir longtemps après que les autres textes de Scott furent devenus des valeurs sûres. Mais Pat a gagné la bataille en leur survivant à tous deux.

Fitzgerald a bien dit qu'il avait mis beaucoup de lui-même dans les nouvelles du cycle de Pat Hobby, mais cela ne les empêcha pas de rester longtemps méprisées en tant « qu'œuvre alimentaire ». Il est vrai qu'à part quelques petits contrats à Hollywood, elles furent sa seule source de revenus assurée pendant les deux dernières années de sa vie et qu'il les écrivit pour rembourser un flot ininterrompu d'avances de cinquante et cent dollars faites par mandat télégraphique à la banque de Culver City. Cependant, il ne faut pas oublier que Fitzgerald écrivit pour vivre pendant chacune des vingt années qu'il consacra à la littérature.

Dès 1920, il écrivit pour gagner de l'argent – argent nécessaire à son mariage avec Zelda, puis à la vie folle qu'ils menèrent ensemble jusqu'en 1930. Par la suite, il écrivit pour pouvoir payer les traitements extraordinairement coûteux que nécessita la maladie mentale de Zelda. On peut ainsi affirmer que Fitzgerald écrivit littéralement pour vivre, et ne vécut pas, par conséquent, pour son œuvre, et qu'il représenta la limite atteinte à notre époque par un écrivain dans ce domaine. Paradoxe étrange, c'est seulement dans les deux dernières années de sa vie, pendant

qu'il écrivait Pat Hobby, qu'on pourrait dire qu'il a vécu pour son œuvre.

Mais après sa mort, presque aussitôt que ses manuscrits furent disponibles à la bibliothèque de Princeton, les érudits tombèrent, avec une ardeur étonnante, dans une redoutable erreur à propos des Pat Hobby Stories : ces nouvelles concernant un « nègre » littéraire, elles sont forcément un travail de nègre et ne sont pas de la main de Fitzgerald. Mais Pat gagnera encore cette bataille. Les érudits pourront consacrer encore quelques années à étudier les strates successives de ces nouvelles, leurs versions révisées, comme autant de tablettes grecques.

Il suffira, dans le présent volume, de lire la seule version révisée que nous ayons choisie, Nouvelle brève et patriotique, pour voir quelle importance Fitzgerald attachait à des modifications très secondaires. Celle-ci, on s'en souvient, pouvait « démolir toute la série » pensait Scott, si nous l'avions publiée sans les corrections, tellement elle était « peu claire ». Une simple lecture prouvera que Fitzgerald se trompait... sur les deux points.

Car avec ce volume – première édition authentique –, si tard qu'il vienne, se trouve complétée la galerie des grands personnages créés par Fitzgerald, et Pat Hobby prend la place qui lui revient, sinon aux côtés de Jay Gatsby et de Dick River, du moins entre Monroe Stahr et Amory Blaine.

7 mars 1962, New York, N-Y.

PAT HOBBY FAIT UN VŒU DE NOËL

I

C'était la veille de Noël au studio. Avant que onze heures du matin aient sonné, le Père Noël avait pu rendre visite à tout le monde et donner à chacun selon ses mérites.

Des cadeaux somptueux – de producteur à vedette, d'agent à producteur – arrivaient sans cesse aux bureaux et dans les bungalows du studio. Sur chaque scène, sur chaque plateau, on entendait le bruit produit par les cadeaux, achetés dans un magasin de farces et attrapes, que se faisaient réciproquement les metteurs en scène et les acteurs. Du bureau de la publicité, les caisses de champagne s'en allaient se faire vider chez les journalistes. Et des gratifications – par billets de cinquante, dix et cinq dollars – distribuées par les producteurs, les metteurs en scène et les autres de scénario tombaient comme la manne du ciel sur les malheureux en faux col.

Mais ces transactions comportaient quelques exceptions notables. Pat Hobby, par exemple, qui avait trente ans d'expériences à ce petit jeu, avait eu la bonne idée de se débarrasser dès la veille de sa secrétaire. On devait lui en envoyer une nouvelle incessamment – mais elle ne s'attendrait sans doute pas à recevoir un cadeau le jour même de son entrée en fonctions...

En l'attendant, Pat Hobby arpentait le grand couloir, jetant en passant un coup d'œil dans les bureaux pour y détecter quelque signe de vie. Il s'arrêta pour bavarder avec Joe Hopper, attaché à la direction des scénarios.

— Les temps ont bien changé, dit-il d'un ton lugubre. Avant, il y avait une bouteille sur chaque bureau.

— Il y en a quelques-unes tout de même.

— Autant dire une goutte d'eau dans la mer, dit Pat en soupirant.

— Et avant, on faisait à chaque fois un petit film avec des bouts ramassés dans les bureaux de montage !

— On m'a raconté ça. Avec tous les morceaux interdits, hein ? dit Hopper.

Pat fit oui de la tête, les yeux brillants.

— Je peux vous dire que ça ne manquait pas de saveur ! On en sortait avec un vrai mal de cœur tellement on avait ri !

Il s'interrompit en voyant une femme, un bloc-notes à la main, pénétrer dans son bureau au fond du couloir. Il était rappelé à la triste réalité.

— Gooddorf me fait travailler pendant les vacances ! dit-il d'un ton amer.

— Moi, je refuserais sans hésiter.

— J'aurais bien eu envie de refuser, mais mon dernier mois expire vendredi, et si je le laissais tomber, il ne prolongerait pas mon contrat.

En le regardant s'éloigner, Hopper pensa que Pat, de toute façon, ne resterait pas. On l'avait engagé pour écrire le scénario d'un western à l'ancienne mode, et les types qui travaillaient après lui sur son texte avaient dit partout que « ça faisait vieillot » et qu'une partie du script n'avait ni queue ni tête.

— Je suis miss Kagle, dit la nouvelle secrétaire de Pat.

Elle avait dans les trente-six ans. Pas laide du tout, mais fanée, fatiguée et efficace. Elle alla se planter devant la machine à écrire, l'examina, s'assit et éclata en sanglots.

Pat sursauta. L'impassibilité – de la part du petit personnel du moins – était de règle dans la maison. N'était-ce pas déjà insupportable de travailler la veille de Noël ? Évidemment, ça valait mieux que de ne pas travailler du tout. Il alla fermer la porte, car il n'eût pas aimé qu'on le soupçonnât d'avoir insulté sa secrétaire.

— Remettez-vous, dit-il, c'est la veille de Noël.

Le plus gros de son émotion envolé, la fille se redressa sur sa chaise, paraissant respirer avec difficulté. Elle s'essuya les yeux.

— Les apparences sont toujours plus mauvaises que la réalité, dit-il sans conviction. Qu'est-ce qui vous arrive ? On veut vous mettre à la porte ?

Elle secoua la tête, renifla puissamment pour arrêter ses reniflements, et ouvrit son bloc.

— Pour qui travailliez-vous jusqu'ici ?

Elle répondit entre ses dents, d'une voix changée.

— M. Harry Gooddorf.

Les yeux de Pat, toujours injectés de sang, s'agrandirent. Il se souvint brusquement qu'il l'avait en effet aperçu dans la pièce

attendant au bureau de Harry.

— Depuis 1921. Ça fait dix-huit ans. Et hier, il m'a renvoyée au pool dactylographique. Il m'a dit que je l'attristais. Je lui ai rappelé qu'il prenait de la bouteille lui aussi... (Elle avait pris un air très amer.) Il y a dix-huit ans, au bout de quelques heures en ma compagnie, je vous assure qu'il ne me parlait pas comme ça !

Pat sentit l'indignation monter en lui.

— Rupture de promesse ? Vous avez mal choisi votre terrain d'attaque.

— Oh, mais j'avais un argument sans réplique. Un argument bien plus fort qu'une rupture de promesse ! Et je l'ai toujours. Mais à cette époque, voyez-vous, je me croyais amoureuse de lui. (Elle resta un instant songeuse.) Avez-vous quelque chose à me dicter tout de suite ?

Pat se rappela son travail et ouvrit un manuscrit :

— C'est un ajout, dit-il. Scène 114 A.

Il se mit à arpenter son bureau.

— Extérieurs. Long travelling sur les plaines, annonça-t-il. Buck et des Mexicains approchant de l'hacienda.

— De quoi ?

— De l'hacienda, du ranch si vous voulez. (Il la regarda d'un air de reproche.) 114 B. Séquence deux : Buck et Pedre. Buck : « Le salaud ! Je vais l'étriper ! »

Miss Kagle leva les yeux, surprise.

— Vous voulez que j'écrive ça ?

— Bien sûr.

— Ça ne passera pas.

— C'est moi qui écris et qui dicte ! Bien sûr que ça ne passera pas. Mais si je disais « espèce de rat », ma scène n'aurait plus aucune force.

— Mais ne croyez-vous pas que quelqu'un devra ajouter après vous « espèce de rat » ?

Il la regarda d'un air furieux. Il n'avait pas envie de changer de secrétaire tous les jours.

— Harry Gooddorf s'occupera de ça. Moi, ça ne me concerne pas.

— Vous travaillez pour M. Gooddorf ? demanda miss Kagle, inquiète.

— Jusqu'à ce qu'il me mette à la porte.

— Je n'aurais pas dû vous dire...

— Ne vous en faites pas, dit-il. Ce n'est plus mon copain. Pas quand il me donne trois cent cinquante dollars par semaine après m'en avoir donné deux mille !... Où en étais-je ?

Il se remit à arpenter la pièce, répétant avec satisfaction sa dernière réplique. Maintenant, elle lui semblait s'appliquer non plus à un personnage imaginaire, mais à Harry Gooddorf lui-même. Il s'arrêta brusquement, perdu dans ses pensées.

— Dites-moi, qu'est-ce que vous savez exactement sur lui ? Vous connaissez l'endroit où il a enterré le cadavre ?

— Ce que vous dites est trop vrai pour être drôle.

— Il a descendu quelqu'un ?

— Monsieur Hobby, je regrette d'avoir commencé à parler.

— Appelez-moi Pat. Quel est votre prénom ?

— Helen.

— Mariée ?

— Pas pour le moment.

— Alors, écoutez-moi, Helen. Qu'est-ce que vous diriez d'un petit dîner avec moi ?

II

L'après-midi de Noël, il essayait toujours de lui arracher son secret. Ils étaient presque seuls dans le studio, où ne restaient plus que quelques techniciens dans les allées extérieures et au magasin. Ils s'étaient fait un cadeau de Noël. Pat lui avait donné un billet de cinq dollars. Helen lui avait apporté un mouchoir de lin blanc. Il se rappelait avec précision du jour où plusieurs douzaines de mouchoirs semblables à celui-ci avaient été sa moisson de Noël.

Le script avançait avec une lenteur désespérante, mais leur amitié faisait des pas de géant.

Son secret, se disait Pat, était un atout capital, et il se demandait combien de carrières s'étaient faites ou défaits sur un secret identique. Bien des gens, il en était sûr, étaient arrivés comme cela à la fortune. Ma foi, c'était presque équivalent à une relation de parenté directe, et il imaginait une conversation avec Harry Gooddorf :

— Harry, c'est comme ça. Je pense qu'on utilise très mal mon expérience ici. Ce sont les jeunes lions qui devraient écrire les textes et moi qui devrais les superviser.

— Sinon... ?

— Je parle, disait Pat avec fermeté.

Il était plongé dans son rêve lorsque Harry Gooddorf en personne entra par surprise dans le bureau :

— Joyeux Noël, Pat, dit-il d'un ton jovial. (Son sourire se rétrécit imperceptiblement lorsqu'il aperçut Helen.) Oh, bonjour, Helen. Je ne savais pas que Pat et vous vous étiez associés. Je vous avais envoyé un petit souvenir au pool.

— Vous n'auriez pas dû faire ça.

Harry se tourna brusquement vers Pat.

— Le patron est sur mon dos, dit-il. Il me faut un script terminé pour mardi.

— Bon, comme ça je suis fixé, dit Pat. Vous l'aurez. M'est-il déjà arrivé d'avoir du retard ?

— D'habitude, dit Harry, d'habitude...

Il allait ajouter quelque chose lorsqu'un coursier entra, une enveloppe à la main et la tendit à Helen. Harry sortit précipitamment.

— Il a eu raison de s'en aller, dit Helen impétueusement, après avoir ouvert l'enveloppe. Dix dollars – dix misérables dollars, de la part d'un patron à une employée qui a dix-huit ans de service !

Pat entrevit aussitôt sa chance. Il s'assit sur le bureau de Helen et lui exposa son plan :

— C'est la certitude d'un bon boulot pour vous et moi, dit-il. Vous seriez à la tête d'un département de scénarios et moi producteur associé ! Nous serions pour la vie sur le bon bateau ! Plus besoin d'écrire, plus besoin de taper à la machine ! Nous pourrions même... nous pourrions même, si les choses allaient bien... nous marier.

Elle hésita longtemps. Lorsqu'il la vit engager une feuille blanche dans sa machine, Pat crut qu'il avait perdu.

— Je peux l'écrire de mémoire, dit-elle. C'est une lettre qu'il a tapée *lui-même* le 3 février 1921. Il l'avait cachetée et me l'avait donnée pour la mettre au courrier, mais comme il était visiblement intéressé par une jolie blonde, je m'étais inquiétée qu'il fasse tant de mystères autour d'une lettre.

Tout en parlant, Helen n'avait pas cessé de taper sur sa machine. Elle tendit la feuille à Pat.

À Will Bronson First National Studios Personnelle

Mon Cher Bill,

Nous avons tué Taylor. Nous aurions dû lui tomber dessus plus tôt.

Alors pourquoi ne pas la boucler ?

Bien à vous, Harry.

Pat contempla fixement la lettre, ébahi.

— Vous avez compris ? dit Helen. Le 1^{er} février 1921, quelqu'un a descendu William Desmond Taylor, le metteur en scène. On n'a jamais découvert le meurtrier.

III

Elle avait conservé l'original dix-huit ans avec son enveloppe. Elle avait envoyé une copie à Bronson en imitant la signature de Harry Gooddorf.

— Mon petit, notre affaire est faite ! dit Pat. J'avais toujours pensé que c'était *une fille* qui avait descendu Taylor.

Il était tellement heureux qu'il ouvrit un tiroir et en sortit une demi-bouteille de whisky. Après réflexion, il dit :

— Est-elle en lieu sûr ?

— Certainement ! Il ne devinerait jamais où !

— Mon petit, nous le tenons !

Des liasses de dollars, des voitures, des piscines défilèrent en un montage insensé devant les yeux de Pat.

Il plia la feuille, la mit dans sa poche, avala un second verre et attrapa son chapeau.

— Vous allez le voir maintenant ? dit Helen d'un ton inquiet. Non, attendez donc que j'aie eu le temps de me mettre à l'abri. Je n'ai pas envie de me faire descendre !

— Ne vous en faites pas. Écoutez-moi bien ; je vous retrouverai à *The Muncherie* dans une heure. Au coin de la 5^e Rue et de la rue La Brea.

En se dirigeant vers le bureau de Gooddorf, il décida de ne mentionner aucun fait ni aucun nom dans l'enceinte du studio. Pendant la brève période où il avait dirigé un département de scénarios, Pat avait eu l'idée de cacher un dictaphone dans le bureau de tous les auteurs. Ainsi il aurait été facile de vérifier plusieurs fois par jour s'ils étaient fidèles aux patrons du studio.

On avait ri de son idée. Mais plus tard, lorsqu'il avait dû redevenir auteur, il s'était souvent demandé si son plan n'avait pas été secrètement exécuté. Peut-être même une remarque indiscrete qu'il aurait faite par mégarde était-elle responsable du rang secondaire

auquel on l'avait relégué depuis une dizaine d'années. Il pénétra donc dans le bureau de Gooddorf en pensant aux dictaphones, à des dictaphones qu'on pouvait manœuvrer d'une simple pression du pied.

— Harry, dit-il en choisissant soigneusement ses mots, vous souvenez-vous de la nuit du 1^{er} février 1921 ?

Quelque peu surpris, Gooddorf se pencha en arrière sur sa chaise tournante.

— Quoi ?

— Réfléchissez bien. C'est une chose qui compte énormément pour vous.

L'expression de Pat, en observant son ami, était celle d'un entrepreneur de pompes funèbres qui attend la mort d'un client.

— Le 1^{er} février 1921, dit lentement Gooddorf. Non. Comment pourrais-je m'en souvenir ? Vous croyez que je tiens un journal intime ? Je ne sais même plus où j'étais à cette époque.

— Vous étiez ici même, à Hollywood.

— Sans doute. Si vous savez quelque chose, dites-le donc.

— Ça va vous revenir, cherchez donc un peu !

— Voyons... Je suis venu ici en 1916. Je suis resté chez Biograph jusqu'en 1920. Est-ce que je faisais des comédies... ? Oui, c'est ça. J'écrivais un machin qui s'appelait *Knuckleduster* – on tournait les extérieurs.

— Vous n'étiez pas toujours en extérieurs. Le 1^{er} février, vous étiez ici, en ville.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? dit Harry. C'est un interrogatoire en règle, ou quoi ?

— Non, je détiens des renseignements sur vos activités cette nuit-là !

Le visage de Gooddorf devint cramoisi. Il sembla sur le point de jeter Pat dehors, puis, soudain, il respira un bon coup, se passa la langue sur les lèvres et regarda fixement son bureau.

— Je vois, dit-il au bout d'une interminable minute. Mais je ne vois pas en quoi cela peut vous concerner.

— Cela concerne n'importe quel homme honnête.

— Et depuis quand êtes-vous honnête ?

— Je l'ai toujours été, dit Pat. Et même si ce n'était pas le cas, moi je n'ai jamais fait une chose pareille !

— Avec ça ! dit Harry d'un ton méprisant. Vous viendriez ici faire

le malin sur un sujet pareil ? Pat Hobby le Bienheureux ? Et puis, quelles preuves avez-vous ? À vous entendre, on croirait que vous avez en main des aveux signés ! Ces choses-là sont oubliées depuis bien longtemps !

— Pas par les hommes honnêtes, dit Pat. Et des aveux signés, eh bien, j'en ai !

— J'en doute fort. Et je doute encore plus qu'ils auraient la moindre valeur devant la justice. On vous a roulé !

— Je les ai vus, dit Pat, avec une assurance croissante. De mes propres yeux. Il y a de quoi vous envoyer à la potence.

— Je vous jure que s'il y a la moindre publicité autour de cette histoire, je vous jetterai hors de Hollywood.

— Vous y êtes décidé de toute façon.

— Je ne tiens pas à la moindre publicité.

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à me suivre. Sans parler à qui que ce soit.

— Où allons-nous ?

— Je connais un bar où nous serons tranquilles pour bavarder.

Le *Muncherie* était en effet désert. Il n'y avait, outre le barman, que Helen Kagle, assise à une table, terriblement nerveuse. En la voyant, Gooddorf prit un air de profond reproche.

— C'est vraiment un beau Noël, dit-il, quand je pense que ma famille m'attend chez moi depuis une heure. Je voudrais bien savoir ce que vous me voulez. Il paraît que vous avez un papier signé de moi.

Pat sortit la feuille de sa poche et lut la date à haute voix. Puis il leva les yeux très vite :

— Je vous préviens que c'est seulement une copie. Alors inutile d'essayer de la déchirer.

Il connaissait à fond la technique de ce genre de scènes. Lorsque la vogue du Western s'était ralentie, il avait transpiré plus d'une fois sur des affaires criminelles.

« À William Bronson. Mon cher Bill : nous avons tué Taylor. Nous aurions dû lui tomber dessus plus tôt. Alors pourquoi ne pas la boucler ? Harry. »

Pat s'interrompt.

— Vous avez écrit ça le 3 février 1921.

Silence. Gooddorf se tourna vers Helen Kagle.

— Est-ce vous qui avez fait ça ? Vous ai-je dicté cette lettre ?

— Non, reconnu-elle d'une voix terrifiée. Vous l'avez écrite vous-même. Je l'ai ouverte.

— Je vois. Alors, qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— Beaucoup de choses, dit Pat qui se sentit satisfait par le son de sa propre voix.

— Mais quoi exactement ?

Pat se lança dans la description d'une carrière souhaitable pour un homme de quarante-neuf ans. Une carrière extraordinaire. Elle devint de plus en plus brillante à mesure qu'il avalait trois grands verres de whisky. Mais il répéta plusieurs fois la même exigence.

Il voulait être nommé producteur le lendemain.

— Mais pourquoi demain ? dit Gooddorf. Ça ne peut pas attendre ?

Des larmes – de vraies larmes – apparurent dans les yeux de Pat.

— C'est Noël, dit-il. Et ça, c'est mon vœu de Noël. J'ai eu la vie assez dure. J'ai attendu si longtemps.

Gooddorf se leva brusquement.

— Il n'est absolument pas question de ça, dit-il. Je ne vous nommerai pas producteur. Je ne pourrais jamais faire ça à la Compagnie. Je préférerais encore passer en justice.

La bouche de Pat s'ouvrit et parut littéralement tomber.

— Comment ? Vous refusez ?

— Absolument. J'aime mieux la chaise électrique.

Il leur tourna le dos, le visage contracté et se dirigea vers la porte.

— Comme vous voudrez ! cria Pat. C'est votre dernière chance !

Brusquement, il vit Helen Kagle se lever d'un bond et courir après Gooddorf, qu'elle essaya de prendre dans ses bras.

— Ne vous en faites pas ! cria-t-elle, je vais déchirer la lettre, Harry ! C'était une plaisanterie, Harry...

Sa voix s'interrompit brusquement. Elle venait de voir que Gooddorf riait aux éclats.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda-t-elle, de nouveau furieuse. Vous croyez donc que je ne l'ai pas ?

— Non, non, pas du tout... Je... Je sais bien que vous l'avez, dit Gooddorf, plié en deux par le rire. Vous l'avez, mais cette lettre n'est pas du tout ce que vous pensez... !

Il revint vers la table, s'assit et dit à Pat :

— Savez-vous ce que j'avais cru quand vous m'avez parlé de cette

date ? J'ai pensé que c'était sans doute le jour où Helen et moi étions tombés amoureux l'un de l'autre. Voilà ce que j'ai cru ! Et je pensais qu'elle allait faire un drame pour ça ! Je me suis dit qu'elle était complètement folle. Elle a été mariée deux fois depuis, et moi aussi.

— Ça n'explique toujours pas cette lettre, dit Pat, d'un ton sévère, mais se sentant déjà perdu. Vous reconnaissez avoir tué Taylor ?

Gooddorf fit oui de la tête.

— Je continue à penser que nombre d'entre nous l'ont tué, dit-il. Nous formions un fameux groupe, Taylor, Bronson et tous nos copains aux poches pleines ! Alors quelques-uns d'entre nous se sont mis d'accord pour ralentir un peu le rythme. Le pays attendait que quelqu'un fasse la culbute. Nous avons essayé de décider Taylor à faire attention à lui, mais il n'a pas voulu nous écouter. Alors, au lieu de lui tomber dessus pour le punir, nous l'avons laissé « marcher à son allure ». Et un salaud l'a descendu. Qui, je ne l'ai jamais su...

Il se leva.

— De même que quelqu'un aurait pu vous tomber dessus à vous aussi, Pat. Mais vous étiez un garçon très drôle à cette époque. Et puis, nous étions tous bien trop occupés.

Pat renifla soudain.

— On ne s'est pas privé de me tomber dessus, dit-il. Vraiment pas.

— Oui, mais c'était déjà trop tard, dit Gooddorf, qui ajouta : Vous avez sûrement déjà fait un autre vœu de Noël à l'heure qu'il est. Je vous l'exaucerai. Je ne dirai pas un mot à quiconque de ce qui vient de se passer.

Lorsqu'il fut parti, Pat et Helen restèrent assis sans rien dire.

Bientôt, Pat prit la feuille et la relut.

« Alors, pourquoi ne pas la boucler ? » lut-il à voix haute. Ça, il ne l'a pas expliqué.

— Pourquoi ne pas la boucler ? dit Helen.

UN GÊNEUR

I

Pour Pat Hobby, l'entrée du studio était toujours libre : il y travaillait bon an mal an depuis une quinzaine d'années – surtout dans les cinq dernières – et presque tous les gardiens du studio le connaissaient. Si un nouveau gardien trop zélé lui demandait son laissez-passer, il n'avait qu'à téléphoner à Lou, le bookmaker. Pour Lou également, le studio était une véritable maison depuis longtemps.

Pat avait quarante-neuf ans. Il était scénariste, mais il n'avait jamais écrit grand-chose et ne lisait même pas les « originaux » à partir desquels il était supposé travailler, car une lecture prolongée lui donnait des migraines. Mais dans le bon vieux temps du muet, on prenait l'intrigue de n'importe qui, une jolie secrétaire et on passait six ou huit heures par jour à ingurgiter de l'amphétamine devant elle. C'était le metteur en scène qui s'occupait des gags. Lorsque apparut le cinéma parlant, il s'associait toujours avec un bon dialoguiste. Si possible un jeune homme qui aimait travailler.

— Mon nom a paru dans une liste de films considérable, dit-il à Jack Berners, et tout ce qu'il me faut, c'est une idée et un travail à faire avec un associé qui ne soit pas trop lessivé.

Il avait agrippé Jack à la porte des bureaux des producteurs. Jack s'en allait déjeuner et ils se dirigèrent ensemble vers le restaurant du studio.

— C'est à vous de m'apporter une idée, dit Jack. Les affaires sont mauvaises. Nous ne pouvons pas nous permettre de vous donner un salaire si vous n'avez pas d'idée.

— Et comment avoir une idée sans être payé ? dit Pat, qui ajouta aussitôt : Mais j'ai quand même un embryon d'idée dont je pourrais vous parler à table.

Qui sait ? Une idée pourrait peut-être lui venir en mangeant. Il y avait l'histoire de Baer à propos du boy-scout... Mais Jack dit joyeusement :

— J'ai rendez-vous pour le déjeuner, Pat. Écrivez-moi votre histoire et envoyez-la-moi, voulez-vous ?

Il se sentit cruel, car il savait que Pat était incapable d'écrire quoi

que ce fût. Mais n'avait-il pas lui-même des ennuis ? La guerre venait d'éclater et tous les producteurs de studio voulaient terminer leurs films en cours par le départ du héros pour la guerre. Et Jack Berners pensait qu'il avait été le premier à y penser et que sa propre production importait avant tout.

— Alors, écrivez-moi ça, hein ?

Pat ne répondit pas et Jack, en le regardant, vit dans ses yeux une espèce de misère au dos courbé qui lui rappela son propre père. Pat était un homme riche quand Jack n'était encore qu'à l'université, il avait trois voitures et une fille qui l'attendait dans chaque garage. À voir ses habits, aujourd'hui, on aurait pu croire qu'il était resté debout depuis trois ans à Hollywood sans bouger.

— Tâchez donc d'intéresser un scénariste du studio à votre idée, dit-il. Ensuite, venez me voir avec lui.

— J'ai horreur de donner une idée à qui que ce soit s'il n'y a pas d'argent à l'horizon, dit Pat d'un ton pessimiste. Ces jeunes lions vous mangeraient la chemise que vous avez sur le dos.

Ils étaient arrivés à la porte du restaurant.

— Bonne chance, Pat. De toute façon, ça vaut mieux que d'être en Pologne.

« Heureusement que toi, tu n'y es pas, dit Pat à part lui. Ils te boufferaient l'estomac tout cru ! »

Et maintenant, qu'allait-il faire ? Il erra le long du bâtiment des scénaristes. Presque tout le monde était parti déjeuner et ceux qui restaient lui étaient inconnus. Chaque jour, il découvrait de nouveaux visages. Lui il avait eu son nom dans trente films ; il était dans le métier, publicité et scénarios, depuis vingt ans.

La dernière porte du couloir était celle d'un homme qu'il n'aimait pas. Mais il cherchait un endroit où s'asseoir un instant, et il poussa la porte en même temps qu'il frappait. L'homme n'y était pas, mais une jeune fille très jolie, d'apparence très fragile, lisait un livre.

— Je pense qu'il a quitté Hollywood, dit-elle en réponse à sa question. On m'a donné son bureau, mais on a oublié de mettre mon nom à la porte.

— Vous écrivez aussi ? dit Pat, surpris.

— J'essaie.

— Vous devriez demander qu'on vous mette à l'essai.

— Non, j'aime écrire.

— Qu'est-ce que vous lisez ?

Elle lui montra son livre.

— Écoutez mon conseil, dit Pat. Ce n'est pas comme ça que vous tirerez le maximum d'un livre.

— Vraiment ?

— Je suis ici depuis des années – je suis Pat Hobby – et je sais de quoi je parle. Donnez ce livre à quatre de vos amis et faites-le-leur lire, Ensuite, demandez-leur de vous raconter ce qui les a frappés. Mettez ça par écrit, et vous aurez ce que vous voulez. Vu ?

La jeune fille sourit.

— Eh bien, c'est un conseil très original, Monsieur Hobby.

— Pat Hobby, dit-il. Puis-je attendre ici un moment ? Le type que je venais voir est en train de déjeuner.

Il s'assit en face d'elle et ramassa une revue illustrée.

— Oh, permettez-moi de laisser une marque à cette page, dit-elle aussitôt.

Il regarda la page qu'elle avait retrouvée. On y voyait des tableaux qu'on emballait et qu'on expédiait d'une galerie européenne quelque part en lieu sûr.

— Comment vous en servirez-vous ? dit-il.

— Eh bien, j'ai pensé que ce serait plus dramatique s'il y avait un vieil homme qui regardait la scène pendant qu'on emballe les tableaux. Un pauvre vieillard qui essaie d'obtenir un travail propose d'aider. Mais on n'a pas besoin de lui, il les gêne, et il n'est même pas bon pour se faire tuer à la guerre. Le monde a besoin de jeunes hommes forts. Ensuite, on apprend que c'est l'homme qui a peint les tableaux quelques années plus tôt.

Pat réfléchit.

— C'est intéressant, mais je ne comprends pas très bien, dit-il.

— Ce n'est presque rien – tout au plus quelques séquences possibles.

— Vous avez quelques bonnes idées de film ? Je suis au mieux avec tous les clients.

— Je suis sous contrat.

— Utilisez un autre nom.

Son téléphone sonna.

— Oui, c'est bien Priscilla Smith, dit-elle.

Une minute après, elle se tourna vers Pat.

— Je vous prie de m'excuser. C'est une communication personnelle.

Il comprit et quitta le bureau. Dans le couloir, il trouva un bureau sans nom à la porte, y entra et s'endormit sur le divan.

II

Tard dans l'après-midi, il retourna à la salle d'attente de Jack Berners. Il avait une idée : un homme rencontre une fille dans un bureau et la prend pour une dactylo, mais on apprend qu'elle est scénariste. Pourtant, il l'engage comme dactylo et ils s'en vont dans les mers du Sud. C'était un début, quelque chose à raconter à Jack, se dit-il, et, en repensant à Priscilla Smith, il imagina une vieille histoire qu'à sa connaissance personne n'avait utilisée depuis des années.

Il s'enthousiasma peu à peu, se sentit jeune quelques instants et arpenta la salle d'attente en répétant mentalement la première séquence. « Alors, vous voyez, nous avons ici une situation semblable à celle de *It Happened One Night*, mais entièrement nouvelle. Je vois très bien Hedy Lamarr... »

Oui, quand il tenait une bonne histoire, il savait comment s'adresser à ces gens-là. Le tout était de pouvoir arriver jusqu'à eux.

— M. Berners est toujours occupé ? demanda-t-il pour la cinquième fois.

— Oh, oui, monsieur Hobby. M. Bill Costello et M. Bach sont dans son bureau en ce moment.

Il réfléchit rapidement. Il était cinq heures et demie. Autrefois, il lui arrivait d'entrer en coup de vent et de vendre une idée, une idée qui valait vingt mille dollars uniquement parce qu'elle était présentée à l'instant même où « ils » étaient fatigués de ce qu'ils étaient justement en train de faire.

Il sortit d'un air dégagé et se dirigea vers une autre porte, dans le couloir. Il savait que cette porte donnait accès à une salle de bains qui communiquait directement avec le bureau de Jack Berners. Il respira une grande bouffée d'air et fonda...

— ... Alors, voilà l'idée, conclut-il au bout de cinq minutes. C'est seulement un aperçu, bien sûr, ce n'est pas encore léché, mais donnez-moi un bureau et une secrétaire et dans trois jours vous aurez un scénario rédigé.

Berners, Costello et Bach n'eurent même pas à échanger un seul coup d'œil pour se concerter. Berners était bien leur porte-parole lorsqu'il dit d'une voix à la fois ferme et douce :

— Ce n'est absolument pas une idée intéressante, Pat. Je ne peux pas vous donner un salaire pour ça.

— Pourquoi ne pas creuser votre histoire vous-même ? proposa Bill Costello. Après, on verra bien. Nous cherchons justement des idées, mais surtout pour des histoires de guerre.

— Vous savez bien qu'on pense beaucoup mieux quand on a un salaire.

Personne ne lui répondit. Costello et Bach avaient bu, joué au poker, assisté aux courses avec lui. Ils seraient sincèrement heureux de le voir engagé.

— La guerre, oui..., dit-il d'un air sombre. Tout pour la guerre aujourd'hui, même avec une réputation comme la mienne. Savez-vous à quoi ça me fait penser ? Ça me fait penser à un peintre célèbre, mais qui n'est plus au goût du jour. C'est la guerre, et lui, il se sent inutile, il n'est plus qu'un gêneur. (Il s'enthousiasmait à faire son propre portrait par ce biais.) Mais on est en train d'emporter ses tableaux qu'on considère comme ce qui doit être sauvé avant n'importe quoi. Les emballeurs refusent même son aide. Voilà à quoi la guerre me fait penser.

Le silence régna encore un instant.

— Ça, ce n'est pas une mauvaise idée, dit Bach pensivement. Il se tourna vers les autres : Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ?

Bill Costello l'approuva.

— Pas mauvaise du tout. Et je sais bien où nous pourrons la glisser. Juste à la fin de la quatrième séquence. On n'a qu'à transformer le vieil Ames en peintre.

Bientôt, on en vint à parler argent.

— Je vous donne deux semaines de salaire pour ça, dit Berners à Pat. À deux cent cinquante dollars.

— Deux cent cinquante dollars ! s'exclama Pat. Il y a eu une époque où vous me donniez dix fois plus !

— Oui, mais il y a déjà dix ans de ça, lui rappela Jack. Je regrette. Nous ne pouvons pas faire plus.

— Je me sens exactement comme ce vieux peintre...

— N'essayez donc pas de nous vendre deux fois la même histoire, dit Jack qui se leva en souriant. Maintenant, vous êtes payé.

Pat sortit d'un pas rapide. Son regard était plein d'assurance. Cinq cents dollars... Voilà qui allait lui changer la vie pour un mois. On pouvait toujours essayer de faire prolonger deux semaines en trois et

parfois même quatre. Il quitta le studio d'un air très fier, par le portail principal, et s'arrêta chez le marchand de liqueurs pour acheter une demi-pinte de whisky qu'il emporterait dans sa chambre.

Vers sept heures du soir, il se sentait encore mieux. Demain, s'il réussissait à obtenir une avance, il irait jouer aux courses à Santa Anita. Et le soir même, oui, il allait fêter ça. Soudain très heureux, il descendit téléphoner dans le couloir du rez-de-chaussée. Il fit le numéro du studio et demanda celui de miss Priscilla Smith. Il y avait des années qu'il n'avait rencontré une aussi jolie fille.

Dans son appartement, Priscilla Smith répondit d'une voix assez ferme.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle, mais c'est impossible... Non. D'ailleurs, je suis déjà occupée pour tous les soirs de cette semaine.

Au moment où elle raccrocha, Jack Berners lui dit du fond du divan :

— Qui était-ce ?

— Oh, un type qui est venu dans mon bureau, dit-elle en riant, et qui m'a conseillé de ne jamais lire les originaux sur lesquels je suis censée travailler.

— Dois-je vous croire ?

— Absolument. Son nom me reviendra dans une minute. Mais je vais d'abord vous parler d'une idée qui m'est venue ce matin. Je regardais une revue illustrée où on voyait des types emmener des œuvres d'art de la Tate Gallery à Londres, et j'ai pensé...

« FAITES-MOI BOUILLIR DE L'EAU... UNE BONNE QUANTITÉ... »

Pat Hobby était assis dans son bureau de l'immeuble des scénaristes. Il regardait son travail du matin, qui venait de revenir du pool dactylographique. Il avait comme presque toujours désormais un « travail de finition ». Il devait remettre en ordre une séquence fautive et achever son travail en vitesse, mais le mot de « vitesse » ne lui apportait ni crainte ni inspiration, car Pat travaillait à Hollywood depuis ses trente ans et il en avait maintenant quarante-neuf. Tout ce qu'il avait fait de sa matinée (à part quelques interversions de phrases pour pouvoir les revendiquer), c'était d'inventer une seule phrase impérative, que devait prononcer un médecin :

« Faites-moi bouillir de l'eau, une bonne quantité. »

C'était une excellente phrase. Elle lui était venue à l'esprit telle quelle dès qu'il avait lu le scénario. Au bon vieux temps du muet, Pat s'en serait servi comme sous-titre parlé et ainsi se fussent terminés pour quelques images ses ennuis de dialogue, mais aujourd'hui, il lui fallait encore trouver quelques phrases pour d'autres personnages présents dans la même scène. Et rien ne venait.

— Faites-moi bouillir de l'eau, répéta-t-il intérieurement. Une bonne quantité.

Le mot de « bouillir » amena dans son esprit l'image heureuse du restaurant du studio. Image impressionnante aussi, car pour un vieil habitué de la maison comme Pat, les gens que l'on avait pour voisins à table comptaient bien plus que ce qu'on dictait dans son bureau. Le cinéma n'était pas un art, comme il se plaisait à le dire, mais une industrie.

— Le cinéma n'est pas un art, dit-il à Max Leam qui se rafraîchissait sans hâte à une machine à glace du grand couloir. C'est une industrie.

C'était Max qui lui avait jeté cet os bienvenu de trois semaines de travail à trois cent cinquante dollars.

— Dites, Pat ! avez-vous écrit quelque chose ?

— Dites-leur que j'ai déjà de quoi les faire...

Il cita une fonction biologique familière avec l'air étrangement

certain qu'elle serait reproduite sur l'écran.

Max tenta de sonder sa sincérité.

— Vous voulez me lire ce que vous avez fait tout de suite ?

— Non, pas encore. Mais j'ai retrouvé mon vieux style, si vous voyez ce que je veux dire.

Max restait très dubitatif.

— Bon, alors, continuez comme ça. Et si jamais vous tombez sur des histoires médicales compliquées, allez en parler au médecin de l'infirmerie. Il faut absolument que ce texte soit impeccable.

La flamme de Pasteur brilla un instant dans les yeux de Pat.

— Il le sera.

En traversant la grande cour avec Max, Pat se sentit très satisfait, tellement même qu'il décida de s'accrocher aux basques du producteur et d'aller s'asseoir avec lui à la table principale. Mais Max prévint sa demande en lui lançant « à tout à l'heure », avant de disparaître dans la boutique du coiffeur.

Autrefois, Pat était un habitué de la table principale ; pendant ses années de gloire, il avait même très souvent dîné dans les salles à manger privées des grands patrons. Lui qui avait connu Hollywood à ses débuts, il comprenait très bien leurs plaisanteries, leurs petites vanités, leur système de jugement sur les autres et leur incroyable versatilité. Désormais, il y avait beaucoup trop de visages nouveaux à la table principale, des visages qui le considéraient avec la méfiance hollywoodienne pour toutes choses. Quant aux petites tables occupées par les jeunes scénaristes, tout y respirait le sérieux. À la dernière solution, qui consistait à s'asseoir n'importe où – avec des secrétaires ou des figurants – Pat préférerait encore le sandwich avalé au coin d'un bar.

Faisant un crochet par l'infirmerie, Pat demanda à voir le médecin. Une nurse lui répondit de devant une glace où elle se mettait en hâte du rouge à lèvres.

— Il est sorti. C'est pourquoi ?

— Tant pis, je reviendrai.

Elle avait terminé son maquillage et se retourna vers lui. Elle était très jeune, très jolie et son sourire éclatant se voulait consolant.

— Miss Stacey va s'occuper de vous. Moi, je m'en allais déjeuner.

Il éprouva un très ancien sentiment, un reste de l'époque où il avait été marié, l'impression que s'il invitait cette jeune beauté à déjeuner, il pourrait s'attirer des ennuis. Mais il se dit aussitôt qu'il n'avait plus

de femme – elles avaient même cessé toutes les deux de réclamer leur pension alimentaire.

— Je travaille sur un film de médecine, dit-il, et j'ai besoin d'aide.

— Un film de médecine ?

— Oui, j'écris le scénario et j'avais pensé y mettre un toubib. Écoutez, permettez-moi de vous inviter à déjeuner. Je pourrai vous poser quelques questions médicales.

La nurse hésita.

— Heu... C'est que c'est mon premier jour de travail ici.

— Aucune importance, dit-il, il n'y a pas de préjugés ici. Tout le monde s'appelle simplement Joe ou Mary, qu'il soit grand patron ou accessoiriste.

Il lui en donna magnifiquement la preuve en l'emmenant déjeuner : il aperçut une vedette masculine connue, la salua par son prénom et reçut d'elle la même réponse. Au restaurant, où ils étaient placés juste à côté de la table principale, son producteur, Max Leam, leva les yeux, lui fit un clin d'œil et lui sourit.

La nurse, Helen Earle, regardait autour d'elle avec curiosité.

— Je ne vois personne de connu, dit-elle. Oh... mais si, tiens, voilà Ronald Colman. Je ne savais pas qu'il était comme ça vu de près.

Pat lui montra brusquement le sol.

— Et voici Mickey Mouse !

Elle sursauta et Pat s'amusa de sa propre plaisanterie, mais Helen Earle regardait déjà d'un air ébahi les figurants costumés qui remplissaient la salle, vêtus aux couleurs du Premier Empire. Pat fut vaguement vexé de voir qu'elle s'intéressait à ces personnages de dernier ordre.

— Les grands patrons sont à la table voisine, dit-il d'un ton solennel et satisfait, tous les metteurs en scène et tous les dirigeants, sauf les présidents et vice-présidents. S'ils voulaient, Ronald Colman pourrait être réduit à repasser des pantalons. Je déjeune habituellement avec eux, mais les dames ne sont pas acceptées. À table, je veux dire...

— Ah ! dit Helen Earle, poliment, mais visiblement pas impressionnée. Ça doit être merveilleux d'écrire des scénarios. C'est tellement intéressant.

— C'est un métier qui a ses avantages, dit-il... (Depuis des années déjà il pensait que c'était une vie de chien.)

— Qu'est-ce que vous vouliez me demander sur les médecins ?

Le travail revenait déjà au premier plan. Un déclic se produisit dans l'esprit de Pat lorsqu'il pensa au scénario.

— Eh bien, Max Leam – ce type assis juste en face de nous –, Max Leam et moi avons en train un scénario à propos d'un docteur. Vous voyez ? Un film dans un hôpital, quoi.

— Je vois. (Elle ajouta :) C'est la raison de mes études.

— Et il faut absolument que le dialogue soit parfait, parce que cent millions de spectateurs remarqueraient la moindre erreur. Alors voilà : le docteur dit aux gens d'aller faire bouillir de l'eau. Il dit « Faites-moi bouillir de l'eau, une bonne quantité. » Et nous nous demandions ce que les gens feraient après.

— Eh bien... ils iraient sans doute la faire bouillir, dit Helen. (Puis, quelque peu perplexe devant la question, elle dit :) Quels gens ?

— La fille d'un type, l'homme qui habitait là, le procureur du parquet et le blessé.

Avant de répondre, Helen tenta de digérer ces renseignements.

— ... et aussi un autre type que je vais supprimer de la scène.

Il y eut un silence. La serveuse posa sur la table des sandwiches au thon.

— Eh bien, quand un médecin donne des ordres, ce sont des ordres, dit Helen d'une voix décisive.

— Je vois. (L'intérêt de Pat s'était porté vers une scène étrange qui se déroulait à la table principale. Il lui demanda distraitement :) Vous êtes mariée ?

— Non.

— Moi non plus.

À côté de la table principale se tenait un figurant, vêtu en Cosaque, avec une magnifique moustache. Il avait posé la main sur le dossier d'une chaise vide entre le metteur en scène Paterson et le producteur Max Leam.

— Cette place est-elle libre ? demanda-t-il avec un fort accent balkanique.

Tout autour de la table principale, les visages se tournèrent brusquement vers lui, visiblement scandalisés. Avant de le regarder, les convives avaient supposé que c'était un acteur très connu. Mais non : il portait l'un des nombreux uniformes colorés qui égayaient la salle.

Quelqu'un lui dit : « Cette place est prise. » Mais l'homme tira la chaise et s'assit.

— Faut bien manger quelque part, dit-il en souriant.

Un frisson parcourut les tables voisines. Pat Hobby regarda fixement, la bouche ouverte. C'était comme si un farceur avait fait surgir Donald Duck dans un film tragique.

— Regardez bien, dit-il à Helen. Qu'est-ce qu'il va prendre !

Le silence pesant qui s'était établi à la table principale fut rompu par le directeur de la production, Ned Harman.

— Cette table est réservée, dit-il.

Le figurant abandonna le menu pour lever les yeux :

— On m'a dit de m'asseoir n'importe où.

Il appela une serveuse qui hésita, cherchant une réponse dans les yeux des grands patrons.

— Les figurants ne mangent pas ici, dit Max Leam, d'un ton encore poli. C'est une...

— Faut bien que je mange, dit le Cosaque grossièrement. J' suis resté six heures debout pendant qu'ils filmaient ce sale navet et maintenant faut que je mange.

Le silence était devenu général. Pat ne voyait plus que des visages qui semblaient suspendus en l'air.

Le figurant secoua la tête d'un air las.

— J'm'demande qui a fait ce machin-là, dit-il – et Max Leam se redressa sur sa chaise –, mais c'est le navet le plus dégueulasse que j'aie jamais vu filmer à Hollywood.

À sa table, Pat se disait : « Pourquoi restent-ils les bras croisés ? Assommez-le ! Foutez-le dehors ! » S'ils avaient peur, ils n'avaient qu'à appeler la police du studio.

— Qui est-ce ? dit Helen Earle innocemment en suivant le regard de Pat, quelqu'un que je devrais reconnaître ?

Il écoutait attentivement Max Leam devenu brusquement furieux :

— Debout et dehors en vitesse, toi là-bas, en vitesse, hein !

Le figurant fronça les sourcils.

— De la part de qui ?

— Tu le verras bien. (Max se tourna vers ses voisins et dit :) Où est Cushman, où est le directeur du personnel ?

— Essayez un peu de me faire partir, dit le figurant en soulevant le pommeau de son épée au-dessus de la table. Essayez et je vous coupe l'oreille. Je connais mes droits.

Les douze convives, dont les salaires totalisés représentaient bien mille dollars à l'heure, restaient assis, immobiles, stupéfaits. Au fond de la salle, près de la porte, un membre de la police privée du studio comprit ce qui se passait et commença à se frayer un chemin à travers la salle bondée. Et Big Jack Wilson, un autre metteur en scène, se leva et approcha de la table.

Mais ils étaient arrivés trop tard – Pat Hobby n'en pouvait supporter davantage. Il s'était mis debout d'un seul bond, et avait empoigné un énorme plateau de service sur le comptoir voisin. En deux bonds, il atteignait le lieu de l'action, il soulevait le plateau et le fracassait sur la tête du figurant avec toute la force de ses quarante-neuf ans. Le figurant, qui commençait à se lever pour se défendre contre Wilson, reçut le coup en pleine tempe et s'effondra, tandis qu'une douzaine de traînées rouges apparaissaient sous le maquillage de la victime. Le figurant s'écroula entre deux chaises.

Pat resta penché sur lui, haletant, le plateau à la main.

— Le salaud ! s'écria-t-il, où donc croit-il...

Le policier du studio le poussa, Wilson le poussa, deux hommes blêmes se levèrent en hâte d'une autre table pour accourir.

— C'était un gag ! cria l'un d'eux. C'est Walter Herrick, l'écrivain. C'était son film !

— Mon Dieu !

— Il faisait ça pour taquiner Max Leam. C'était un gag !

— Sortez-le d'ici... Appelez un docteur... Vite, un docteur !

Helen Earle accourait déjà. Walter Herrick fut traîné jusqu'à un espace dégagé sur le sol et on entendit crier : « Qui a fait ça ? Qui l'a assommé ? »

Pat laissa le plateau tomber sur une chaise. Dans le tumulte environnant, personne ne l'entendit tomber.

Il vit Helen Earle s'affairer sur la tête de la victime avec une pile de serviettes propres.

— Pourquoi fallait-il le blesser comme ça ? cria quelqu'un.

Pat croisa le regard de Max Leam, mais Max détourna les yeux, et Pat se sentit victime d'une injustice. Lui seul dans cette crise, réelle ou imaginaire, lui seul avait agi. Lui seul avait joué à l'homme pendant que ces podagres se laissaient insulter et ridiculiser. Et maintenant c'est lui qui allait être blâmé parce que Walter Herrick était puissant et populaire et qu'il gagnait trois mille dollars par semaine en écrivant des pièces à succès à New York. Comment aurait-on pu deviner qu'il s'agissait d'une plaisanterie ?

Un médecin était arrivé. Pat le vit dire quelque chose à la directrice du restaurant dont la voix perçante envoya les serveuses au pas de course vers les cuisines.

« Faites-moi bouillir de l'eau, une bonne quantité ! »

Ces mots parurent irréels et brutaux à la pauvre âme de Pat. Il avait beau savoir désormais ce qui se passait ensuite, maintenant il savait que cette phrase ne le mènerait à rien.

ÉQUIPE AVEC LE GÉNIE

I

— J'ai pris le risque de vous faire appeler, dit Jack Berners. Mais sans doute ne pourrez-vous pas faire grand-chose dans l'affaire dont je vais vous parler.

Bien qu'il ne fût nullement offensé, ni comme scénariste ni comme homme, Pat Hobby sentit qu'il devait élever une protestation de pure forme.

— Je suis dans cette industrie depuis quinze ans, Jack. J'ai eu mon nom dans plus de films qu'un chien n'a de puces.

— Je me suis peut-être mal exprimé, dit Jack. De toute façon, vous me parlez d'une époque déjà bien lointaine. Côté finances, nous vous donnerons exactement ce que *Republic* vous a payé le mois dernier, trois cent cinquante dollars par semaine. Bien. Avez-vous jamais entendu parler d'un écrivain nommé René Wilcox ?

Ce nom ne disait rien à Pat. Il n'avait pratiquement pas lu un seul livre depuis dix ans.

— Elle écrit très bien, dit-il à tout hasard.

— Vous n'y êtes pas, c'est un homme, un dramaturge anglais. Il n'est venu à Los Angeles que pour raison de santé. Vous savez que nous avons un film de ballets russes qui n'arrive pas à voir le jour depuis un an. Nous avons eu déjà trois mauvais scénarios. Alors la semaine dernière nous avons signé le contrat avec René Wilcox, qui semblait tout à fait l'homme de la situation.

Pat réfléchit.

— Vous voulez dire qu'il est...

— Je n'en sais rien et je m'en moque, coupa Berners sèchement. Nous croyons pouvoir emprunter Zorina pour le film, alors nous voudrions que les choses aillent vite, qu'on fasse un script directement au lieu d'une première ébauche. Wilcox manque d'expérience et c'est là que vous aurez un rôle à jouer. Vous étiez très bien pour bâtir des intrigues.

— *Étiez !*

— Bon, bon, peut-être n'avez-vous pas changé, dit Jack avec un

grand sourire d'encouragement. Trouvez-vous un bureau quelque part et tâchez de vous entendre avec René Wilcox. (Au moment où Pat sortait, Berners le rappela et lui mit un billet dans la main.) Avant tout, achetez-vous un nouveau chapeau. Autrefois, vous faisiez un sacré bonhomme avec les secrétaires, hein ? Alors ne vous laissez pas aller à quarante-neuf ans, mon vieux !

Arrivé dans l'immeuble réservé aux scénaristes, Pat jeta un coup d'œil au tableau du couloir central et alla frapper à la porte 216. Il n'obtint pas de réponse, mais entra tout de même et découvrit un jeune homme qui avait dans les vingt-cinq ans – blond, filiforme. Il regardait sombrement par la fenêtre.

— Bonjour, René ! dit Pat. Je suis votre associé.

Le regard de Wilcox semblait mettre en doute jusqu'à l'existence de Pat, mais celui-ci poursuivit d'un ton chaleureux :

— On m'a appris que nous devions travailler tous les deux à un truc quelconque. Vous avez déjà collaboré avant avec quelqu'un ?

— Je n'ai jamais rien écrit pour le cinéma.

Cette réponse augmentait les chances de Pat d'avoir son nom au générique du film projeté, – il en avait bien besoin –, mais cela signifiait aussi qu'il avait du travail en perspective. Cette idée lui donna aussitôt soif.

— C'est un travail très différent du théâtre, dit-il avec la gravité souhaitable.

— Oui, j'ai lu un livre sur ce sujet.

Pat eut envie de rire. En 1928, avec un ami, il avait concocté un attrape-nigaud de ce genre, intitulé, *Les Secrets de la rédaction des scénarios*. Ils auraient fait fortune si le cinéma parlant n'avait pas fait bien importunément son apparition.

— Ça paraît somme toute assez simple, dit Wilcox. (Brusquement, il prit son chapeau.) Je m'en vais maintenant.

— Vous ne voulez pas que nous parlions tout de suite du script ? dit Pat. Qu'avez-vous fait au juste ?

— Je n'ai rien absolument fait, dit Wilcox lentement. Cet imbécile de Berners m'a donné quelques éléments inutilisables et m'a dit de commencer par ça. Mais c'est beaucoup trop sinistre. (Ses yeux bleus se rétrécirent.) Dites, qu'est-ce que c'est qu'un *boom shot* ?

— Oh, c'est quand on met la caméra au bout d'une grue pour photographier d'en haut.

Pat se pencha sur le bureau et prit un dossier à couverture bleue.

Sur la couverture, il lut :

BALLERINES

Rédigé par

Consuela Martin

Texte original sur une idée de Consuela Martin.

Il jeta un coup d'œil à la première et à la dernière page.

— Je l'aimerais beaucoup mieux si on pouvait y introduire la guerre quelque part, dit-il en fronçant les sourcils. Par exemple, en envoyant la danseuse étoile comme infirmière de la Croix-Rouge. Après, on pourrait la régénérer. Vous voyez ce que je veux dire ?

Il n'obtint pas de réponse. En se retournant, il vit que la porte se refermait doucement.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bonhomme ? s'exclama-t-il. Quelle collaboration peut-il m'offrir s'il se sauve ?

Wilcox n'avait sans doute pas osé lui donner la véritable raison de son départ précipité : les courses à Santa Anita !

La porte s'ouvrit encore, un joli visage de jeune fille plutôt effrayée apparut, dit « Oh ! » disparut, et revint.

— Mais c'est M. Hobby ! s'exclama-t-elle. Je cherchais M. Wilcox.

Il tenta de se rappeler le nom de la jeune fille, mais elle l'aida.

— Katherine Hodge. J'ai été votre secrétaire quand j'ai travaillé ici il y a trois ans.

Pat savait qu'elle avait effectivement travaillé pour lui, mais était incapable de se rappeler s'ils avaient eu des relations extra-professionnelles. Il ne pensait pas qu'il y ait eu de l'amour entre eux, mais en la regardant aujourd'hui, il le regretta.

— Asseyez-vous, dit Pat. On vous a attachée à Wilcox ?

— C'est ce que j'avais compris, mais il ne m'a encore rien donné à faire.

— Je pense qu'il est cinglé, dit Pat sombrement. Il m'a demandé ce que veut dire *boom shot* ! Il est peut-être malade, c'est peut-être pour ça qu'il est ici. Il va sûrement finir par vomir dans le bureau !

— Non, il va bien maintenant, dit Katherine d'une voix hésitante.

— Je n'en ai pas du tout l'impression. Venez dans mon bureau. Vous pouvez travailler pour moi cet après-midi.

Pat s'étendit sur son divan pendant que miss Katherine Hodge lui lisait à haute voix le scénario de *Ballerines*. Vers le milieu de la seconde séquence, il s'endormit, son chapeau neuf sur la poitrine.

Le chapeau mis à part, c'est dans la même position qu'il trouva René le lendemain matin à onze heures. Et la situation se prolongea trois jours entiers : quand l'un ne dormait pas, c'était l'autre – ou même les deux à la fois. Le quatrième jour, ils eurent plusieurs discussions au cours desquelles Pat relança son idée sur la guerre conçue comme force régénératrice pour les danseuses.

— Pourrions-nous éviter de parler de la guerre ? proposa René. J'ai deux frères dans les Gardes.

— Vous avez de la chance d'être ici à Hollywood.

— Ça dépend...

— Bien. Mais qu'est-ce que vous pensez du début du film ?

— Le début actuel ne me plaît pas du tout. Il me donne presque une vraie nausée.

— Justement. Alors nous sommes obligés de mettre quelque chose à sa place. C'est pour ça que je voudrais amener la guerre...

— Je suis en retard pour déjeuner, dit René Wilcox. Au revoir, Mike.

Pat se plaignit à Katherine Hodge.

— Il peut m'appeler Mike si ça lui fait plaisir, mais il faudra bien que quelqu'un écrive ce texte. J'irais bien en parler à Jack Berners, mais je pense que nous nous retrouverions tous les deux à la porte.

Il campa deux jours encore dans le bureau de René, tentant de le décider à agir, mais sans succès. Le jour suivant, désespéré de voir que le dramaturge ne venait même pas au studio, Pat avala un cachet de benzédrine et attaqua l'histoire tout seul. Arpentant son bureau, « l'original » à la main, il dicta à Katherine un scénario entremêlé d'un récit bref et arrangé de sa propre vie à Hollywood. À la tombée du jour, il avait deux pages terminées.

La semaine qui suivit fut la plus dure de sa vie. Il ne trouva même pas le temps de faire la cour à Katherine Hodge. Peu à peu, avec bien des craquements, sa carcasse fatiguée se remit à fonctionner. Des cachets de benzédrine et d'immenses tasses de café le réveillaient le matin, le whisky l'anesthésiait le soir. Une vieille paralysie gagnait ses pieds et à mesure que ses nerfs commençaient à lâcher, sa haine pour René Wilcox ne faisait que croître, lui servant de carburant de remplacement dans son travail. Il était décidé à terminer le scénario tout seul et à le rendre à Berners en déclarant par écrit que Wilcox n'en avait pas écrit une seule ligne.

Mais il était trop exigeant envers lui-même. Pat n'était pas de taille à finir ce travail. À mi-chemin, il craqua et prit une cuite qui dura vingt-quatre heures. Le matin suivant, en arrivant au studio, il trouva un mot de Jack Berners : le producteur voulait voir le scénario à quatre heures de l'après-midi. Pat était malade et épuisé lorsque sa porte s'ouvrit et que René Wilcox apparut, un manuscrit à la main, un double du mot de Berners dans l'autre.

— Parfait, dit Wilcox. J'ai fini.

— Comment ? Vous avez *travaillé* ?

— Je travaille toujours le soir.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? Un premier jet ?

— Non, un scénario au point. Au début, j'étais retenu d'écrire par des soucis personnels, mais une fois que je m'y suis mis, ça a été très simple. Il suffit de se mettre derrière la caméra et de rêver.

Pat se leva, abattu.

— Mais nous devons collaborer. Jack va être fou de colère.

— J'ai toujours travaillé seul, dit Wilcox doucement. J'expliquerai ça à Berners cet après-midi.

Pat s'assit, hébété. Si le texte de Wilcox était bon – mais comment un premier texte pouvait-il l'être ? Wilcox aurait dû le lui expliquer en l'écrivant. Alors, mais alors seulement, ils auraient pu faire quelque chose de convenable.

La peur le força à réfléchir. Il repensa à sa première idée, celle qu'il caressait depuis qu'on lui avait confié ce travail. Il téléphona au pool dactylographique, demanda Katherine Hodge et lui expliqua ce qu'il voulait. Katherine hésita.

— Je voudrais seulement le *lire*, dit Pat en hâte. Si Wilcox est là, ne le prenez pas, naturellement. Mais il est peut-être sorti.

Il attendit impatiemment. Cinq minutes après, elle arrivait avec le manuscrit.

— Il n'est ni ronéotypé ni relié, dit-elle.

Il était devant la machine à écrire et tremblait en retirant une lettre avec deux doigts.

— Puis-je vous aider ? dit-elle.

— Trouvez-moi une enveloppe sans en-tête, un timbre qui a déjà servi et de la colle.

Pat cacheta la lettre lui-même et donna ses instructions :

— Écoutez à la porte du bureau de Wilcox. S'il est là, poussez cette

lettre sous sa porte. S'il est sorti, envoyez un coursier la lui porter où qu'il soit. Dites que ça vient de la salle du courrier. Puis vous quitterez le studio pour l'après-midi. Comme ça il ne comprendra pas, vous voyez ?

En la voyant partir, Pat regretta de n'avoir pas pris un double de sa lettre. Il en était fier : on y sentait une sincérité brutale qu'il atteignait trop rarement dans son travail.

Cher Monsieur Wilcox,

J'ai le regret de vous apprendre que vos deux frères ont été tués aujourd'hui au combat par une mitrailleuse à longue portée. Votre présence est requise immédiatement en Grande-Bretagne.

John Smythe,

Consulat de Grande-Bretagne, New York.

Mais Pat se rendit compte que l'heure n'était pas à l'autosatisfaction. Il ouvrit le manuscrit de Wilcox.

À sa grande surprise, il était techniquement très bien – les effets de fondus, les disparitions, les « coupez », les travellings étaient correctement indiqués. Revenant à la première page, il écrivit en haut :

BALLERINES

Première Révision

Par Pat Hobby et René Wilcox

Puis, après avoir relu, il corrigea finalement cela en : *par René Wilcox et Pat Hobby.*

Ensuite, travaillant fébrilement, il fit une grande quantité de petites modifications. Il remplaça « Hors de ma vue ! » par « Foutez-moi le camp ! » il écrivit « en pleine purée » à la place de « très ennuyé », « vous le regretterez ! » devint un très explicite « Sinon... ! » Enfin ayant terminé, il appela le pool dactylographique.

— Pat Hobby à l'appareil. Je viens d'achever un scénario avec René Wilcox et M. Berners le voudrait ronéotypé pour quinze heures trente.

Ceci lui donnerait une heure d'avance sur son collaborateur – malgré lui.

— Est-ce une urgence ?

— Exactement.

— Bien, nous allons partager le travail entre plusieurs secrétaires.

Pat continua à faire des améliorations à son texte jusqu'à l'arrivée du coursier. Il avait envie d'introduire son histoire de guerre quelque

part, mais le temps lui était terriblement compté. Il demanda finalement au coursier de s'asseoir un moment pendant qu'il écrivait laborieusement sur la dernière page, d'un crayon maladroit :

GROS PLAN : *Boris et Rita*

Rita : *Plus rien n'a d'importance maintenant ! Je me suis engagée comme infirmière dans l'armée.*

Boris : (ému) *La guerre purifie et régénère !*

(Il la prend dans ses bras dans un élan passionné tandis que la musique monte nettement. Fin.)

Épuisé par cet effort, Pat se sentit assoiffé et quitta les studios pour se glisser prudemment dans le bar d'en face, où il commanda un gin à l'eau.

La chaleur de l'alcool suscita aussitôt des pensées heureuses. Il avait *presque* fait ce qu'on lui avait demandé, mais c'était par hasard que sa main était tombée plus sur les dialogues que sur l'intrigue. Mais Berners ne pourrait jamais savoir que l'intrigue n'était pas de lui. Katherine Hodge se tairait, de crainte d'être impliquée dans une histoire délicate. Ils étaient tous coupables, mais le plus coupable de tous, c'était René Wilcox, qui avait refusé de jouer le jeu. Pat, lui, pensait qu'il avait toujours joué le jeu.

Il commanda un autre verre de gin, acheta des bonbons à la menthe et s'amusa un moment à la machine à sous. Louie, le bookmaker du studio, lui demanda s'il était intéressé par des paris importants.

— Pas aujourd'hui, Louie.

— Combien te paie-t-on maintenant ici, Pat ?

— Mille dollars par semaine.

— C'est pas si mal !

— Tu vas voir, beaucoup d'anciens comme moi vont faire une belle remontée, prophétisa Pat. Au temps du muet, on apprenait vraiment son métier, quand les metteurs en scène filmaient pratiquement sans préparation et demandaient qu'on leur fournisse un bon gag en trente secondes. Maintenant, c'est devenu un boulot de femmelettes. On embauche des professeurs d'anglais ! Des types qui ne connaissent rien au métier !

— Qu'est-ce que tu dirais d'une petite mise sur « Quaker Girl » ?

— Non, dit Pat, j'ai un travail important à mettre au point cet après-midi, et je n'ai pas envie de me faire du souci pour un cheval.

À quinze heures quinze, il revint à son bureau et y trouva deux

exemplaires de son scénario, revêtus d'une somptueuse couverture.

BALLERINES

par

René Wilcox et Pat Hobby

Première Révision

La vue de son nom imprimé le rassura. Dans la salle d'attente de Jack Berners, il commença même à regretter de n'avoir pas placé son nom en tête. Avec un bon metteur en scène, ce texte pourrait être un succès comparable à *It Happened One Night*, et s'il avait son nom au générique d'un film comme celui-là, il avait devant lui trois ou quatre ans de vie facile. Mais cette fois, il ferait des économies, – il n'irait à Santa Anita qu'une fois par semaine –, il dénicherait une fille comme Katherine Hodge, qui n'exigerait pas un château à Beverly Hills.

La secrétaire de Berners interrompt sa rêverie. Il était attendu : en entrant dans le bureau du producteur, il vit avec satisfaction qu'un exemplaire du nouveau scénario était placé devant lui.

— Êtes-vous déjà allé vous faire examiner chez un psychiatre ? lui dit brusquement Berners.

— Non, dit Pat. Mais je suppose que ça ne présenterait aucune difficulté. Est-ce un nouveau travail que vous me proposez ?

— Pas exactement. Je pense seulement que vous avez un peu perdu la tête. Le vol lui-même exige une bonne dose d'astuce. Je viens de téléphoner à Wilcox.

— Wilcox doit être fou, dit Pat d'un ton très méchant. Je ne lui ai absolument rien volé. Son nom est bien sur le texte, non ? Il y a deux semaines, j'ai fait le plan de tout ce film, scène par scène. J'ai même écrit une scène entière moi-même. Celle de la fin, sur la guerre.

— Ah, oui, la guerre, dit Berners comme s'il pensait à autre chose.

— Mais si vous préférez la fin proposée par Wilcox...

— Oui, je préfère la sienne. Je n'ai jamais vu personne comprendre aussi vite un travail de cinéma. (Il réfléchit, puis ajouta :) Pat, vous ne m'avez dit qu'une seule fois la vérité depuis que vous êtes entré ici. Vous n'avez effectivement rien volé à Wilcox.

— Certainement. Je lui ai même *donné* des idées.

Pourtant, une certaine crainte, un malaise indéfinissable commença à s'emparer de lui lorsque Berners reprit :

— Je vous avais dit que nous avions trois scénarios. Vous avez utilisé un de ceux que nous avons refusé il y a un an. Wilcox était dans le bureau quand votre secrétaire est arrivée et c'est lui qui vous a fait remettre ce texte. Adroit, hein ?

Pat était sans voix.

— Vous voyez, cette fille et lui s'aiment. Je crois qu'elle avait tapé le texte d'une de ses pièces l'été dernier.

— Ils s'aiment ? dit Pat, incrédule. Mais, il...

— Chut, Pat. Vous vous êtes déjà attiré assez d'ennuis aujourd'hui.

— C'est lui qui en est responsable ! – s'écria Pat. Il a refusé de collaborer avec moi et tout le temps...

— ... il écrivait un scénario formidable. Il est bien capable de se débrouiller tout seul si nous arrivons à le persuader de rester ici et d'écrire autre chose pour nous.

Pat ne pouvait en entendre davantage. Il se leva.

— En tout cas, merci, Jack, balbutia-t-il. Appelez mon agent si vous avez quelque chose à me proposer.

Brusquement, il fonça vers la porte.

Jack Berners appela le Président à l'interphone.

— Vous avez eu le temps d'y jeter un coup d'œil ? demanda-t-il d'un ton presque impatient.

— Oui, c'est remarquable. Meilleur encore que vous ne le disiez. Wilcox est dans mon bureau.

— Avez-vous signé un contrat avec lui ?

— J'allais le faire. Je crois qu'il tient à travailler avec Hobby. Je vous le passe.

La voix légèrement excitée de Wilcox se fit entendre :

— Il faut absolument que vous me laissiez Hobby, dit-il. Je lui suis très reconnaissant. J'avais eu une sérieuse querelle avec une jeune dame avant qu'il n'arrive, mais aujourd'hui, grâce à lui, c'est arrangé. D'ailleurs, j'ai envie d'écrire une pièce de théâtre à propos de lui. Alors donnez-le-moi ; vous n'avez plus besoin de lui.

Berners appela sa secrétaire au téléphone.

— Rattrapez Hobby, lui dit-il. Il doit être au bar d'en face. Nous lui donnons de nouveau un salaire, mais nous ne tarderons pas à le regretter.

Il raccrocha, puis décrocha aussitôt :

— Et dites, portez-lui son chapeau. Il a oublié son chapeau !

PAT HOBBY ET ORSON WELLES

I

— Qui donc est ce Welles ? demanda Pat à Louie, le bookmaker du studio. Chaque fois que je lis un journal, il y a un article sur lui.

— Vous savez bien, dit Louie, c'est ce type avec une grande barbe.

— Évidemment que je le sais. Personne ne pourrait ne pas repérer sa barbe. Mais sur quoi est fondée sa réputation ? Qu'est-ce qu'il a donc fait pour ramasser cent cinquante mille dollars par film ?

Qu'avait-il fait ? Avait-il donc, comme Pat, passé vingt ans à Hollywood ? Ses mérites étaient-ils de nature à vous couper le souffle ? Était-il connu cinq ans plus tôt, lorsque Pat avait commencé à dégringoler ?

— Écoute, ces gloires-là ne durent pas longtemps, dit Louie pour le consoler. On les a tous vus arriver et disparaître. Pas vrai, Pat ?

C'était vrai, mais en attendant, ceux qui avaient travaillé à la vigne pendant la grosse chaleur du jour s'estimaient heureux s'ils recevaient trois cent cinquante dollars et l'assurance de quelques semaines de travail. Et ceux-là, ils avaient aussi possédé des femmes, des domestiques des Philippines et des piscines.

— C'est peut-être sa barbe, dit Louie. Peut-être que vous et moi on devrait laisser pousser la nôtre. Mon père portait la barbe, mais ça ne l'a jamais aidé à sortir des bas quartiers !

À travers tous ses malheurs, Pat avait gardé intact son sens de l'espoir, et son espoir se fondait tout entier sur « la proximité ». Avant tout, il fallait se montrer, rester là, paraître lorsque l'esprit fatigué et vide du producteur se posait la grande question : « Qui ? » Alors Pat sortit bientôt du drugstore et traversa la rue vers le studio, sa vie et sa maison.

Il arrivait devant l'entrée latérale lorsqu'un gardien inconnu l'arrêta.

— Tout le monde passe par l'entrée principale maintenant.

— Je suis Hobby, le scénariste, dit Pat.

Le Cosaque ne fut nullement impressionné.

— Vous avez votre carte ?

— Je suis justement entre deux films, mais j'ai rendez-vous avec Jack Berners.

— Passez par l'entrée principale.

En s'éloignant, Pat pensa avec fureur : « Sale flic de chez Keystone ! » En esprit, il le tuait au revolver. Pan ! Dans l'estomac ! Pan, pan, pan !

À l'entrée principale aussi, il y avait un nouveau visage.

— Où donc est Ike ? demanda-t-il.

— Ike n'est plus là.

— Bon, aucune importance. Je suis Hobby, le scénariste. Ike me laisse toujours passer.

— C'est justement pour ça qu'il est parti, dit le gardien froidement. Qui voulez-vous voir ?

Pat hésita. Il détestait déranger un producteur.

— Appelez le bureau de Jack Berners, dit-il. Demandez seulement sa secrétaire.

Une minute plus tard, l'homme se retourna vers lui, le téléphone à l'oreille.

— C'est à quel sujet ? dit-il.

— Au sujet d'un film.

Il attendit une réponse.

— Elle veut savoir quel film.

— Qu'elle aille au diable ! – dit Pat, écœuré. Écoutez, appelez Louie Griebel. Qu'est-ce que tout ça signifie ?

— C'est par ordre de M. Kasper, dit l'employé. La semaine dernière, un visiteur venu de Chicago est tombé dans la machine à faire le vent... Bonjour. Monsieur Louie Griebel ?

— Je vais lui parler moi-même, dit Pat en prenant le téléphone.

— Je ne peux absolument rien faire, Pat, dit Louie tristement. J'ai eu des difficultés à faire entrer mon propre fils ce matin. Un imbécile de Chicago est tombé dans la machine à faire le vent.

— En quoi cela me concerne-t-il ? dit Pat, d'un ton véhément.

Il marcha, un peu plus vite qu'il n'aurait voulu, le long du mur extérieur du studio jusqu'à l'endroit où il rejoignait le grand terrain situé derrière. Il y avait un gardien là aussi, mais des groupes entraient et sortaient sans cesse et il se joignit à l'un de ces groupes. Une fois entré, il irait voir Jack et obtiendrait de lui une mesure de

faveur pour avoir l'entrée libre du studio. Enfin, quoi, lui qui avait connu ce terrain quand les premières constructions commençaient à peine à s'y élever, quand on le considérait encore comme le rebord même du désert !

— Excusez-moi, monsieur. Vous êtes avec ce groupe ?

— Je suis pressé, dit Pat. J'ai perdu ma carte.

— Ouais ? Pour moi, vous pouvez tout aussi bien être un inspecteur en civil ! (Il ouvrit tout grand un magazine sous le nez de Pat.) Je ne vous laisserais même pas entrer si vous me disiez que vous êtes Orson Welles lui-même ! dit-il en lui montrant une photo de l'acteur.

II

Il y a un vieux film de Chaplin où l'on voit un tramway bondé : l'entrée d'un seul homme à l'arrière oblige quelqu'un à sortir par-devant. Une image identique se forma dans l'esprit de Pat les jours suivants chaque fois qu'il pensa à Orson Welles. Welles entrait ; Hobby sortait. Jamais auparavant les studios n'avaient été interdits à Pat, et bien que Welles appartînt à une autre compagnie, il lui semblait que son corps immense, sorti de nulle part, poussait Pat hors des grilles.

« Et maintenant ? Où vas-tu aller ? » pensait Pat. Il avait travaillé dans les autres studios, mais il ne s'y sentait pas chez lui. Ici, il ne se sentait jamais au chômage – récemment, pendant des périodes de grande pauvreté, il avait mangé des vivres destinés à un film sur le plateau lui-même, la moitié d'un homard froid pendant une scène de *La Divine Miss Carstairs* ! Ayant souvent dormi sur les planches, l'hiver précédent, il avait même utilisé un pardessus Chesterfield pris au département des accessoires. Orson Welles n'avait pas à lui barrer le chemin de cette façon-là ! Orson Welles appartenait au monde des snobs de New York.

Le troisième jour, son désespoir confina à la frénésie. Il avait envoyé plusieurs billets à Pack Werners et avait même demandé à Louie de plaider sa cause ; une lettre venait de lui apprendre que Jack avait quitté Hollywood. Il lui restait ici bien peu d'amis. Il se tenait tristement devant l'entrée des voitures avec une foule de gosses curieux, sentant qu'il venait de toucher le fond.

Une puissante voiture sortit. Au fond, sur le siège arrière, Pat reconnut le visage d'empereur romain de Harold Marcus. La voiture roula vers les enfants et dut ralentir, car l'un des enfants s'était mis à courir devant elle. Le vieillard parla au chauffeur dans le tube acoustique et la voiture s'arrêta. Harold Marcus se pencha par la vitre

en clignant des yeux.

— Il n'y a donc pas de police ici ? demanda-t-il à Pat.

— Non, monsieur Marcus, dit Pat très vite. Mais il en faudrait. Je suis Pat Hobby, le scénariste. Pourriez-vous me prendre jusqu'en bas de la rue ?

C'était une demande sans précédent, un acte de désespoir, mais Pat était désespéré.

M. Marcus l'observa attentivement.

— En effet, je me souviens de vous, dit-il. Montez.

Peut-être pensait-il que Pat allait monter devant, avec le chauffeur. Pat choisit un compromis : il prit un strapontin derrière. M. Marcus était l'un des hommes les plus puissants des milieux du cinéma. Il ne s'occupait plus de production. Il passait son temps à courir de la côte est à la côte ouest dans les trains rapides, faisant des associations, des lancements, comme une femme qui a beaucoup divorcé.

— Un de ces jours, ces gosses se feront écraser.

— Oui, dit Pat chaleureusement. Monsieur Marcus...

— Ils devraient placer un policier à cette porte.

— Oui, monsieur Marcus. Monsieur Marcus...

— Hum... dit M. Marcus. Où voulez-vous que je vous fasse déposer ?

Pat se concentra.

— Monsieur Marcus, quand j'étais votre attaché de presse...

— Je sais, dit M. Marcus, vous vouliez une augmentation de dix dollars par semaine.

— Quelle mémoire ! s'écria Pat, heureux. Mais monsieur Marcus, je ne vous demande rien du tout !

— C'est un miracle !

— Mes besoins sont modestes, vous voyez, et j'ai mis assez d'argent de côté pour prendre ma retraite.

Il poussa légèrement ses chaussures en avant sous une couverture qui pendait. Son pardessus Chesterfield cachait très bien le reste.

— Voilà ce que j'aime, dit M. Marcus d'un air lugubre. Une ferme, des poussins. Peut-être un petit golf à neuf trous. Même pas de téléscripteur direct avec la Bourse.

— Je veux prendre ma retraite, mais pas comme ça, dit Pat. Le cinéma a été ma vie. Je veux le voir grandir le plus longtemps

possible.

M. Marcus émit un grognement sans signification.

— Jusqu'à ce que toute l'industrie s'écroule ! dit-il enfin. Comme Fox ! Hein ! J'ai pleuré pour lui ! (Il indiqua à Pat ses propres yeux.) Oui, des vraies larmes !

Pat fit un signe de tête pour l'approuver.

— Je ne désire qu'une seule chose. Je pourrais pénétrer dans le studio n'importe quand. Sans raison particulière. Être là, rien que ça. Je ne dérangerais personne. Je pourrais seulement donner un coup de main aux jeunes si on sollicitait mon avis.

— Voyez donc Berners, dit M. Marcus.

— Il m'a répondu d'aller vous voir.

— Alors c'est que vous vouliez quand même me demander quelque chose, dit M. Marcus en souriant. Bon, d'accord, je veux bien. Où voulez-vous descendre ?

— Pouvez-vous me signer un laissez-passer ? dit Pat d'un ton implorant. Un simple mot sur votre carte de visite.

— J'y penserai, dit M. Marcus. Pour le moment, j'ai l'esprit occupé. Je m'en vais à un déjeuner. (Il soupira profondément.) Ils veulent que je rencontre ce fameux Orson Welles, vous savez...

Le cœur de Pat eut un raté. Ce nom sinistre et impérieux, qui s'étendait comme un immense nuage noir sur son ciel bleu, il fallait l'entendre encore une fois !

— Monsieur Marcus, dit-il avec une telle sincérité que sa voix en tremblait – je ne serais pas surpris qu'Orson Welles fût la pire menace que Hollywood ait connue depuis des années ! Il se fait cent cinquante mille dollars par film, et je ne serais pas étonné s'il se montrait tellement exigeant qu'on soit obligé de transformer tout l'équipement et de tout recommencer à zéro comme à l'arrivée du parlant en 1928 !

— Oh, Seigneur ! dit M. Marcus.

— Et moi, dit Pat, je ne demande qu'un laissez-passer et pas d'argent, pour voir le cinéma comme il est encore.

M. Marcus tira de sa poche une carte de visite.

III

Pour ceux qu'on groupe commodément sous la bannière du « talent », l'atmosphère d'un studio n'est pas forcément brillante, car on y passe trop vite d'un espoir insensé aux pires appréhensions. Le

petit nombre qui décide de tout est heureux de faire ce qu'il fait et certain que son travail mérite son salaire, mais les autres vivent dans un perpétuel brouillard de doute : ils se demandent quand sera mise à jour leur totale inadaptation à ce monde.

La psychologie de Pat, chose étrange, était identique à celle des maîtres, et la plupart du temps il ignorait les soucis des autres, même s'il ne percevait aucun salaire. Il n'y avait qu'une seule ombre au tableau : pour la première fois de sa vie, il commençait à ressentir une véritable absence d'identité. Pour des raisons qui lui échappaient un peu, mais qui prenaient appui, pour l'essentiel, dans ses propres conversations, beaucoup de gens se mirent à l'appeler « Orson ».

Perdre son identité, en toutes circonstances, ce n'est jamais agréable. Mais la perdre au profit d'un ennemi, ou du moins au profit d'un homme qu'on a choisi comme bouc émissaire de ses propres malheurs, c'est la pire des choses. Pat *n'était pas* Orson. S'il avait avec lui quelque ressemblance, il le savait, ce n'était qu'extrêmement lointaine. Le résultat final, c'est qu'il devint, à cet égard, un véritable excentrique.

— Pat, dit Joe le coiffeur, Orson est venu ici aujourd'hui et m'a demandé de lui tailler la barbe.

— J'espère que tu y a mis le feu, répondit Pat.

— Bien sûr, dit Joe en faisant un clin d'œil aux autres clients par-dessus une serviette chaude, il m'a demandé un brûlage, alors j'en ai profité pour tout enlever. Maintenant, son visage est aussi lisse que le tien. En réalité, vous vous ressemblez même beaucoup.

Ce matin-là, les plaisanteries au sujet d'Orson furent si pénibles à Pat qu'il s'en alla en face, chez Mario, pour les éviter. Il ne consumma pas – au bar du moins, car il lui restait seulement trente cents en poche – mais il recourut maintes fois à une demi-pinte de whisky enfoncée dans sa poche revolver. Il lui fallait absolument un stimulant car il s'était décidé à faire un emprunt, et il n'ignorait pas qu'on prête plus facilement à qui ne semble pas trop nettement dans le besoin.

L'homme qu'il cherchait, Jeff Boldini, n'était pas d'humeur compatissante. Lui aussi était un artiste – tout aussi méconnu que Pat – et certaine grande vedette de l'écran venait justement de détruire le peu de réputation qui lui restait en critiquant une perruque qu'il lui avait faite. Il raconta l'affaire à Pat avec force détails et Pat attendit patiemment la fin pour présenter sa requête.

— Pas question, dit Jeff. Tu ne m'as même pas remboursé ce que je t'ai prêté le mois dernier.

— Mais maintenant j'ai un contrat, dit Pat bravement. Je te

demande ça pour me remettre à flot. Je commence à travailler demain matin.

— Si on ne refile pas ton boulot à Orson Welles, dit Jeff en riant.

Les yeux de Pat se rétrécirent, mais il parvint à émettre un rire poli, un rire de débiteur.

— Écoute, dit Jeff. Sais-tu que je pense vraiment que tu lui ressembles ?

— Allez, allez !

— Sans blague. En tout cas, je pourrais te faire la même tête. Je pourrais te faire une barbe tellement ressemblante que tu passerais pour son double.

— Je ne voudrais pas être son double pour cinquante mille dollars !

Jeff, la tête penchée, examinait Pat attentivement.

— Oui, j'y arriverais, dit-il. Assieds-toi là et laisse-moi réfléchir.

— N'y compte pas.

— Viens donc. J'aimerais essayer. Tu n'as rien à faire aujourd'hui. Tu ne travailles que demain matin.

— Je n'ai pas envie d'une barbe.

— Tu l'enlèveras quand tu voudras.

— Je n'en veux pas.

— Ça ne te coûtera rien. Je propose même *de te payer*. Je te prête les dix dollars si tu me laisses te faire une barbe.

Une demi-heure plus tard, Jeff contempla son travail.

— C'est parfait, dit-il. Et pas seulement la barbe, mais les yeux et tout le reste.

— Bon. Et maintenant, enlève-la, dit Pat sombrement.

— Tu es si pressé ? Regarde, c'est une belle barbe. Un travail d'artiste. On devrait la filmer. Dommage que tu travailles demain. Sur le plateau de Sam Jones, ils auront besoin d'une douzaine de barbus, et on en a mis un en prison dans une rafle d'homosexuels. Je suis sûr qu'avec cette barbe tu pourrais prendre sa place.

Il y avait des semaines que Pat n'avait pas entendu parler d'une place et il n'aurait même pas pu dire lui-même de quoi il avait vécu. Jeff vit briller ses yeux.

— Alors ? Tu me laisses te conduire jusque-là pour rigoler ? dit Jeff d'un ton suppliant. J'aimerais bien savoir si Sam verra que c'est une

fausse barbe.

— Je suis scénariste, pas figurant.

— Allons, personne ne te reconnaîtra derrière cette barbe-là ! Et je te prêterai dix dollars de plus !

Au moment où Pat sortit de la salle de maquillage, Jeff s'attarda quelques instants derrière lui. Sur une plaque de carton, il écrivit en grosses lettres le nom d'Orson Welles. Dehors, sans se laisser voir de Pat, il coinça le carton contre le pare-brise de sa voiture.

Il ne se dirigea pas tout de suite vers l'entrée arrière du studio, mais remonta lentement l'allée principale. Il s'arrêta devant les bâtiments administratifs en prétextant des ennuis mécaniques et en moins d'un instant, une petite foule de curieux commença à se rassembler autour d'eux. Mais Jeff n'avait pas l'intention de rester arrêté longtemps là ou ailleurs ; il s'installa au volant et la voiture fit le tour du magasin d'approvisionnement.

— Où allons-nous ? demanda Pat.

Il avait déjà essayé, avec une nervosité fébrile, de décoller la barbe, mais, à sa grande surprise, elle avait résisté. Il s'en plaignit à Jeff.

— Bien sûr, lui expliqua celui-ci. Je l'ai faite pour durer. Tu n'auras qu'à la laisser tremper un moment.

La voiture s'arrêta un instant devant la porte du magasin. Pat vit des yeux surpris le regarder fixement et il les regarda de la même façon du fond du siège arrière.

— On croirait que je suis le seul barbu du studio, dit-il tristement.

— Tu peux toujours sympathiser avec Orson Welles.

— Qu'il aille au diable.

Cette conversation aurait sans aucun doute étonné les curieux, qui prenaient Pat pour McCoy lui-même !

Jeff remonta lentement la grande allée. Devant eux, un petit groupe d'hommes marchaient – l'un d'eux, se retournant, aperçut la voiture et attira l'attention des autres sur elle. Là-dessus, le plus âgé du groupe leva les bras d'un geste apparemment défensif et sauta sur le trottoir quand la voiture arriva à sa hauteur.

— Seigneur ! dit Jeff. Tu as vu ? C'était M. Marcus !

Il arrêta la voiture. Un homme très énervé courut vers eux et passa la tête par la vitre ouverte.

— Monsieur Welles, notre cher M. Marcus vient d'avoir une crise cardiaque. Pouvons-nous utiliser votre voiture pour le transporter à l'infirmerie ?

Pat regarda fixement son interlocuteur. Puis, très vite, il ouvrit la portière, du côté opposé, et sauta à terre. La barbe elle-même ne ralentit pas sa course. Le policier posté à la porte extérieure, ne reconnaissant pas le faux, tenta de lui adresser la parole, mais Pat le repoussa d'un air menaçant et ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint le bar de Mario.

Trois figurants barbus étaient accoudés au comptoir, et Pat se mêla à leur groupe avec un grand soulagement. La main tremblante, il sortit de sa poche les dix dollars si péniblement gagnés.

— Servez-les ! cria-t-il d'une voix rauque. Je paie une tournée à tous les barbus !

LE SECRET DE PAT HOBBY

I

À Hollywood, on a des ennuis à l'état endémique et aigu. Presque sans exception, les patrons sont rongés par quelque problème insoluble, et ils vous le confient, démocratiquement et gratuitement. On fait alors face au « problème », qu'il concerne la santé ou la production d'un film, avec grand courage et force grognements, pour mille ou cinq mille dollars par semaine. C'est ainsi que naît un film.

— Mais celui-ci est vraiment sans solution, dit M. Banizon, car je ne vois pas comment l'obus d'artillerie a pu entrer dans la malle de Claudette Colbert, de Betty Field ou de l'actrice que nous choisirons ? Il faut pourtant bien expliquer ça au spectateur si on veut qu'il y croie, non ?

Il se trouvait dans le bureau de Louie, le bookmaker, et son public comprenait aussi Pat Hobby, vénérable scénariste de louage, âgé de quarante-neuf ans. M. Banizon n'attendait aucune solution à son problème de l'un ou l'autre de ses auditeurs, mais il y avait déjà une semaine qu'il se posait cette angoissante question, et maintenant, il parlait tout seul et ne pouvait plus s'arrêter.

— Qui vous écrit le scénario ? demanda Louie.

— R. Parke Woll, dit Banizon avec indignation. Je commence par acheter l'idée de ce film pour un autre auteur, vous voyez. Une fameuse idée, mais seulement une idée. Puis j'appelle R. Parke Woll, le dramaturge, nous nous rencontrons plusieurs fois et nous mettons l'affaire au point. Et puis, quand la fin du scénario est en vue, son agent me téléphone pour m'annoncer qu'il interdira à Woll de dire un mot de plus si je ne lui signe pas un contrat de huit semaines à 3000 dollars !!! Et moi, je n'avais plus besoin de lui que pour une seule journée !

L'énoncé de cette somme fit briller les yeux de Pat. Il y a dix ans, il naviguait joyeusement dans les parages de cette somme imposante. Aujourd'hui, il était heureux quand on lui offrait quelques semaines de travail à 250 dollars ! Son talent enflammé et consumé trop tôt n'avait pas connu de regain.

— Le pire de tout, poursuivit le producteur, c'est que Woll m'a bien raconté la fin.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ? demanda Pat. Vous n'avez pas besoin de lui verser un seul *cent* !

— Oui, mais je l'ai oubliée ! se lamenta Banizon. Deux téléphones sonnaient dans mon bureau, et l'un d'eux était un appel du directeur général. Et pendant que je répondais, Woll a été obligé de s'en aller. Maintenant, j'ai oublié la fin de l'histoire et je ne peux plus le faire revenir.

Par une étrange perversion de son esprit, Pat était acquis au producteur, non à l'auteur. Banizon n'avait-il pas presque réussi à le rouler pour se faire déposséder du profit final par un vilain tour ? Et maintenant le dramaturge, avec toute l'insolence d'un snob new-yorkais, bloquait tout pour ramasser vingt-quatre mille dollars ! Alors que le marché européen était fermé, alors qu'il y avait la guerre !

— Et maintenant, il fait une tournée des grands-ducs, dit Banizon. Je le sais, parce que j'ai mis un homme à ses trousses. C'est assez pour vous rendre fou. Quand j'y pense, hein, j'ai toute l'histoire, sauf la dernière scène ! Et ça ne m'est d'aucune utilité !

— S'il est ivre, peut-être qu'il crachera toute la fin, suggéra Louie avec beaucoup d'à-propos.

— Pas à moi, dit M. Banizon. J'y avais pensé, mais je suis sûr qu'il me reconnaîtrait quand même.

Ayant atteint ainsi le mur aveugle auquel ses pensées se heurtaient douloureusement chaque jour, M. Banizon choisit un cheval dans la troisième course, un autre dans la septième et se prépara à partir.

— J'ai une idée, dit Pat.

— Pas le temps de l'écouter maintenant, dit Banizon en observant avec méfiance les yeux rougis et las de Pat.

— Je ne cherche pas à vous vendre quoi que ce soit, dit Pat. D'ailleurs j'ai une affaire prête à signer avec la Paramount. Mais j'ai travaillé un jour avec ce R. Parke Woll et je pourrais peut-être découvrir ce que vous cherchez.

Il quitta le bureau de Louie en compagnie de M. Banizon et tous deux traversèrent le studio. Une heure plus tard, avec une avance de cinquante dollars, Pat était engagé pour découvrir comment un obus d'artillerie non explosé avait pu pénétrer dans la malle de Claudette Colbert, de Betty Field, ou de n'importe quelle actrice.

II

Dans les années 20, le spectacle offert par R. Parke Woll à Los

Angeles n'eût attiré l'attention de personne. À l'approche des années 40, si craintives de toutes choses, il sonnait comme un grand rire dans une église. Woll était facile à suivre : on l'avait mis à la porte de deux hôtels, mais il en était venu à transporter ses pénates dans ses poches. Une petite bande très alerte composée de voleurs et d'indicateurs lui fournissait le réconfort moral nécessaire à ses pérégrinations, pérégrinations que Pat recoupa à deux heures du matin dans le bar de Conk's, baptisé « Bar à l'Ancienne Mode ».

Le bar était notoirement plus distingué que son nom : on y trouvait des entraîneuses et un dur habillé en portier, du nom de Smith, qui avait autrefois tenu tête une heure entière à Tarzan White. M. Smith était un homme amer qui exprimait son dégoût de la vie en insultant les clients qui entraient ou sortaient. Pat fut du nombre. Lorsqu'il eut retrouvé ses esprits, il découvrit R. Park Woll en compagnie de gens très « variés » autour d'une table. Il s'avança avec un air surpris.

— Salut, joli cœur, dit-il à Woll. Tu te souviens de moi : Pat Hobby ?

R. Parke Woll parvint à le regarder avec difficulté, tourna la tête d'abord à gauche puis à droite, la laissa retomber, la redressa brusquement, et l'avança prestement comme un cobra qui prendrait une photo. Visiblement, l'appareil fonctionnait, car il dit :

— Pat Hobby ! Assieds-toi ! Qu'est-ce que tu prends ? Messieurs, je vous présente Pat Hobby, le meilleur écrivain gaucher de Hollywood ! Pat, comment ça va ?

Pat s'assit, surveillé par les regards méfiants d'une douzaine d'yeux avides. Pat était-il un vieil ami envoyé pour ramener le dramaturge chez lui ?

Pat sentit cette méfiance et attendit qu'une demi-heure s'écoulât. Il se retrouva avec Woll dans les lavabos.

— Dis donc, Parke, Banizon te fait espionner, dit-il. Je ne sais pas pourquoi. C'est Louie qui me l'a dit.

— Tu ne sais pas pourquoi ? s'écria Parke. Moi, je le sais. J'ai quelque chose dont il a drôlement besoin. C'est pour ça !

— Tu lui dois de l'argent ?

— Moi ? sûrement pas ! C'est lui qui m'en doit ! Il m'en doit pour trois longues conférences très fatigantes où je lui ai raconté de quoi faire tout un sale film ! (Son index tapota maladroitement son front en plusieurs endroits.) Ce qu'il veut, ça se trouve là-dedans !

Une heure s'écoula dans le tumulte joyeux de la table. Pat attendait, et bientôt, dans le cycle lent et limité de l'ivrogne, l'esprit

de Woll revint se fixer sur le sujet évoqué auparavant.

— Le plus drôle, c'est que je lui ai dit qui avais mis l'obus dans la malle et pourquoi. Mais l'Esprit Magistral a oublié !

Pat eut une inspiration.

— Mais sa secrétaire s'en est souvenue.

— Vraiment ? dit Woll, abattu. Sa secrétaire... Je ne me souviens pas d'avoir vu une secrétaire.

— Elle est entrée juste à ce moment-là, avança Pat mal à l'aise.

— Alors, il faudra qu'il me paie, sinon je l'attaque en justice.

— Banizon prétend qu'il a une idée meilleure.

— Ça m'étonnerait ! Mon idée est formidable. Écoute...

Il parla deux minutes.

— Elle te plaît ? demanda-t-il. (Il regarda Pat, en quête d'approbation, mais dut lire dans ses yeux une expression qui ne lui était sans doute pas destinée.) Espèce de petit salaud, cria-t-il. Tu as parlé à Banizon. C'est lui qui t'a envoyé !

Pat se leva et fila vers la porte comme un lapin. Il eût atteint la rue avant que Woll ne pût le rattraper sans l'intervention du portier, M. Smith.

— Où allez-vous ? demanda-t-il en attrapant Pat par les revers de sa veste.

— Tenez-le ! cria Woll en s'approchant.

Il dirigea un coup brutal vers Pat, le manqua, et son poing vint s'abattre sur Smith, en pleine bouche.

On a dit plus haut que M. Smith était un homme amer, mais aussi un colosse. Il oublia Pat, attrapa Woll par l'épaule, le maintint à bout de bras et d'un direct magistral le mit k. o. Trois minutes plus tard, Woll était mort.

III

Sauf dans les très grands scandales comme l'affaire Arbuckle, l'industrie cinématographique protège les siens, et Pat était du nombre, même si c'était seulement par intermittence. Il put quitter la prison sans caution le lendemain matin et ne fut requis que comme témoin oculaire à tout le moins. La publicité faite autour de cette affaire lui était profitable : son nom, que depuis un an on n'avait pas vu dans les journaux professionnels, y apparut en bonne place. Il était aussi devenu le seul homme du monde qui sût comment l'obus était

entré dans la malle de Claudette Colbert (ou de Betty Field).

— Quand pourrez-vous passer me voir ? demanda M. Banizon.

— Demain, après l'enquête, répondit Pat, satisfait de lui. Je me sens un peu secoué, ça m'a donné mal aux oreilles.

Ce qui indiquait nettement que Pat était très fort. Seuls les gens faisant partie du cercle enchanté pouvaient parler de leur santé et se faire écouter.

— Woll vous a vraiment raconté la fin ? dit Banizon.

— En détail, dit Pat. Et ça vaut autre chose que vos cinquante dollars ! Je vais chercher un imprésario sérieux et l'amener à votre bureau.

— J'ai un meilleur plan à vous proposer, dit Banizon très vite. Je vous inscris pour quatre semaines à votre salaire habituel.

— Quel salaire ? dit Pat d'une voix sombre. J'ai eu toutes les combinaisons possibles, de quatre mille dollars à la famine. (Et il ajouta d'un ton ambigu :) Comme dit Shakespeare, « chaque homme a son prix ».

Les compagnons de beuverie de R. Parke Woll s'étaient évanouis avec leur petit butin dans des retraites commodes, laissant M. Smith comme accusé, et pour témoins Pat et deux entraîneuses effrayées. M. Smith avait choisi de dire pour sa défense qu'il était en légitime défense. À l'audience, l'une d'elles l'approuva et l'autre l'accusa de brutalité inutile. Puis vint le tour de Pat Hobby, mais avant que son nom ne fût prononcé, il sursauta en entendant une voix dire derrière lui :

— Si vous dites un seul mot contre mon mari, je vous arrache la langue.

Une femme d'une corpulence peu commune, de près d'un mètre quatre-vingt-dix de haut, s'était appuyée contre sa chaise. En largeur, elle n'était pas moins impressionnante.

— Pat Hobby, avancez, s'il vous plaît... Bien. Dites-nous exactement ce qui s'est passé.

Les yeux de M. Smith étaient fixés sur lui, menaçants, et il sentit ceux de sa redoutable compagne chercher sa langue, fouiller sa nuque. Pat eut aussitôt l'hésitation parfaitement naturelle.

— Je ne le sais pas avec précision, dit-il. (Il ajouta aussitôt, pris d'une inspiration subite :) Je me souviens que tout est devenu blanc.

— *Comment ?*

— C'était comme ça. J'ai vu blanc. Exactement comme d'autres

voient rouge ou noir, moi j'ai vu blanc.

Les autorités se consultèrent.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé de l'instant où vous êtes entré dans le restaurant à l'instant où vous avez « vu blanc » ?

— Euh... dit Pat, cherchant à gagner du temps. C'était presque tout comme ça... Je suis entré, je me suis assis et c'est devenu noir.

— Vous voulez dire blanc ?

— Noir *et* blanc.

Tout le monde se mit à rire.

— Le témoin est renvoyé. L'accusé en détention jusqu'au procès.

Endurer quelques plaisanteries alors qu'une mise aussi importante était en jeu n'était rien. Toute la nuit suivante, une amazone terrifiante le poursuivait dans ses rêves et il eut grand besoin d'une boisson forte avant de paraître le lendemain matin au bureau de M. Banizon. Il était en compagnie de l'un des rares imprésarios de Hollywood qui, ayant consenti à s'occuper de lui, ne l'eût pas mis dehors.

— Cinq cents dollars net, proposa Banizon. Ou quatre semaines à deux cent cinquante dollars pour travailler à un autre film.

— Pourquoi être aussi exigeant ? demanda l'imprésario. Mon client semble croire que l'affaire vaut trois mille dollars.

— De mon argent ? dit Banizon. Alors que ce n'est même pas *son* idée ! Maintenant que Woll est mort, elle fait partie du domaine public.

— Pas encore, dit l'imprésario. Je pense comme vous que les idées sont pour ainsi dire dans l'air. Elles appartiennent à celui qui les a attrapées au vol – comme les ballons.

— Alors, combien ? dit Banizon d'un ton craintif. Comment savoir s'il a l'explication ?

L'agent se tourna vers Pat.

— Le laissons-nous vérifier, pour mille dollars ?

Pat réfléchit un instant, puis acquiesça. Quel-que chose l'inquiétait. Le silence régnait.

— Dis-le, Pat, dit l'imprésario.

Pat restait muet. Ils attendirent. Lorsque, enfin, il parla, sa voix semblait venir de très loin.

— Tout est blanc, dit-il, l'air hébété.

— Comment ?

— Je n'y peux rien, tout est devenu blanc. Je le vois bien : blanc. Je me rappelle d'être entré dans le bar, mais après, tout est blanc.

Ils crurent un instant qu'il les faisait attendre pour obtenir de meilleures conditions. Puis l'imprésario comprit que Pat avait réellement un trou de mémoire. Le secret de R. Parke Woll était en sécurité pour toujours.

Pat comprit trop tard que mille dollars venaient de lui échapper, et il tenta désespérément de se ressaisir.

— Je m'en souviens ! L'obus a été placé dans la malle par un dictateur nazi !

— Peut-être que la fille l'avait mise dedans elle-même, en le prenant par son bracelet, dit Banizon ironiquement.

Pendant de nombreuses années, M. Banizon resta intrigué par ce problème insoluble. Et dans ses colères intérieures contre Pat, il formait le souhait de pouvoir se passer entièrement d'auteurs. Oui, tout eût été bien plus facile si l'on avait pu cueillir les idées en l'air. Car l'air, lui, était bel et bien gratuit...

PAT HOBBY, PÈRE PUTATIF

I

La plupart des écrivains, quelle que soit leur occupation précise, ressemblent à des écrivains fût-ce à leur corps défendant. Il est difficile de savoir pourquoi, car ils modèlent leur apparence extérieure, au gré de leur fantaisie, sur les courtiers en bourse de Wall Street, les rois du bétail ou les explorateurs britanniques, mais ils finissent tous par ressembler à des écrivains, tout aussi nettement typés que « Le Public » ou « Les Profiteurs » dans les dessins humoristiques.

Pat Hobby faisait exception à cette règle. Il ne ressemblait pas à un écrivain – dans son cas précis, à un scénariste. Il n'eût pu être identifié comme faisant partie de la « corporation du spectacle » que dans un bien petit secteur du pays. Encore le prenait-on là, au premier coup d'œil, pour un figurant sans emploi, ou pour un « emploi » constant, par exemple celui du père qui ne devrait jamais rentrer chez lui. Il était pourtant scénariste. Il avait collaboré à plus de deux douzaines de films – la plupart, il faut le reconnaître, datant d'avant 1929.

Un scénariste ? Il avait en effet un bureau dans l'immeuble des scénaristes, au studio. Il avait des stylos, du papier, une secrétaire, des attaches-trombones et un bloc-agenda. Et il siégeait dans un fauteuil trop rembourré, ses yeux pas trop injectés, lisant le *Reporter* du matin.

— Il faut que je me mette au travail, dit-il à miss Raudenbusch vers onze heures.

À midi :

— Il faut que je me mette au travail.

À midi trois quarts, il commença à avoir faim. Jusque-là, tous ses gestes et paroles étaient bien dans la plus pure tradition des scénaristes. Même le vague regret que personne ne l'eût dérangé, interrompu, n'ait entravé la longue rêverie qui constituait l'essentiel de ses occupations quotidiennes.

Il s'apprêtait à accuser sa secrétaire de le regarder fixement sans raison lorsque l'interruption qu'il souhaitait se produisit. Un guide des studios frappa à sa porte et lui remit un mot de son patron, Jack Berners.

Mon cher Pat,

Ayez la gentillesse de quitter un moment votre travail pour faire visiter le studio à ces gens-là.

— Ça alors ! s'exclama Pat. Comment puis-je travailler sérieusement si je dois en même temps faire le guide ! De qui s'agit-il ? demanda-t-il au guide officiel.

— Je n'en sais rien. L'un des deux semble être un type de couleur, un peu comme les figurants que la Paramount avait engagés pour *Bengal Lancers*. Il ne dit pas un mot d'anglais. L'autre...

Pat enfila son pardessus pour aller voir ses hôtes.

— Aurez-vous besoin de moi cet après-midi ? demanda miss Raudenbusch.

Il la regarda d'un air de profond reproche et sortit du bâtiment.

Les visiteurs l'attendaient. Le personnage de couleur était très grand, d'un port noble, vêtu de très bons habits anglais et portait – seul trait qui le distinguât extérieurement – un turban. L'autre était un adolescent d'une quinzaine d'années, à peine métissé. Il portait lui aussi un turban, avec des pantalons de cheval et un manteau de cavalier d'excellente coupe.

Ils s'inclinèrent cérémonieusement.

— On m'a dit que vous vouliez voir un plateau de près, dit Pat. Vous êtes des amis personnels de Jack Berners ?

— De simples connaissances, dit le jeune homme. Puis-je vous présenter mon oncle, sir Singrim Dak Raj ?

Pat pensa que la Compagnie préparait une autre version des *Lanciers du Bengale* et que le vieux bonhomme devait y tenir le rôle du « dur », propriétaire du défilé de Khyber. Peut-être Pat allait-il être chargé du scénario, à trois cent cinquante dollars par semaine ? Pourquoi pas ? C'était le genre d'histoires pour lequel il se sentait bien armé.

Plan éloigné et lent sur la Gorge. La tribu tiraille, cachée derrière d'énormes rochers.

Plan rapproché. La Vallée. Les soldats anglais poussent un canon.

— Vous êtes à Hollywood pour longtemps ? demanda-t-il habilement.

— Mon oncle ne parle pas anglais, dit le jeune homme d'une voix très posée. Nous ne sommes ici que pour quelques jours. Vous voyez... je suis votre fils putatif.

— ... Et j'aimerais beaucoup voir Bonita Granville, poursuivit le jeune homme. On m'a dit qu'elle a été empruntée par votre studio.

Ils se dirigeaient vers le bureau de la production, et il fallut une bonne minute à Pat pour comprendre ce qu'il venait d'entendre.

— Vous êtes mon quoi... ?

— Votre fils putatif, dit le jeune homme d'une voix légèrement chantante. Légalement, je suis le fils et l'héritier du rajah Dak Raj Indore. Mais à ma naissance, je m'appelais John Brown Hobby.

— Vraiment ? dit Pat. Continuez ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ma mère s'appelait Delia Brown. Vous l'avez épousée en 1926. Et vous avez divorcé en 1927. J'avais alors quelques mois seulement. Plus tard, elle m'a emmené aux Indes, où elle a épousé mon père légal actuel.

— Hum ! dit Pat (ils venaient d'arriver à la porte du bureau de la production). Et vous voulez voir Bonita Granville.

— Oui, dit John Hobby Indore. Si le moment est bien choisi.

Pat regarda le plan de tournage affiché au mur.

— Il l'est peut-être, dit-il d'une voix épaisse. Nous allons voir.

En se dirigeant vers le plateau n° 4, Pat explosa brusquement :

— Qu'est-ce que vous racontez, hein ? Mon « fils putatif » ? Je suis bien content de vous voir, c'est sûr, mais êtes-vous vraiment l'enfant que Delia a eu en 1926 ?

— Putativement, dit John Indore. À cette époque, vous étiez légalement son mari.

Il se tourna vers son oncle et lui parla très rapidement en hindoustan, après quoi l'oncle se pencha en avant, examina froidement Pat et haussa les épaules. Tout ceci commençait à mettre Pat très mal à l'aise.

Lorsqu'il leur indiqua le réfectoire-libre-service, John demanda à s'y arrêter, « pour offrir un hot dog à son oncle ». Sir Singrim, comprit Pat, s'était pris de passion pour les hot dogs à l'Exposition universelle de New York, d'où ils arrivaient directement. Ils s'embarquaient le lendemain pour Madras.

— ... En tout cas, dit John sombrement, je veux voir Bonita Granville. Je ne tiens pas forcément à lui parler, parce que je suis trop jeune pour elle. Pour nous, c'est déjà une vieille femme. Mais

j'aimerais la voir.

C'était un mauvais jour pour promener des visiteurs. Seul l'un des metteurs en scène qui travaillait ce jour-là était un « ancien », duquel Pat pouvait escompter un bon accueil. Or, à la porte de son plateau, on lui dit que la vedette du film se trompait constamment dans son texte et avait exigé que le plateau soit évacué.

Désespéré, il emmena ses hôtes de l'autre côté du bâtiment et leur montra les fausses façades des paquebots, des villes et des rues de village et des porches médiévaux, spectacle qui intéressa un peu le jeune homme, mais que Sir Singrim jugea décevant. Chaque fois que Pat les emmenait derrière les façades de carton-pâte pour leur prouver que c'était un artifice, l'expression de Sir Singrim se changeait en une déception teintée d'un léger mépris.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Pat à son « fils », après que Sir Singrim eut pénétré d'un pas alerte dans une bijouterie de la 5^e Avenue pour découvrir, derrière, des outils de charpentier.

— Il possède la troisième fortune de son pays, dit John. Il est écœuré. Il dit qu'il ne verra plus jamais un seul film américain. Il dit qu'il va acheter une de nos compagnies cinématographiques et faire tous les films avec des décors aussi réels et aussi solides que le Taj Mahal. Il pense que les actrices ont peut-être elles aussi une fausse façade et que c'est pour ça que vous ne voulez pas nous les montrer.

La première phrase de ce discours avait déclenché un véritable carillon dans la tête de Pat. Ce qu'il aimait le plus au monde, c'était une belle somme d'argent, pas ces misérables et incertains deux cent cinquante dollars à la semaine qui lui servaient à payer sa liberté.

— Écoutez, dit-il avec une voix brusquement autoritaire, nous allons essayer le plateau n° 4 et tâcher d'apercevoir Bonita Granville.

Le plateau n° 4 était fermé à double tour et son accès interdit pour la journée, car son metteur en scène détestait les visiteurs et c'était en outre un plateau pourvu d'un équipement spécial, pour les truquages photographiques, domaine dans lequel les compagnies rivalisaient et vivaient dans la terreur de l'espionnage. Un projecteur projetait ici un paysage mobile sur un écran transparent de l'autre côté duquel une scène était jouée, avec ce paysage pour fond. Le projecteur et la caméra placés de part et d'autre de l'écran étaient si parfaitement synchronisés que le film définitif pouvait représenter une vedette debout sur la tête devant une foule indifférente de la 42^e Rue – une vraie vedette et une foule véritable – tandis que le pauvre spectateur, tout en se sentant victime d'une illusion, était incapable de la comprendre.

Pat tenta d'expliquer tout cela à John, mais John essayait d'apercevoir Bonita Granville derrière la masse de cordages et de seaux qui les abritait. Ils étaient entrés par une porte latérale réservée aux techniciens, et dont Pat connaissait l'existence.

Fatigué par la longue marche autour du studio, Pat sortit un flacon rose de sa poche revolver et l'offrit à Sir Singrin, qui refusa. Il ne le proposa pas à John.

— Ça vous empêcherait de grandir, dit-il d'un ton solennel en avalant une grande gorgée d'alcool.

— Je n'en veux pas, dit John dignement.

Il devint brusquement très attentif. Il venait de repérer, à moins de cinq mètres, une idole bien plus belle que la déesse Siva – profil, dos, voix, il avait tout aspiré avec intensité. Puis la vedette s'éloigna. Observant son visage, Pat fut ému.

— Nous pouvons approcher, dit-il. Allons à ce plateau qui représente une salle de bal. Il ne sert pas pour le moment, il y a des couvertures sur les meubles.

Ils partirent sur la pointe des pieds, Pat en tête, suivi de Sir Singrim, puis de John. Brusquement, Pat entendit le mot « Projecteurs ! » et s'immobilisa. Une lumière blanche aveuglante les enveloppa et la voix cria : « Silence, on tourne ! » Pat se mit à courir, suivi aussitôt par les deux autres, silencieux comme des souris.

Le silence ne dura pas longtemps.

— Coupez ! cria la voix. Bon Dieu de bon Dieu !

Du côté où se trouvait placé le metteur en scène, un événement inexplicable s'était produit. Trois gigantesques silhouettes, dont deux étaient surmontées de turbans indiens, avaient traversé en dansant un port de la Nouvelle-Angleterre, détruisant tout l'effet du truquage. Le prince John Indore n'avait pas seulement vu Bonita Granville, il avait aussi joué dans le même film qu'elle. La silhouette de son pied avait traversé miraculeusement la jeune tête blonde de l'actrice.

III

Ils restèrent assis quelque temps dans le bureau du gardien-chef avant que Jack Berners pût être prévenu – il avait quitté le studio. Ils eurent tout le loisir voulu pour parler. Sir Singrim commença à haranguer longuement John qui, modifiant le ton sinon les mots eux-mêmes, en fit la traduction pour Pat.

— Mon oncle dit que son frère voulait faire quelque chose en votre

faveur. Il pensait que si vous aviez été un grand écrivain, il vous aurait invité dans son royaume pour que vous écriviez sa biographie.

— Je n'ai jamais prétendu...

— Mon oncle dit que vous êtes un écrivain ignominieusement vil, que, dans votre propre pays, vous avez permis qu'il soit touché par des chiens de policiers.

— Ah... zut ! zut ! marmotta Pat, très mal à l'aise.

— Il dit que sa mère vous a toujours voulu du bien. Mais elle est maintenant une femme importante et sacrée et ne pourrait plus vous revoir. Il dit que nous allons aller méditer dans nos chambres de l'Ambassador Hôtel, prier un peu et vous laisser savoir plus tard ce que nous aurons décidé.

Lorsqu'ils furent relâchés, les deux Indiens furent escortés avec force excuses jusqu'à leur voiture par un quelconque béni-oui-oui des studios, et Pat pensa que leur « décision » était prise d'avance. Il était furieux. Pour le plaisir de laisser son fils entrevoir miss Granville, il avait presque perdu son emploi – presque, se disait-il. En fait, il était certain que de toute façon lorsque cette semaine serait terminée, on ne lui proposerait rien d'autre. Malgré les mauvais souvenirs de ce funeste après-midi, il n'oubliait cependant pas un détail : Sir Singrim possédait la troisième fortune de l'Inde ! Aussi, après avoir dîné dans un bar de La Cienega, il se décida à aller jusqu'à l'Ambassador Hôtel pour connaître le résultat des prières et méditations de ses deux hôtes.

Il commençait à faire noir par cette soirée de septembre. L'Ambassador rappelait beaucoup de souvenirs à Pat, avec son parc de cocotiers où, aux beaux jours du cinéma, les metteurs en scène découvraient de jolies filles l'après-midi et en faisaient des vedettes le même soir. Il y avait de l'animation devant la porte de l'hôtel, et Pat l'observa oisivement. Il avait rarement vu une telle quantité de bagages, même dans les plus imposants déplacements de Gloria Swanson ou de Joan Crawford. Brusquement, il sursauta en apercevant deux ou trois hommes en turban au milieu de ces bagages. Donc... ils filaient sans s'occuper de lui.

Sir Singrim Dak Raj et son neveu le prince John, enfilant tous deux leurs gants comme sur un commandement inaudible des autres, apparurent à la porte à l'instant où Pat sortait de l'obscurité.

— Alors ? On décampe ? dit Pat. Dites aux gens de votre pays, quand vous arriverez, qu'un seul Américain pourrait mettre dans sa poche...

— Je vous ai laissé un mot, dit le prince John en se retournant vers lui. Je dois dire que vous avez été gentil cet après-midi et que nous

n'avons vraiment pas eu de chance.

— Effectivement, dit Pat.

— Mais nous nous occupons de vous, dit John. Après nos prières, nous avons décidé que vous recevriez cinquante souverains par mois – deux cent cinquante dollars – tout le reste de votre vie.

— Et qu'aurai-je à faire pour les recevoir ? demanda Pat, méfiant.

— Cette pension ne vous sera retirée qu'en cas...

John se pencha et murmura quelque chose à l'oreille de Pat qui fut visiblement soulagé. La condition qu'on lui imposait ne concernait ni les femmes ni l'alcool et, au fond, n'avait rien à voir avec lui.

John s'avança vers sa voiture.

— Au revoir, père putatif, dit-il d'un ton presque affectueux.

Pat le regarda s'éloigner.

— Au revoir, mon fils, dit-il.

Il resta là jusqu'à ce que la voiture ne fût plus visible, puis il s'éloigna, ayant l'impression d'être... oui, Stella Dallas. Il avait les larmes aux yeux.

Père putatif. Il se moquait complètement du sens de cette étrange expression. Finalement, après quelques instants de réflexion, il se dit que c'était mieux que de ne pas être père du tout.

IV

Il se réveilla tard le lendemain, dans l'après-midi, avec une joyeuse gueule de bois dont il ne se rappela plus la cause jusqu'à ce que lui revînt en mémoire la voix de John, répétant : « Cinquante souverains par mois, à une seule condition : cessation de la pension en cas de guerre, lorsque tous les revenus de notre État seront donnés à l'Empire britannique. »

En poussant un cri, Pat s'élança vers la porte. Pas de *Los Angeles Times*, pas d'*Examiner*, seulement *Toddy's Daily Form Sheet* derrière sa porte. Il parcourut fébrilement les pages orange du journal. Sous les annonces, les comptes rendus de spectacles, les interminables oracles en prévision d'innombrables courses de lévriers, son œil fut attiré par une nouvelle qui tenait en deux lignes :

Londres 3 septembre. Après la déclaration de guerre ce matin par Chamberlain, Dougie nous câble : « L'Angleterre gagnante, la France placée, la Russie troisième. »

LES DEMEURES DES VEDETTES

Un homme était assis sous un grand parasol à rayures, au bord d'un boulevard d'Hollywood, à l'heure la plus chaude de la journée. Il s'appelait Gus Venske (aucune parenté avec le coureur à pied) et portait des pantalons magenta, des souliers cerise et une sorte de chemise de sport achetée dans Vine Street, et qui faisait plutôt penser à une veste de pyjama bleu céruléen.

Gus Venske n'était pas du tout efféminé et ses vêtements n'avaient rien d'extraordinaire pour l'époque où il vivait et la place qu'il occupait dans la société. Il avait en effet une vraie profession et l'affichait sur une pancarte, placée à côté de son parasol :

VISITEZ LES DEMEURES DES VEDETTES

Les affaires devaient être mauvaises, sinon Gus n'eût jamais hélé le personnage d'aspect médiocre qui se tenait devant une voiture d'où s'échappait de la vapeur et attendait avec anxiété que le moteur refroidît.

— Hé, vous, là, dit Gus sans beaucoup d'espoir, vous voulez visiter les demeures des vedettes ?

Les yeux rougis de l'homme quittèrent la voiture et se tournèrent avec une expression hautaine vers Gus.

— Je m'occupe de cinéma, dit-il, j'en suis moi-même.

— Vous êtes acteur ?

— Non, scénariste.

Pat Hobby se détourna vers sa voiture, qui sifflait comme une locomotive. Il avait dit la vérité – ou du moins ce qui avait été autrefois la vérité. Souvent, autrefois, son nom avait paru sur l'écran pendant les quelques secondes allouées aux auteurs, mais depuis cinq ans, ses services avaient été de moins en moins sollicités.

Bientôt Gus Venske ferma boutique pour aller déjeuner : il mit ses dossiers et ses cartes des quartiers de Hollywood dans une serviette et s'éloigna en la tenant sous le bras. Le soleil devenait de plus en plus chaud, aussi Pat Hobby vint-il se réfugier sous l'abri fragile du parasol où il inspecta un dossier sale abandonné par M. Venske. S'il avait possédé pour tout argent plus que ses quatorze derniers cents, il eût appelé un garagiste ; mais il était forcé d'attendre.

Au bout d'un moment, une grosse voiture immatriculée dans le Missouri, s'arrêta près de lui. Derrière le chauffeur était assis un petit homme à la moustache blanche et une grosse femme avec un petit chien. Ils parlèrent entre eux quelques instants, puis, d'une manière plutôt gênée, la femme se pencha par la portière et s'adressa à Pat :

— Les demeures de quelles vedettes faites-vous visiter ? dit-elle.

Pat mit quelques secondes à comprendre.

— Je veux dire, est-ce que vous pouvez nous emmener chez Robert Taylor, chez Clark Gable et chez Shirley Temple...

— Je suppose que oui si vous arrivez à entrer, dit Pat.

— Parce que, poursuivait la femme, si nous pouvions aller dans les meilleures maisons, les plus exclusives, nous serions disposés à vous donner plus que votre tarif habituel.

La lumière se fit dans le cerveau de Pat. Des imbéciles et des riches réunis dans les mêmes personnages ! C'était le plus beau rêve de Hollywood réalisé : l'astuce. Si on découvrait la bonne astuce, on avait devant soi une saccade de repas au Brown Derby, de longues nuits avec de bonnes bouteilles et de belles filles, un pneu neuf pour sa vieille voiture. Et voilà qu'une astuce venait s'offrir à lui sans qu'il ait besoin de l'inventer !

Il se leva et alla près de la voiture.

— Bon, oui, je crois que je pourrais arranger ça. (En parlant, il sentit une vague de doute monter en lui.) Pourriez-vous me payer d'avance ?

Le mari et la femme se regardèrent.

— Si nous vous donnions cinq dollars tout de suite ? dit la femme. Vous auriez les cinq autres après nous avoir fait visiter la maison de Clark Gable ou d'un grand acteur.

À une certaine époque, cela lui eût été très facile. Dans ses beaux jours, quand Pat avait chaque année son nom au générique de douze ou quinze films, il eût téléphoné à des tas de gens qui lui auraient répondu : « Bien sûr, Pat, si ça peut vous faire plaisir ! » Aujourd'hui, il ne pouvait guère compter que sur de très rares acteurs pour le reconnaître ou lui parler au studio – Melvyn Douglas, Robert Young, Ronald Colman, Young Doug. Ceux qu'il avait si bien connus avaient pris leur retraite ou bien étaient déjà morts.

Et il ne savait que très vaguement où habitaient les jeunes vedettes, mais il avait remarqué que plusieurs douzaines de noms et d'adresses étaient tapés à la machine sur le dossier de Venske. Chacun était accompagné d'un trait au crayon indiquant que l'adresse avait été

vérifiée.

— Bien sûr, on ne peut pas savoir si les propriétaires seront chez eux, dit-il, ils travaillent peut-être au studio.

— Nous le comprenons très bien. (La dame jeta un coup d'œil à la voiture de Pat, détourna les yeux et dit :) Nous ferions mieux d'y aller dans notre voiture.

— D'accord, dit Pat.

Il s'installa devant à côté du chauffeur et tenta de réfléchir très rapidement. L'acteur qui lui parlait le plus aimablement était Ronald Colman ; ils n'avaient jamais échangé que des salutations polies, mais il pourrait toujours raconter qu'il tentait d'intéresser Colman à un scénario.

Mieux encore, Colman n'était sûrement pas chez lui et Pat pourrait marchander à ses clients une vue intérieure de la maison. Il pourrait répéter le même coup chez Robert Young, chez Young Doug et chez Melvyn Douglas. À l'heure qu'il serait, la dame aurait oublié Gable et l'après-midi serait terminé.

Il chercha l'adresse de Ronald Colman sur le dossier et donna des indications au chauffeur.

— Nous connaissons une dame qui s'est fait photographier avec George Brent, dit la dame quand la voiture démarra. C'est M^{me} Horace J. Ives Jr.

— C'est notre voisine, ajouta le mari. Elle habite au n° 372, dans Rose Drive, à Kansas City. Nous habitons nous-mêmes au 327.

— Elle s'est fait photographier avec George Brent. Nous nous sommes toujours demandés si elle avait dû payer pour ça. Naturellement, je ne dis pas que j'irais aussi loin... Je me demande ce qu'on nous dirait chez nous.

— Je ne pense pas que nous tenions à aller aussi loin, ajouta le mari.

— Où allons-nous pour commencer ? dit la dame, s'installant confortablement.

— Oh, j'avais de toute façon quelques visites à faire, dit Pat. Je devais voir Ronald Colman pour mon travail.

— Vraiment ? C'est un de mes acteurs favoris. Vous le connaissez bien ?

— Très bien, dit Pat. Ce que je fais aujourd'hui n'est pas mon travail habituel. Je le fais seulement pour remplacer un ami. Je suis auteur de scénarios.

Certain que pas plus de trois auteurs ne pouvaient être connus du public, il se nomma comme l'auteur de plusieurs succès récents.

— C'est très intéressant, dit le mari. J'ai connu un écrivain autrefois Upton Sinclair, ou bien Sinclair Lewis. Un type pas mal du tout, malgré qu'il ait été socialiste.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas un film en ce moment ? dit la femme.

— Eh bien, vous voyez, nous sommes en grève, mentit Pat. Nous avons une association appelée la Guilde des Auteurs de Films et nous sommes en grève.

— Oh !

Ses clients considérèrent avec méfiance l'émissaire de Staline assis sur le siège avant de leur voiture.

— Et pour quelle raison faites-vous la grève ? dit le mari, gêné.

La culture politique de Pat était des plus rudimentaires et il hésita :

— Oh... pour des conditions de vie meilleures, dit-il enfin, pour avoir des stylos et du papier. Je ne sais pas exactement ; tout ça est dit dans la Loi Wagner... Et il ajouta ensuite, d'un ton très vague : Pour qu'on reconnaisse la Finlande.

— Je ne savais pas que les écrivains avaient des syndicats, dit le mari. Alors, si vous êtes en grève, qui écrit les films ?

— Les producteurs, dit Pat, c'est pour ça qu'ils sont aussi mauvais.

— Eh bien, c'est ce que j'appellerais une très étrange situation.

Ils arrivèrent devant la maison de Ronald Colman et Pat avala sa salive, de plus en plus mal à l'aise. Un coupé tout neuf était arrêté devant la maison.

— Il vaut mieux que j'entre le premier, dit Pat. Parce que vous ne tenez sans doute pas à arriver au beau milieu... de... d'une scène de ménage ou de quelque chose comme ça, je pense ?

— A-t-il des scènes de ménage ? demanda la femme, avidement.

— Oh, vous savez comme sont les gens, dit Pat d'un ton charitable. Je crois qu'il vaut mieux que j'aille voir d'abord ce qu'ils font.

La voiture s'arrêta. Pat, respirant un grand coup, sortit. Au même moment, la porte de la maison s'ouvrit et Ronald Colman se dirigea d'un pas rapide vers l'allée. Le cœur de Pat faillit s'arrêter lorsqu'il vit l'acteur regarder dans sa direction.

— Bonjour, Pat, dit-il.

Il n'avait visiblement pas imaginé que Pat venait lui rendre visite,

car il sauta dans sa voiture et le bruit du moteur couvrit la réponse de Pat.

— Eh bien, il vous a appelé Pat, dit la femme, impressionnée.

— Je crois qu'il était pressé, dit Pat. Mais nous pouvons peut-être voir sa maison.

En remontant l'allée, il prépara un discours. Il venait de parler à son ami M. Colman et avait obtenu l'autorisation de faire le tour de la maison.

Mais la maison était fermée à clé et personne ne répondit à son coup de sonnette. Il allait devoir « essayer » Melvyn Douglas, dont les salutations, réflexion faite, étaient un peu plus cordiales que celles de Colman. En tout cas, la foi de ses clients en lui était maintenant bien assurée. Le « bonjour Pat » prenait pour eux une résonance d'intimité et, par personne interposée, ils se voyaient déjà dans le cercle enchanté.

— Allons chez Clark Gable, dit la femme. J'aimerais dire à Carole Lombard ce que je pense de sa coiffure.

Ce crime de lèse-majesté souleva l'estomac de Pat. Un jour, au milieu d'un groupe compact, il avait rencontré M. Gable, mais n'avait aucune raison de croire que l'acteur se souvenait de lui.

— Nous pouvons aller d'abord chez Melvyn Douglas, puis chez Bob Young ou chez Young Doug. Ils sont tous sur notre route. Gable et Carole Lombard habitent beaucoup plus loin, dans la vallée de Saint-Joaquin.

— Oh ! dit la dame, déçue. J'avais pourtant très envie de voir leur chambre à coucher. Après, bien sûr, nous aimerions voir Shirley Temple. (Elle regarda son petit chien.) Je sais que Boojie ferait le même choix que moi.

— Ils ont un peu peur des kidnappings, dit Pat.

Vexé, le mari sortit sa carte et la tendit à Pat.

DEERING R. ROBINSON

*Vice-Président et Président
du Conseil d'Administration
Produits Alimentaires Robdeer*

— Est-ce que cette carte me ferait passer pour un ravisseur d'enfants ?

— Ils veulent prendre toutes les précautions nécessaires, dit Pat en s'excusant. Après que nous aurons vu Melvyn...

— Non, allons chez Shirley Temple tout de suite, répéta la femme.

Franchement ! Je vous avais dit en partant ce que je voulais.

Pat hésita.

— Il faut d'abord que j'aie téléphoner dans un café.

Quand la voiture s'arrêta, il alla changer une partie de ses cinq dollars contre une petite bouteille de gin et avala deux longues gorgées derrière un comptoir très haut qui le cachait, avant de réfléchir à la situation. Il pourrait évidemment fausser compagnie immédiatement à M. et M^{me} Robinson ; après tout, il avait déjà montré Ronald Colman, avec sonorisation, et ils en avaient déjà eu pour leurs cinq dollars. D'un autre côté, ils pouvaient réussir à apercevoir Shirley Temple en route vers le studio ou rentrant chez elle, et pour une journée agréable aux champs de course de Santa Anita le lendemain, Pat avait besoin de cinq dollars de plus. Le gin avalé lui rendit courage et en s'asseyant dans la voiture, il donna l'adresse au chauffeur.

Cependant, en approchant de la maison, la crainte le reprit en voyant que la propriété était entourée d'une haute clôture métallique et comportait un portail à commande électrique. Les guides ne devaient-ils pas être titulaires d'un permis spécial ?

— Pas celle-ci, dit-il très vite au chauffeur. Je me suis trompé. Je crois que c'est la suivante, ou deux ou trois portes plus loin.

Il choisit une vaste demeure bâtie devant une pelouse, fit arrêter la voiture, descendit et marcha vers la porte. Il se sentait coincé momentanément, mais se disait qu'au moins il pourrait revenir à la voiture en racontant une histoire, par exemple, que miss Temple avait les oreillons. Et il pourrait leur montrer de loin sa chambre de malade.

Personne ne répondit à son coup de sonnette, mais il s'aperçut que la porte était entrouverte. Il l'ouvrit avec précaution. Il vit alors devant lui une immense salle de séjour. Il tendit l'oreille. Personne. Pas un seul bruit de pas à l'étage, pas un murmure dans les cuisines. Pat avala une nouvelle gorgée de gin. Puis, très vite, il revint vers la voiture.

Les Robinson et Boojie descendirent joyeusement de voiture et le suivirent. La pièce aurait pu être en effet la salle de séjour de Shirley Temple comme celle de n'importe quelle vedette de Hollywood. Pat vit une poupée dans un coin et la leur indiqua du doigt : M^{me} Robinson s'en empara aussitôt, la considéra avec respect et la montra à Boojie qui la flaira d'un air indifférent.

— Pourrais-je faire la connaissance de M^{me} Temple mère ? dit-elle.

— Non, elle est sortie, il n'y a personne dans la maison, dit Pat sans réfléchir.

— Personne ? Oh, mais alors Boojie aimerait bien jeter un tout petit coup d'œil à sa chambre à coucher.

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, elle s'était déjà élancée dans l'escalier. M. Robinson la suivit et Pat attendit dans le hall, très ennuyé, prêt à filer au premier bruit qui viendrait de l'extérieur ou de l'étage.

Il finit de vider sa bouteille de gin, la dissimula poliment sous le coussin d'un divan puis, pensant que la visite de l'étage était un défi trop audacieux lancé au destin, rejoignit ses clients. Dans l'escalier, il entendit M^{me} Robinson dire :

— Mais il n'y a qu'une seule chambre d'enfants ! Je croyais que Shirley avait des frères !

Dans la cage d'escalier, une petite fenêtre donnait sur la rue. Pat, jetant un coup d'œil, vit une grosse voiture s'arrêter contre le trottoir. Une célébrité de Hollywood en descendit. Elle n'était pas de celles que recherchaient les Robinson, mais son prestige et son pouvoir étaient uniques. C'était le vieux monsieur Marcus, le producteur, pour qui Pat avait travaillé quelque vingt années plus tôt en qualité d'attaché de presse.

Pat perdit la tête. Il imagina en un éclair la pénible explication de sa présence dans la maison qu'il pourrait fournir à son propriétaire. Marcus ne lui pardonnerait jamais. Ses rares semaines de travail à deux cent cinquante dollars seraient terminées pour de bon et le point final serait mis à sa carrière déjà bien compromise. Il dévala impétueusement l'escalier, traversa les cuisines, sortit par la porte arrière dans la rue parallèle, abandonnant les Robinson à leur destin.

En remontant le boulevard d'un pas rapide, il éprouva un vague regret en pensant à eux. Il voyait M. Robinson sortir sa carte de Directeur des Produits Alimentaires Robdeer. Il voyait aussi l'air sceptique de M. Marcus, l'arrivée de la police, l'arrestation des deux délinquants.

L'affaire s'arrêterait sans doute là, les Robinson lui en voudraient énormément de son escroquerie. Ils expliqueraient à la police où ils l'avaient rencontré.

Brusquement, il se mit à courir, le front constellé de gouttes de gin. Il avait laissé sa voiture à côté du parasol de Gus Venske. Et il venait de penser à un autre indice qui permettrait de l'identifier ; son seul espoir, c'était que Ronald Colman ignorât son nom de famille.

PAT HOBBY TIENT SON RÔLE

I

Pour emprunter de l'argent élégamment, il faut choisir soigneusement le lieu et le temps de l'emprunt. Ce geste si simple en apparence se complique singulièrement lorsque le demandeur, par exemple, a les oreillons, lorsqu'il louche, ou qu'il est un coureur de jupons trop en vue. On pourrait énumérer bien d'autres circonstances aggravantes, mais il semble qu'elles aient presque toutes un point commun : il est extrêmement difficile d'emprunter de l'argent lorsqu'on en a besoin.

Pat Hobby jugea la chose délicate le jour où il s'adressa à un acteur sur un plateau de cinéma, pendant le tournage d'un film. C'était, autant qu'il s'en souvienne, l'entreprise la plus pénible qu'il eût tentée de sa vie, mais il y était contraint pour sauver sa voiture. Aux yeux d'un commerçant sordide, la guimbarde n'eût pas paru digne d'être sauvée, mais elle constituait l'indispensable instrument de travail d'un auteur de scénarios à cause de l'immensité d'Hollywood.

— La société de crédit... expliqua Pat...

Mais Gyp McCarthy l'interrompit.

— Je figure dans la prochaine scène. Vous voulez vraiment que je me trompe dans mon texte ?

— Je n'ai besoin que de vingt dollars, insista Pat. Je ne pourrai jamais trouver de travail si je dois rester dans ma chambre sans moyen de transport.

— Et vous feriez des économies, puisque vous ne trouvez pas de travail, de toute façon.

Ceci était cruellement vrai. Mais Pat, avec ou sans contrat, aimait passer son temps dans un studio ou dans son voisinage immédiat. Il avait atteint quarante-neuf ans, âge difficile pour changer de situation.

— On m'a promis un rewriting pour la semaine prochaine, dit-il avec la belle assurance du menteur.

— Oh ! allez au diable, s'écria Gyp. Vous avez intérêt à sortir du plateau avant que Hilliard vous aperçoive !

Pat jeta un coup d'œil inquiet vers le groupe qui s'activait autour

d'une caméra, puis il joua son atout maître.

— Un jour, dit-il, un jour je vous ai donné de l'argent pour que vous puissiez avoir un enfant !

— C'est bien vrai ! dit Gyp furieux. C'était il y a seize ans ! Et où est-il maintenant ? En prison, pour avoir écrasé une vieille femme sans permis de conduire !

— Je m'en fiche, dit Pat, mais j'avais payé, moi ! Deux cents dollars !

— Ce n'est rien à côté de ce qu'il m'a coûté. Est-ce que je risquerais ma santé ici si j'avais de l'argent à prêter ? Est-ce que je travaillerais ?

Quelque part dans l'obscurité, un assistant-metteur en scène cria : « Attention ! »

Pat dit aussitôt, très vite :

— Bon, cinq dollars !

— Non.

— Très bien, dit Pat, dont les yeux rougis se rétrécirent. Je vais rester là et vous ensorceler pendant que vous direz votre texte !

— Oh ! Au nom du ciel ! dit Gyp, soudainement embarrassé. Écoutez, je vais vous en donner cinq. Ils sont dans mon pardessus là-bas, ne bougez pas, je vais vous les chercher.

Il partit en courant du plateau et Pat poussa un soupir de soulagement. Peut-être que Louie, le bookmaker du studio, lui prêterait dix dollars.

L'assistant-metteur en scène cria :

— Silence !... Préparez-vous !... Projecteurs !

L'éclat des projecteurs frappa Pat dans les yeux, l'aveugla. Il fit un pas dans la mauvaise direction, refit un pas en arrière. Six autres personnages jouaient dans cette scène, le décor représentait une cachette de gangsters, et chacun d'eux semblait lui barrer le passage. « Attention... On tourne ! »

Pat, pris de panique, avait fait retraite derrière un décor en toile qui pourrait le cacher. Tandis que les acteurs jouaient la scène, il resta là, tremblant un peu, le dos voûté, ignorant totalement qu'il s'agissait d'un travelling et que la caméra, avançant sur ses rails, était presque sur lui.

— Toi, là-bas, près de la fenêtre, oui, toi ! Gyp ! Haut les mains !

Comme dans un cauchemar, Pat leva les bras et s'aperçut alors seulement qu'il regardait en face l'énorme lentille de la caméra et

presque en même temps, l'actrice anglaise qui tenait le rôle principal. Elle passa en courant devant lui et sauta par la fenêtre. Au bout d'une interminable seconde, Pat entendit enfin « Coupez ! »

Il fonça en aveugle, traversa une porte en carton-pâte, tourna à gauche, trébucha sur un câble, se reprit et fonça vers la sortie. Il entendit un bruit de pas pressés derrière lui, accéléra l'allure, mais il fut rattrapé par son poursuivant dans l'encadrement de la porte et se retourna, prêt à se défendre.

C'était l'actrice anglaise.

— Vite ! cria-t-elle, mon travail est fini. Je reprends l'avion pour l'Angleterre.

En montant dans la voiture qui l'attendait, elle se retourna pour lui lancer une dernière remarque tout à fait hors de propos : « Je prends un avion pour New York dans une heure. »

Et après ? pensa Pat amèrement en continuant à courir.

Il ne savait pas que le départ de l'actrice allait changer sa carrière.

II

Et il n'avait toujours pas encaissé ses cinq dollars ! Il était certain désormais que les cinq dollars de Gyp n'atteindraient jamais sa poche. Il fallait qu'il trouve un autre moyen d'empêcher les loups de mettre la main sur son coupé. Il s'en alla, désespéré, s'arrêtant seulement pour acheter un peu d'essence pour sa voiture et un peu de gin pour lui, sans doute les dernières consommations qu'ils prendraient de conserve.

Le lendemain matin, en se réveillant, il pensa que son cas était encore plus désespéré. Pour la première fois de sa vie, il n'avait pas envie d'aller au studio. Ce n'était pas seulement de Gyp McCarty qu'il avait peur, mais de toute la puissance d'une compagnie cinématographique, pire encore, de toute l'industrie cinématographique. Empêcher la bonne marche d'un film, c'était, en effet, un délit très grave, auprès duquel les maladresses coûteuses des scénaristes ou des producteurs étaient peu de chose.

D'un autre côté, l'heure limite pour sa voiture était fixée au surlendemain, et Louie, le bookmaker du studio, était sa dernière planche de salut, aussi incertaine qu'elle lui parût.

Buvant une dernière gorgée horrible – le fond de la bouteille – pour se donner du courage, il partit à dix heures pour le studio, le col de son pardessus remonté, son chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles. Il connaissait une espèce de passage emprunté par un tapis roulant,

entre le bâtiment du maquillage et la cuisine du restaurant, qui lui permettrait de gagner le bureau de Louie sans se faire remarquer.

Deux gardiens des studios l'attrapèrent par le revers de son pardessus au moment où il tournait le coin devant la boutique du coiffeur.

— Mais j'ai un laissez-passer ! s'écria-t-il. Valable pour une semaine et signé par M. Jack Berners.

— Justement, il voudrait vous voir tout de suite.

Le pire allait arriver : on allait lui interdire l'accès du studio.

— Nous pourrions vous attaquer en justice, dit Jack Berners, mais vous n'êtes pas solvable.

— Qu'est-ce qu'une simple prise de vues ? dit Pat. Utilisez-en une autre.

— Impossible, la caméra s'est bloquée. Et ce matin même, Lily Keatts a pris l'avion pour l'Angleterre. Elle croyait avoir fini.

— Alors coupez cette scène, proposa Pat. (Brusquement, pris d'une inspiration, il ajouta :) Je pourrais arranger le texte pour que ça ne se voie pas.

— Vous avez déjà assez « arrangé » comme ça, dit Berners. S'il y avait un moyen de s'en tirer de cette façon-là, je ne vous aurais pas fait appeler.

Il s'interrompit, regarda Pat en réfléchissant.

Son téléphone sonna et la secrétaire annonça : M. Hilliard.

— Faites-le entrer.

George Hilliard était taillé en colosse et le coup d'œil qu'il lança à Pat n'avait rien de rassurant. Mais il y avait autre chose que la colère dans son regard et Pat se tortilla sur sa chaise, rempli de doutes, tandis que les deux hommes l'examinaient avec une curiosité presque impersonnelle, un peu comme s'il était candidat pour la poêle à frire d'une tribu de cannibales.

— Eh bien, au revoir, dit-il, d'une voix mal assurée.

— Alors, George, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Berners.

— On pourrait... (Il hésitait.) On pourrait peut-être faire disparaître deux ou trois dents.

Pat se leva en hâte et fit un pas vers la porte, mais Hilliard l'attrapa au passage et le fit pivoter vers lui.

— Nous vous écoutons, dit-il.

— N'essayez pas de me frapper ! s'exclama Pat. Si vous me cassez

une dent, je vous attaque en justice.

Il y eut un bref silence.

— Alors ? dit Berners.

— Il est incapable de parler, dit Hilliard.

— Vous allez voir si je ne sais pas parler ! s'écria Pat.

— On pourrait faire sauter deux ou trois répliques, dit Hilliard, et personne ne s'en apercevrait. Les trois quarts des types qu'on engage pour jouer les durs ne savent pas parler. Mais celui-ci a le physique qu'il faut et la caméra mettra ça en valeur parfaitement.

Berners approuva d'un signe de tête.

— Bien, Pat, vous voilà acteur. Il faut que vous jouiez le rôle que tenait ce McCarty. Il n'y a que quelques scènes, mais elles sont importantes. Vous irez signer quelques papiers à l'Association des acteurs et vous vous présenterez au plateau cet après-midi.

— Comment ? s'écria Pat. Ne me prenez pas pour un cabotin quelconque ! (Puis, se souvenant que Hilliard avait été autrefois une vedette, il dit avec plus d'humilité :) je suis auteur.

— Le personnage que vous allez jouer s'appelle « Le Salaud » reprit Berners. Il expliqua ensuite pourquoi Pat devait continuer sur le ton de son apparition impromptue de la veille. Les scènes où miss Keatts jouait un rôle avaient été filmées en premier lieu, pour lui permettre de remplir un autre contrat en Angleterre. Mais dans ce qui précédait, il était nécessaire d'expliquer au public comment les gangsters avaient gagné leur cachette et ce qu'ils avaient fait après que miss Keatts eut sauté par la fenêtre. Ayant figuré irrévocablement dans la prise de vues aux côtés de miss Keatts, Pat devait aussi figurer dans une demi-douzaine d'autres scènes, qu'on devait filmer les jours suivants.

— Et ça paie combien ? demanda Pat.

— Nous donnions cinquante dollars par jour à McCarty. Une seconde, Pat, mais j'ai pensé que je pourrais vous donner l'équivalent de votre contrat d'auteur, deux cent cinquante dollars pour la semaine.

— Et ma réputation, qu'est-ce que vous en faites ? dit Pat.

— Je préfère ne pas vous répondre, dit Berners. Mais si Benchley, Don Stewart, Lewis, Wilder et Woollcott sont capables de jouer, je pense que ça ne risque pas de détruire votre réputation.

Pat avala une grande bouffée d'air.

— Pouvez-vous me faire une avance de cinquante dollars ? demanda-t-il, parce que je les ai vraiment gagnés, hi...

— Si l'on vous avait donné ce que vous avez réellement mérité hier, vous seriez à l'hôpital à l'heure qu'il est. Et pas question de vous mettre à boire, hein ! Voici dix dollars et c'est tout jusqu'à la fin de la semaine.

— Mais ma voiture...

— Allez au diable avec votre voiture.

III

« Le Salaud » était le casse-cou de la bande qui voulait opérer des sabotages au profit d'un gouvernement de nazis au pouvoir dans un pays inconnu. Son texte était la simplicité même et Pat en avait maintes fois écrit de semblables : « Ne l'achevez pas avant que le Cerveau soit arrivé ! » – « Sortons d'ici ! » – « Mon gars, tu vas t'en aller les pieds par-devant ! » Pat trouva le travail agréable ; comme dans la plupart des films, il fallait surtout savoir attendre, et il espérait que cela lui ouvrirait d'autres possibilités du même genre. Il regrettait seulement que son rôle fût aussi bref.

La dernière scène dans laquelle il figurait se passait en extérieurs. Il savait que « Le Salaud » devait déclencher une explosion au cours de laquelle il devait être tué, mais Pat avait déjà vu tourner des scènes identiques et savait qu'il ne courrait pas le moindre danger. Dehors, derrière les bâtiments du studio, il était seulement un peu amusé quand on lui prit son tour de taille et de poitrine.

— Vous faites un mannequin ? dit-il.

— Pas exactement, lui dit l'accessoiriste. Le truc est déjà fait, mais il était pour Gyp McCarthy et je veux savoir s'il pourrait vous aller.

— Et il me va ?

— Parfaitement.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Euh... une espèce de machin pour protéger.

Un léger malaise se glissa dans le cerveau de Pat.

— Pour protéger de quoi ? de l'explosion ?

— Mais non ! L'explosion est un trucage par surimpression. Ça c'est pour autre chose.

— Mais quoi ? insista Pat. Si on doit me protéger de quelque chose, j'ai bien le droit de savoir de quoi il s'agit, non ?

Devant la façade en carton-pâte d'un entrepôt, une batterie de caméras était en cours d'installation. George Hilliard sortit d'un

groupe d'hommes, se dirigea vers Pat, le prit par l'épaule et le poussa vers la tente d'habillage des acteurs. Une fois dedans, il tendit une bouteille à Pat.

— Buvez un coup, mon vieux.

Pat avala une grande gorgée.

— Il y a un morceau de scène qui demande un costume particulier. Je vais vous l'expliquer pendant qu'on vous habille.

Pat fut débarrassé de son pardessus, de sa veste, son pantalon fut déboutonné, et un instant plus tard, on lui attachait autour de la taille une sorte de corset en acier, qui allait de ses aisselles à ses reins et ressemblait à un moule en plâtre.

— C'est du meilleur acier qui soit, Pat, l'assura Hilliard. Le meilleur pour la résistance à l'extension et au choc. Il vient de Pittsburgh.

Pat résista soudain aux deux hommes qui remontaient son pantalon au-dessus de la « chose » et allaient lui remettre sa veste et son pardessus.

— Mais pourquoi est-ce faire ? demanda-t-il, les bras commençant à lui manquer. Je veux le savoir. N'essayez pas de me tirer dessus si c'est ce que...

— Pas question de tirer, Pat.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? Je ne suis pas un casse-cou...

— Vous avez signé, exactement comme McCarthy, un contrat prévoyant que vous feriez n'importe quoi dans les limites du bon sens et nos hommes de loi l'ont garanti.

— Mais de quoi s'agit-il ? dit Pat, la bouche sèche.

— C'est une voiture.

— Vous n'allez quand même pas me heurter avec une voiture ?

— Laissez-moi donc vous expliquer, dit Hilliard. Personne ne va vous heurter. L'auto va passer au-dessus de vous, c'est tout. Ce corset est tellement solide...

— Oh non ! dit Pat. Oh non ! (Il tenta d'arracher le corset d'acier.) N'y comptez...

George Hilliard lui maintint les bras d'une prise de fer.

— Pat, vous avez déjà failli mettre ce film par terre une fois, mais vous ne recommencerez pas. Soyez un homme.

— Justement ! Vous n'allez pas m'écraser comme une crêpe, comme le figurant du mois dernier...

Il s'interrompit. Derrière Hilliard, il venait de voir un visage connu

— un visage haï et redouté — celui de l'huissier de la North Hollywood Finance and Loan Company. Dans le parking, en face, il y avait son coupé, son ami fidèle et son serviteur depuis 1934, son compagnon d'infortune, son seul abri assuré.

— Ou bien vous remplissez votre contrat, dit George Hilliard, ou bien vous êtes exclu de la compagnie pour de bon.

L'huissier avait fait un pas en avant. Pat se tourna vers Hilliard.

— Voulez-vous me prêter... commença-t-il en balbutiant... pouvez-vous m'avancer vingt-cinq dollars ?

— Bien sûr, dit Hilliard.

Pat s'adressa furieusement à l'huissier :

— Vous avez entendu ? Vous aurez votre argent, mais si ce corset ne résiste pas, vous aurez ma mort sur la conscience.

Les minutes suivantes se passèrent dans une espèce de brouillard. En quittant la tente avec lui, Hilliard lui donna ses dernières instructions. Pat devait s'allonger dans un fossé peu profond pour mettre à feu la charge de dynamite, puis le héros passerait lentement sur lui avec la voiture. Pat écouta sans bien comprendre. Son esprit était occupé par une vision où il s'imaginait écrasé comme un œuf par le mur de l'usine.

Il ramassa la torche et s'allongea dans le fossé. Très loin, il entendit crier « Silence ! », puis reconnut la voix de Hilliard et le bruit du moteur de la voiture qu'on réchauffait.

« On tourne ! » cria quelqu'un. Le bruit de la voiture grandit, se rapprocha. Puis Pat Hobby n'entendit plus rien.

IV

Lorsqu'il s'éveilla, tout était sombre et calme. Il mit quelque temps à comprendre où il se trouvait. Bientôt, il vit des étoiles dans le ciel de Californie et comprit qu'il était toujours prisonnier de son corset d'acier. Alors toute la scène lui revint en mémoire, jusqu'à l'instant où il avait entendu la voiture s'approcher.

Autant qu'il pouvait en juger, il était sain et sauf, mais ne comprenait pas pourquoi on l'avait laissé là tout seul.

Il tenta de se mettre debout, mais n'y parvint pas, et, au bout d'un moment, terrifié, il appela au secours. Il appela plusieurs fois dans les cinq minutes qui suivirent jusqu'à ce qu'une voix lui répondît de loin. Le secours attendu arriva enfin sous la forme d'un gardien du studio.

— Alors, mon vieux, on a un verre de trop dans le nez ?

— Sûrement pas, hélas ! s'écria Pat. J'étais dans le film qu'on a tourné ici cet après-midi ! Ils m'ont joué un sale tour en s'en allant et en me laissant tout seul !

— Ils ont dû vous oublier dans l'énervement de la scène !

— M'oublier ! Mais c'est moi qui *étais* la scène ! Si vous ne me croyez pas, regardez un peu ce qu'on m'avait mis sur le dos !

Le policier l'aida à se relever.

— Ils étaient drôlement ennuyés, expliqua-t-il, ce n'est pas tous les jours qu'une vedette se casse une jambe.

— Comment ? Un accident est arrivé ?

— À ce qu'on m'a dit, il devait rouler à mort dans cette voiture, mais elle s'est retournée et lui a cassé la jambe. Ils ont dû arrêter le tournage et ils sont tous furieux.

— Oui, mais ils m'ont laissé dans ce... ce fourneau ! Et comment vais-je m'en aller ce soir ? Comment est-ce que je vais pouvoir conduire ?

Malgré sa colère, Pat ressentait une certaine fierté. Il était quelqu'un dans cette histoire, quelqu'un avec qui il fallait compter après des années d'oubli. Il avait réussi une fois de plus à sauver la face, fût-elle de carton-pâte.

AVANT-PREMIÈRE POUR PAT HOBBY

I

— Je n'ai aucun travail à vous proposer, dit Berners. Nous avons plus d'auteurs sur les bras que nous n'en avons besoin.

— Je ne vous ai pas demandé un travail, dit Pat dignement. Mais j'ai droit à quelques tickets d'entrée pour l'avant-première de ce soir, puisque j'ai un demi-droit d'auteur sur le film.

— Oh, en effet, je voulais justement vous parler de ça, dit Berners en fronçant les sourcils. Nous allons peut-être devoir retirer votre nom du générique.

— Comment ? s'écria Pat. Mais il est dessus ! Je l'ai vu dans le *Reporter* ! « Par Ward Wainwright et Pat Hobby. »

— Oui, mais nous ne pourrons peut-être pas le laisser quand le film sera sorti. Wainwright est rentré de la côte est et il fait un chambard du tonnerre. Il dit que vous revendiquez des scènes où vous n'avez fait que mettre « Non, monsieur », à la place de « Non », « écarlate » à la place de « rouge », et des choses comme ça.

— Il y a vingt ans que je fais ce métier, dit Pat. Je connais mes droits. Ce type a écrit un sale navet et moi j'ai été appelé pour le réviser.

— Absolument pas ! dit Berners. Quand Wainwright est parti à New York, je vous ai demandé de revoir le rôle d'un personnage secondaire. Si je n'étais pas parti à la pêche, vous n'auriez jamais eu votre nom au générique. (Jack Berners s'interrompt, ému par les yeux tristes et rougis de Pat.) Mais j'ai été content de voir que vous aviez pu obtenir ça après si longtemps.

— Je vais prendre ma carte à l'Association des auteurs de films et me faire défendre.

— Vous n'avez aucune chance de gagner, Pat. De toute façon, votre nom sera sur l'écran ce soir et ça rappellera à tout le monde que vous êtes toujours vivant. Et je vais vous dénicher quelques tickets, mais méfiez-vous de Wainwright. Ça ne vous ferait pas de bien de recevoir un mauvais coup à votre âge.

— Je suis dans la force de l'âge, dit Pat qui avait quarante-neuf ans.

Le haut-parleur grésilla. Berners tourna un bouton.

— M. Wainwright, annonça la secrétaire.

— Demandez-lui d'attendre. (Il se tourna vers Pat.) C'est Wainwright. Sortez plutôt par la porte de service.

— Et mes tickets ?

— Repassez cet après-midi.

Pour une jeune gloire littéraire de l'écran, cela eût été un coup très dur, mais Pat était d'un autre bois. Il méprisait non pas lui-même, mais le destin fatal qui s'acharnait sur lui depuis près d'une décade. Malgré toute son expérience et l'aide de toutes les plantes vénéneuses qui fleurissent entre le Washington Boulevard et Ventura, et entre Santa Monica et Vine, malgré tout, il continuait à descendre la mauvaise pente. Parfois il saisissait au passage un buisson, trouvait quelques semaines de sursis sur l'île d'un « travail de correction », mais en général le glissement continuait à une allure qui eût donné le vertige à un homme moins robuste.

Une fois sorti du bureau de Berners, par exemple, Pat regarda vers l'avenir, non pas vers le passé. Il imagina qu'il prenait un verre avec Louie, le bookmaker du studio, puis qu'il allait voir quelques vieux copains dans les divers bâtiments. De temps en temps – mais de moins en moins souvent depuis quelques années – certaines de ces visites s'achevaient par un contrat avant qu'il ait eu le temps de dire « Santa Anita ». Mais ce jour-là, après avoir pris son verre, son regard se posa sur une fille perdue.

Visiblement, elle était égarée. Elle regardait, dans une pose très jolie, les camions chargés de figurants qui roulaient vers le restaurant. Puis elle regarda autour d'elle, d'un air désespéré, tellement même qu'un camion allait la frôler lorsque Pat l'attrapa et la tira en arrière.

— Oh ! Merci, dit-elle, merci. Je suis venue avec un groupe pour visiter le studio, et un gardien m'a emmenée dans un bureau pour y déposer mon appareil photographique. Après, je suis allée au plateau n° 5, où le guide nous avait donné rendez-vous, mais le plateau était fermé.

C'était une « jolie petite blonde ». Pour les yeux d'hépatique de Pat, les jolies petites blondes se ressemblaient comme des poupées de papier. Naturellement, elles portaient quand même des noms différents.

— Nous allons tâcher de le retrouver, dit Pat.

— Vous êtes très aimable. Je m'appelle Eleanor Carter, de Boise, dans l'État d'Idaho.

Il lui dit son nom et lui expliqua qu'il était scénariste. Elle parut d'abord déçue, puis ravie.

— Auteur... ? Mais oui, bien sûr. Je savais bien qu'il fallait aussi des scénaristes, mais je n'en avais jamais entendu parler avant.

— Les scénaristes se font dans les trois mille dollars par semaine, assura-t-il d'une voix ferme. Les scénaristes sont parmi les plus grosses fortunes d'Hollywood.

— Vous voyez, je n'avais jamais pensé à ça.

— Bernard Shaw est venu ici, dit-il, et Einstein aussi, mais ils n'ont pas réussi.

Ils se dirigèrent vers le tableau d'affichage et Pat vit que trois plateaux étaient occupés ; l'un d'eux l'était par un metteur en scène qu'il avait connu autrefois.

— Qu'est-ce que vous avez écrit ? demanda Eleanor.

Une grande vedette masculine se profila à l'horizon et Eleanor ne la quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue. Les noms des films que Pat avaient écrits ne lui auraient absolument rien dit.

— C'étaient tous des films muets, dit-il.

— Ah ? Et qu'avez-vous écrit récemment ?

— Eh bien, j'ai travaillé à un film pour Universal, mais je ne sais pas quel titre on lui a finalement donné... (Voyant qu'il ne l'impressionnait pas du tout, il réfléchit très vite. Qu'est-ce que les gens allaient voir, à Boise, dans l'Idaho ?) J'ai écrit *Capitaine courageux*, dit-il effrontément. Et *Pilote d'essai*, *Les Hauts de Hurle-Vent*, *l'Horrible Vérité*, et aussi *M. Smith à Washington*.

— Vraiment ! s'écria-t-elle. Mais ce sont tous mes films préférés ! *Pilote d'essai* est le préféré de mon flirt et moi je préfère *Sombre Victoire*.

— J'ai trouvé *Sombre Victoire* un peu vieillot, dit-il modestement. Ça faisait très mondain. (Et il ajouta, pour équilibrer ce jugement :) Mais il y a vingt ans que je suis ici.

Ils arrivèrent devant l'entrée d'un plateau et y pénétrèrent. Pat fit passer son nom au metteur en scène et on les autorisa à rester. Ils regardèrent Ronald Colman répéter une scène.

— C'est vous qui avez écrit celui-ci aussi ? demanda Eleanor, à voix basse.

— On me l'a demandé, dit-il, mais j'étais trop occupé.

Il se sentit brusquement rajeuni, plein d'autorité et d'activité, mêlé à des quantités d'affaires. Puis il pensa à autre chose :

— Un de mes films sort en avant-première ce soir.

— Vraiment ?

Il fit oui de la tête.

— J'allais y emmener Claudette Colbert, mais elle a attrapé un refroidissement. Voulez-vous m'accompagner ?

II

Il se sentit inquiet lorsqu'elle parla de sa famille, soulagé lorsqu'elle expliqua qu'il s'agissait seulement d'une vieille tante habitant la ville. Traverser la foule curieuse aux côtés d'une jolie petite blonde lui rappellerait son passé. Sa voiture, bien sûr, datait de 1933, mais il pourrait dire qu'il l'avait empruntée ; l'un de ses domestiques japonais avait justement accidenté sa grosse voiture. Ensuite ? Il ne savait pas ce qu'il ferait, mais, pour un soir, il ferait au moins bonne figure.

Il l'invita à déjeuner au restaurant du studio et se trouva tellement ému qu'il songea à emprunter l'appartement d'un ami pour la journée. Il pourrait toujours ressortir le vieux prétexte : il voulait essayer de lui obtenir un engagement. Mais Eleanor ne songeait qu'à trouver un coiffeur pour se faire une beauté en prévision de la soirée, et il l'accompagna à regret jusqu'à l'entrée principale. Il prit une consommation avec Louie et se rendit au bureau de Jack Berners pour prendre les tickets promis.

La secrétaire de Berners les avait préparés pour lui dans une enveloppe.

— Nous avons eu des ennuis pour les avoir, monsieur Hobby.

— Des ennuis ? Pourquoi ? Est-il interdit à un scénariste d'assister à sa propre avant-première ? Est-ce une innovation ?

— Ce n'est pas ça, monsieur Hobby, dit-elle. On a tellement parlé de ce film qu'il ne restait plus de places.

Pat, toujours furieux, s'exclama :

— Et on n'avait justement pas pensé à moi !

— Je le regrette. (Elle hésita.) En fait, ce sont les tickets de M. Wainwright. Il est arrivé ici tellement furieux qu'il a dit qu'il n'assisterait pas à la séance et a jeté les tickets sur mon bureau. Je n'aurais pas dû vous raconter ça.

— Alors ce sont ses tickets ?

— Oui, monsieur Hobby.

Pat se lécha les gencives. C'était bien un triomphe pour lui. Wainwright s'était mis en colère, ce qui était la dernière chose à faire dans l'industrie cinématographique – on pouvait seulement faire semblant d'être en colère – et ses droits sur le film n'étaient peut-être pas aussi forts qu'il le disait. Pat ne ferait-il pas mieux de s'inscrire à l'Association des auteurs de films et de demander à être défendu ? Mais l'Association voudrait-elle de lui ?

Ce n'était là qu'un problème technique. En attendant, il devait retrouver Eleanor à cinq heures et l'emmener « quelque part prendre un cocktail ». Il alla s'acheter une chemise à deux dollars – qu'il enfila dans le magasin – et un chapeau tyrolien qui lui coûta quatre dollars. Son compte en banque – qu'il transportait dans sa poche depuis la fête du Bank Holiday de 1933 – se trouvait ainsi réduit de moitié.

Le petit bungalow situé dans un quartier simple, à l'ouest de la ville, lui livra Eleanor sans combat. Sur le conseil de Pat, elle n'était pas en robe de soirée, mais lui parut aussi bien habillée et aussi brillante que n'importe laquelle des jolies petites blondes qu'il avait connues autrefois. Impatiente aussi. Elle accourt à lui avec enthousiasme et gratitude. Il fallait absolument qu'il trouvât un appartement à emprunter pour le lendemain.

— Vous aimeriez faire un bout d'essai ? lui demanda-t-il lorsqu'ils furent entrés dans le Brown Derby Bar.

— Qui n'en aurait pas envie ?

— Je connais des filles qui refuseraient, même pour un milliard de dollars. (Pat avait connu des échecs dans sa vie amoureuse.) Il y en a qui préfèrent passer leur vie à taper à la machine ou à ne rien faire. Si vous viviez ici, vous auriez des surprises.

— Moi, je ferais pratiquement n'importe quoi pour un bout d'essai.

En l'observant, deux heures plus tard, il se demanda sincèrement si un essai ne pourrait pas être arrangé. Harry Gooddorf – Jack Berners peut-être ? Évidemment, son crédit était en forte baisse de tous les côtés, mais il pourrait au moins tenter quelque chose pour elle, décida-t-il. Il allait essayer d'intéresser un imprésario – si du moins tout marchait bien le lendemain.

— Qu'est-ce que vous faites demain ? dit-il.

— Rien de particulier, répondit-elle aussitôt. Est-ce que nous ne ferions pas mieux de manger tout de suite et de partir au cinéma ?

— Si, vous avez raison.

Il fit une nouvelle ponction à son compte en banque pour payer les six verres de whisky qu'il, avait consommés – n'avait-on pas le droit

de faire un petit écart avant d'assister à sa propre avant-première ? – et l'emmena dîner au restaurant. Ils mangèrent peu. Eleanor était trop énervée – et Pat, lui, avait pris déjà sa ration de calories sous une autre forme.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait vu son nom au générique d'un film. Pat Hobby. En homme du peuple, il faisait toujours mettre son véritable nom : Pat Hobby. Ce serait agréable de le revoir, et bien qu'il ne s'attendît pas à voir ses vieux amis se lever et lui chanter *Joyeux Anniversaire*, il était sûr qu'il y aurait quelques applaudissements et peut-être même quelques têtes tournées vers lui quand la foule sortirait du cinéma. Oui, il passerait un moment bien agréable.

— J'ai peur, dit Eleanor lorsqu'ils remontèrent la double rangée de curieux enthousiastes.

— On vous regarde, dit-il avec assurance. On regarde votre jolie petite frimousse et on se demande si vous êtes une actrice.

Un spectateur tendit un carnet d'autographes vers Eleanor, ainsi qu'un crayon, mais Pat l'entraîna rapidement. Il était tard : on entendait crier l'équivalent de « Attention au départ », autour du cinéma.

— Vos tickets, s'il vous plaît, monsieur.

Pat ouvrit l'enveloppe et tendit les tickets au portier. Puis il dit à Eleanor :

— Les sièges sont réservés. Si nous sommes un peu en retard, ça n'aura aucune importance.

Elle se serra contre lui, – c'était, comme les faits le prouvèrent, le début de sa carrière. Pat n'avait pas fait trois pas à l'intérieur de la salle qu'une main s'abattit sur son épaule.

— Dites donc, hé, ces tickets ne sont pas valables ici.

Avant d'avoir pu comprendre ce qui se passait, ils étaient déjà ressortis et des yeux soupçonneux les contemplaient.

— Je suis Pat Hobby, c'est moi qui ai écrit ce film.

L'espace d'un instant, le portier fut presque crédule. Puis, en homme qui en avait vu d'autres, il renifla en direction de Pat et s'approcha.

— Mon gars, tu as un verre de trop dans le nez. Ce sont des tickets pour un autre spectacle.

Eleanor était gênée et ne le cachait pas, mais Pat restait impassible.

— Allez demander à Jack Berners. Il est dans la salle. Il vous dira

qui je suis.

— Écoutez-moi bien, dit le portier sèchement, ce sont des tickets pour une comédie burlesque à Los Angeles. (Il poussait fermement Pat sur le côté.) Allez-y, avec votre amie, et amusez-vous bien.

— Vous ne comprenez pas. C'est moi l'auteur de ce film.

— Bien sûr, bien sûr, pourquoi pas George Washington ?

— Mais regardez donc le programme, mon nom est dessus : Pat Hobby.

— Pouvez-vous le prouver ? Montrez-moi votre carte grise.

En la lui tendant, Pat dit à Eleanor, à voix basse : « Ne vous en faites pas ! »

— Il n'y a pas de Pat Hobby sur cette carte grise, dit le portier. La voiture appartient à la North Hollywood Finance and Loan Company. C'est vous, ça ?

Pour la première fois de sa vie, Pat se trouva sans argument – il jeta un bref coup d'œil sur Eleanor. Son visage n'indiquait qu'une seule chose : il n'était nullement ce qu'il se croyait être – il était seul.

III

Bien que la foule des curieux eût commencé à se disperser, avec cet étonnement vague si habituel aux Américains : pourquoi donc étaient-ils venus ? Un petit groupe persistait à trouver un aspect émouvant aux visages de Pat et d'Eleanor. Il s'agissait visiblement de forceurs de porte comme eux, d'isolés. Mais ces gens-là leur en voulaient de leur témérité, de leur insistance à vouloir entrer, témérité qu'ils ne partageaient pas. Des petites plaisanteries se firent entendre. Bientôt, alors qu'Eleanor commençait à s'éloigner de cette scène pénible, il y eut un grand bruit près de la porte. Un homme de haute stature, très bien vêtu, sortit à grandes enjambées du cinéma et regarda autour de lui jusqu'à ce qu'il aperçût Pat.

— Ah ! Vous voilà ! cria-t-il.

Pat reconnut Ward Wainwright.

— Allez-y, entrez, allez voir ça ! hurla-t-il. Allez voir ! Tenez, voici des souches de tickets ! Je crois que c'est l'accessoiriste qui a dirigé la mise en scène ! Allez, entrez ! (Il dit au portier :) Ça va, ça va, c'est bien lui qui l'a écrit ! Je ne voudrais pas voir mon nom sous une seule image de ce film-là !

Tremblant de rage, Wainwright leva les bras en l'air et s'enfonça à grands pas dans la foule curieuse.

Eleanor était épouvantée. Mais le même sentiment qui lui avait fait dire qu'elle ferait « n'importe quoi » pour faire du cinéma la forçait à rester, bien qu'elle sentît des doigts invisibles tenter de l'entraîner vers Boise, son pays natal. Elle était prête, un instant plus tôt, à s'enfuir en courant. Le portier robuste et le grand étranger l'avaient persuadée que Pat « était plutôt simple d'esprit ». Jamais elle ne laisserait ces yeux rougis s'approcher d'elle – en tout cas pas plus que pour un baiser sur le pas de la porte. Elle se préserverait pour quelqu'un, mais ce n'était pas pour Pat. Pourtant, elle sentait aussi que cette foule qui s'attardait lui rendait hommage, un hommage qu'on ne lui avait jamais adressé comme cela auparavant. Elle jeta plusieurs fois un bref regard vers cette foule – un regard qui passa lentement de la crainte à une espèce de supériorité royale.

Elle avait exactement l'impression d'être une vedette.

Pat, lui aussi, avait repris toute son assurance. C'était *son* avant-première. Tout lui avait été remis : son nom resterait seul sur l'écran quand le film commencerait sa carrière. Il fallait bien qu'on y mît un nom, n'est-ce pas ? Et Wainwright s'était retiré de son plein gré.

SCÉNARIO DE PAT HOBBY.

Il prit d'une main ferme le bras d'Eleanor et l'entraîna triomphalement vers la porte :

— Remets-toi, mon petit. C'est comme ça, tu vois.

QUI NE RISQUE RIEN N'A RIEN

I

L'appartement de Pat Hobby était situé presque au-dessus d'une épicerie, sur le boulevard Wilshire. Et Pat était allongé sur son lit, entouré de ses livres : *L'Almanach cinématographique* de 1928, *Barton's Track Guide* de 1939, de ses photos, des photos authentiquement dédicacées par Mabel Normand et Barbara Lamarr (étant décédées, ces deux actrices n'avaient plus aucune valeur marchande chez les prêteurs sur gages), et de ses chiens dans leurs souliers craquelés, perchés sur le bras d'un canapé usagé.

Pat était « au bout de ses ressources » – expression trop forte pour décrire une situation somme toute assez fréquente chez lui. C'était une des « anciens » du cinéma, qui avait connu autrefois une vie de faste, mais depuis dix ans, avait eu beaucoup plus de difficulté à tenir un emploi qu'un verre.

« Quand j'y pense, disait-il sombrement, je ne suis qu'un scénariste – à quarante-neuf ans ! »

Tout l'après-midi, il avait lu attentivement les pages du *Times* et de l'*Examiner* pour y dénicher une idée. Il n'entendait pas écrire un film à partir d'une idée découverte de cette manière, mais il ne pouvait s'en passer pour pénétrer dans un studio. Lorsqu'on n'avait rien à proposer, il était de plus en plus difficile de passer le portail. Malheureusement, ces deux journaux, avec *Life*, avaient beau être la source ordinaire des « idées originales », cet après-midi-là, ils ne lui livrèrent pas la moindre piste. Il y avait des guerres de-ci de-là, un incendie important dans Topanga Canyon, des communiqués de presse transmis par les studios de cinéma, des affaires de corruption municipale et les habituels hauts faits des noceurs, mais Pat ne trouva rien qui rivalisât sur le plan de l'intérêt humain avec la page des courses hippiques.

« Si je pouvais seulement aller à Santa Anita, pensa-t-il, je pourrais peut-être ramasser quelques bons tuyaux. »

Cette idée réconfortante fut interrompue par son propriétaire, l'épicier du rez-de-chaussée.

— Je vous avais prévenu que je ne vous porterais plus de messages, dit Nick, et je tiendrai ma promesse. Mais M. Cari Le Vigne a appelé en personne du studio et demande que vous y alliez immédiatement.

La perspective d'un contrat modifia l'atmosphère. Elle anesthésia les restes épars et fragiles de sa virilité et lui inocula une belle assurance. Les phrases toutes faites et les attitudes du succès lui revinrent tout naturellement. Sa façon de faire un clin d'œil au gardien, de s'arrêter pour bavarder avec Louie, le bookmaker, de se présenter à la secrétaire de M. Le Vigne, montraient clairement qu'il avait d'importantes obligations à remplir dans d'autres parties du globe. En saluant Le Vigne d'un facétieux, « Salut, capitaine ! » il se conduisait presque comme un égal, un lieutenant de confiance qui n'avait jamais vraiment quitté le bord.

— Pat, dit Le Vigne, votre femme est à l'hôpital. La nouvelle sera sans doute dans les journaux cet après-midi.

Pat sursauta.

— Ma femme ? dit-il. Quelle femme ?

— Estelle. Elle a essayé de se couper les veines du poignet.

— Estelle ! s'écria Pat. Vous dites bien Estelle ? Mais dites, je n'ai été son mari que pendant trois semaines.

— C'est la meilleure femme que vous ayez jamais eue, Pat, dit Le Vigne froidement.

— Il y a au moins dix ans que je n'ai pas entendu parler d'elle.

— Eh bien, ça arrive aujourd'hui. On a appelé toutes les compagnies de cinéma pour essayer de vous joindre.

— Mais je n'ai rien à voir avec cette affaire.

— Je le sais bien. Elle n'était ici que depuis une semaine. Elle a eu de la malchance là où elle avait essayé de s'installer – à La Nouvelle-Orléans, je crois ? Mort du mari, mort du bébé, pas d'argent...

Pat respira plus librement. Au moins, on ne tentait de lui mettre quoi que ce soit sur le dos.

— Mais elle survivra, assura Le Vigne qui n'avait pas besoin d'en dire tant. Elle a été un jour notre meilleure secrétaire ici, et nous aimerions faire quelque chose pour elle. Nous avons pensé que le mieux était de vous donner du travail. Pas exactement du travail – parce que je sais que vous ne seriez pas à la hauteur. (Il jeta un regard bref aux yeux rougis de Pat.) Plutôt une sinécure.

Pat se sentit très gêné. Le mot de sinécure ne lui disait rien, mais il en avait au moins retenu « cure » – qui lui rappelait des souvenirs très désagréables.

— Vous êtes dès aujourd'hui et pour trois semaines appointé à deux cent cinquante dollars par semaine, dit Le Vigne, mais sur cette

somme cent cinquante dollars seront versés directement à l'hôpital pour régler les factures de soins de votre femme.

— Mais nous sommes divorcés ! protesta Pat. Et pas au Mexique ! Je me suis remarié depuis et elle...

— C'est à prendre ou à laisser. Vous pouvez prendre un bureau ici. S'il se présente quelque chose que vous puissiez faire, nous vous le ferons savoir.

— Je n'ai jamais travaillé pour cent dollars par semaine.

— Nous ne vous demandons pas de travailler ; vous pourrez rester chez vous si vous voulez.

Pat fit machine arrière.

— Oh, mais je vais travailler, dit-il. Trouvez-moi une bonne histoire et je vous montrerai de quoi je suis capable.

Le Vigne écrivit quelque chose sur un papier.

— Très bien. Alors cherchez-vous un bureau.

Dehors, Pat regarda ce qui était écrit sur le papier.

« M^{me} John Devlin, lut-il. Hôpital du Bon Samaritain. »

Ce nom l'irrita.

— Bon Samaritain ! s'exclama-t-il. Bel attrape-nigaud, oui ! Cent cinquante tickets par semaine !

II

Pat s'était vu confier plusieurs fois déjà un travail « charitable », mais c'était la première fois qu'il en ressentait de la honte. Ne pas mériter son salaire lui était égal, mais ne pas le recevoir, c'était autre chose. Et il se demanda si d'autres personnes employées par le studio, et qui manifestement ne faisaient rien, étaient quand même payées. Il y avait par exemple une quantité de jolies jeunes femmes qui marchaient avec des airs de vedettes, et que Pat avait prises pour des figurantes, jusqu'à ce qu'Eric, le coursier lui eut expliqué qu'elles avaient été importées de Vienne et de Budapest, mais n'avaient pas encore commencé à jouer dans un film. Est-ce que la moitié de leurs salaires servaient à entretenir des maris qu'elles n'avaient gardé que trois semaines ?

La plus jolie de ces filles s'appelait Lizzette Starheim, une petite blonde aux yeux de violette qui dissimulait mal un air de profonde désillusion. Pat la voyait seule presque tous les jours à l'heure du thé, au restaurant du studio et fit un jour sa connaissance en s'asseyant sur

la chaise d'en face.

— Bonjour, Lizzette, dit-il, je suis Pat Hobby, le scénariste.

— Oh, bonjour.

Elle lui fit un sourire si radieux qu'il crut, quelques instants, qu'elle le connaissait de réputation.

— Quand va-t-on vous confier un rôle ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

Elle avait un accent léger et émouvant.

— Ne vous laissez pas rouler ! Pas avec un visage aussi joli ! (Sa beauté faisait renaître dans la bouche de Pat une éloquence rouillée.) Quelquefois ils vous gardent sous contrat jusqu'à ce que vos dents commencent à tomber, pour la seule raison que vous ressemblez de trop près à leur supervedette.

— Oh non, dit-elle d'une voix plaintive.

— Mais si ! l'assura-t-il. Je vous le dis. Pourquoi n'allez-vous pas trouver une autre compagnie et vous faire racheter ? Y aviez-vous pensé ?

— Je pense que c'est merveilleux.

Il avait l'intention de poursuivre sur ce thème, mais miss Starheim regarda sa montre et se leva.

— Je dois partir maintenant, monsieur...

— Hobby. Pat Hobby.

Pat alla retrouver Dutch Waggoner, le metteur en scène, qui jouait aux dés avec une serveuse à une autre table.

— Pas de films en train en ce moment, Dutch ?

— Ni en train ni en vue, oui ! dit Dutch. Je n'ai pas fait un seul film depuis six mois et j'ai encore six mois de contrat à finir. J'essaie de le faire annuler. Qui était la petite blonde ?

Plus tard, revenu dans son bureau, Pat discuta de ces rencontres avec le coursier, Eric.

— Tous sous contrat et pas de travail, disait Eric. Prenez Jeff Manfred, par exemple ! Il est producteur-associé ! Et qu'est-ce qu'il fait ? Il est assis dans son bureau toute la journée et il envoie des lettres aux grands patrons, et on m'envoie lui répondre qu'ils sont à Palm Springs ! Ça me fend le cœur. Hier, il a mis la tête sur son bureau et il avait l'air drôlement secoué.

— Alors, quel est ton pronostic ? demanda Pat.

— On va changer de patrons, suggéra Eric, sombrement. Y a du grabuge en perspective au sommet.

— Et qui va prendre la place ? demanda Pat, avec un intérêt à peine dissimulé.

— Personne ne le sait, dit Eric, mais je sais que je n'aurais pas envie d'être le patron ! Moi, ce que je veux, c'est un boulot de scénariste ! J'ai trois idées tellement fraîches qu'elles ont encore les oreilles humides !

— Mais non, c'est pas une vie, l'assura Pat, avec une conviction profonde. Si je pouvais, je changerais de place avec toi tout de suite !

Dans le grand hall, le lendemain, il intercepta au passage Jeff Manfred qui marchait avec la hâte peu convaincante d'un désœuvré.

— Qu'est-ce qui te fait aller aussi vite, Jeff ? dit-il, en réglant son allure sur la sienne.

— J'ai quelques manuscrits à lire, dit Jeff d'une voix morne.

Pat le fit entrer à contrecœur dans son bureau.

— Jeff, tu as entendu parler des changements au sommet ?

— Écoute, Pat... (Jeff regarda craintivement les murs.) Quels changements ? dit-il.

— On m'a dit que Harmon Shaver allait être le nouveau patron, lança Pat au hasard, prise de participation par Wall Street.

— Harmon Shaver ! se moqua Jeff. Il ne connaît rien au cinéma ! C'est un financier, un point c'est tout ! Il se traîne ici comme une âme en peine toute la journée. (Jeff se laissa aller sur la chaise et réfléchit.) Évidemment... si tu avais raison, c'est un type accessible tout de même. (Il tourna des yeux tristes vers Pat.) Je n'ai pas réussi à voir Le Vigne, Barnes ou Bill Behrer depuis un mois, un mois, tu m'entends ! Impossible d'obtenir un rendez-vous, d'engager des acteurs, de faire accepter un scénario ! (Il s'interrompit.) J'ai même pensé à mettre quelque chose en chantier tout seul. Tu as des idées ?

— Moi ? dit Pat. Je pense bien. J'ai trois idées tellement fraîches qu'elles ont encore les oreilles humides !

— À qui as-tu pensé ?

— Lizzette Starheim, dit Pat, et Dutch Waggoner comme metteur en scène, tu vois ?

III

— Je suis à vos côtés sans restrictions, dit Harmon Shaver. C'est

l'entreprise la plus encourageante qu'on m'ait proposée ici. (Il eut un petit rire joyeux de courtier qui a réalisé une belle opération.) Bon Dieu ! Ça me rappelle un cirque que nous avons monté quand j'étais gosse.

Ils étaient venus dans son bureau sans se faire remarquer, comme des conspirateurs. Il y avait là Jeff Manfred, Waggoner, miss Starheim et Pat Hobby.

— L'idée vous plaît, miss Starheim ? poursuivit Shaver.

— Je pense que c'est merveilleux.

— Et vous, monsieur Waggoner ?

— Je n'en connais que les grandes lignes, dit Waggoner avec la prudence normale d'un metteur en scène, mais ça me paraît avoir tout le bon vieux pathétique. (Il fit un clin d'œil à Pat.) Je n'aurais pas cru que ce vieux routier était capable de ça !

Pat rougit de fierté. Jeff Manfred, malgré sa joie, gardait son sang-froid.

— Il est essentiel que personne ne parle de ça, dit-il d'une voix inquiète. Les grands patrons trouveraient bien un moyen de tout mettre par terre. Nous irons les voir dans une semaine, quand nous aurons un scénario entièrement rédigé.

— D'accord, dit Shaver. Ils ont dirigé les affaires si longtemps ici que, hum... Je n'ai même pas confiance en mes propres secrétaires, je les ai envoyées aux courses cet après-midi.

En rentrant dans son bureau, Pat trouva le coursier, Eric, qui l'attendait. Il ignorait qu'il fût le gond autour duquel tournait une aussi grosse affaire.

— Alors, ça vous plaît ? demanda-t-il impatientement.

— C'est pas mal, dit Pat avec une indifférence calculée.

— Vous m'aviez dit que vous me paieriez plus cher pour le morceau suivant.

— C'est ça ! Montrez-vous généreux, s'exclama Pat, et voilà la récompense ! Combien de coursiers se font soixante-quinze dollars par semaine ?

— Combien de coursiers savent écrire ?

Pat réfléchit. Sur les deux cents dollars par semaine que Jeff Manfred lui avançait de sa propre poche, il s'était naturellement octroyé une commission de soixante pour cent.

— Bon, je te donne cent dollars, dit-il. Maintenant, sors du studio et retrouve-moi tout à l'heure devant le bar Benny.

À l'hôpital, Estelle Hobby Devlin s'assit dans son lit, très émue par cette visite si peu attendue.

— Je suis heureuse que tu sois venu, Pat, dit-elle, tu as été très bon. As-tu reçu ma lettre ?

— N'y pense plus, dit-il brusquement.

Il n'avait jamais aimé cette femme-là : elle l'avait aimé bien trop, jusqu'au jour où elle s'était aperçue qu'il faisait un piètre amoureux. Devant elle, il se sentait inférieur.

— J'ai un type avec moi dehors, dit-il.

— Pour quoi faire ?

— J'ai pensé que, comme tu n'avais rien à faire, tu aurais peut-être aimé me rendre une partie de tout cet argent...

Il fit un grand geste dans la chambre d'hôpital aux murs nus.

— Tu étais autrefois une fameuse dactylo. Crois-tu, si je t'apportais une machine à écrire, que tu pourrais mettre de l'ordre dans un bon texte ?

— Ma foi, oui, je crois.

— Mais c'est un secret. Nous ne pouvons faire confiance à personne au studio.

— Très bien, dit-elle.

— Je vais t'envoyer le gamin avec le texte. Maintenant, j'ai une conférence.

— Bon... dis, Pat... tu reviendras ?

— Bien sûr, je reviendrai.

Il savait qu'il lui mentait. Il détestait les chambres de malades – il en habitait une lui-même. Désormais, il en avait fini avec l'échec et la pauvreté. Il admirait la force. Ce soir, il devait emmener Lizzette Starheim à un match de lutte.

IV

Dans ses rêveries intimes, Harmon appelait l'affaire la « surprise-party ». Il allait mettre Le Vigne devant un fait accompli, et il rassembla son petit groupé avant d'appeler Le Vigne à son bureau.

— Pour quelle raison ? demanda Le Vigne. Vous ne pourriez pas me le dire tout de suite ? Je suis très occupé.

Cette arrogance irrita Shaver, qui était là pour veiller aux intérêts des actionnaires de l'Est.

— Je ne vous demande pas grand-chose, dit-il sèchement. Je vous laisse rire de moi derrière mon dos et m'ignorer dans les grandes décisions. Mais aujourd'hui, j'ai une affaire en vue et je vous demande de venir.

— Très bien, très bien.

Les sourcils de Le Vigne se froncèrent lorsqu'il aperçut les membres de la nouvelle équipe de production, mais il resta muet, s'installa dans un fauteuil et croisa les mains sur la bouche, les yeux obstinément fixés sur le plancher.

M. Shaver s'assit derrière son bureau et prononça le discours qu'il rentrait en lui depuis des mois. Réduite à l'essentiel, sa protestation signifiait : « Vous m'avez empêché de jouer, mais maintenant, je passe outre. » Puis il fit un signe de tête à Jeff Manfred, qui ouvrit le manuscrit et commença à lire à haute voix. La lecture dura une heure entière. Le Vigne n'avait pas changé de position et n'avait pas dit un seul mot.

— Voilà, dit Shaver d'une voix triomphante. À moins que vous n'ayez des objections à formuler, je pense que nous devrions ouvrir un budget pour ce film et nous mettre au travail. J'en réponds devant mes actionnaires.

Enfin, Le Vigne parla.

— L'histoire vous plaît, miss Starheim ?

— Je pense que c'est merveilleux.

— Et en quelle langue comptez-vous jouer ?

À la surprise générale, miss Starheim se leva et dit, avec un accent léger et émouvant :

— Je dois partir maintenant.

— Asseyez-vous et répondez-moi, dit Le Vigne. En quelle langue comptez-vous jouer ?

Miss Starheim avait les larmes aux yeux.

— Wenn I gute professeurs hätte konnte ich dann de rôle gut spielen, marmotta-t-elle (11).

— Mais le texte vous plaît ?

Elle hésita.

— Je pense que c'est merveilleux.

Le Vigne se tourna vers les autres.

— Miss Starheim est ici depuis huit mois, dit-il. On lui a donné trois professeurs différents. À moins d'un changement très récent, elle

ne peut toujours pas dire plus de trois phrases en anglais. Elle dit : « Comment allez-vous ? », « je pense que c'est merveilleux » et « je dois partir maintenant ». Miss Starheim, nous nous en sommes aperçus, n'a pas de cervelle – je ne dis pas cela pour l'insulter, car elle ne peut même pas me comprendre. En tout cas, voilà notre vedette.

Il se tourna vers Dutch Waggoner, mais Dutch s'était déjà levé.

— Écoutez, Carl, dit-il d'un ton agressif...

— C'est vous qui me poussez à dire tout ça, dit Le Vigne. J'ai fait confiance, jusqu'à un certain point, à des ivrognes, mais jamais vous ne me verrez faire confiance à des imbéciles.

Il se tourna vers Harmon Shaver.

— Dutch a fait du bon travail pendant une semaine d'affilée au cours de ses quatre derniers films. Pour le moment, il paraît tenir le coup, mais aussitôt que les chaleurs commencent, en été ou sous les projecteurs, il cherche ses petites poudres blanches. Non, Dutch ! Ne dites rien que vous puissiez regretter ! Nous vous supportons parce que nous avons toujours des espérances en vous, mais vous ne remettrez pas les pieds sur un plateau avant d'avoir un certificat médical prouvant que vous tiendrez le coup pendant un an !

Il se tourna une fois de plus vers Harmon.

— Voilà pour votre metteur en scène. Votre directeur de la production, Jeff Manfred, est ici pour une seule raison, parce qu'il est le cousin de la femme de Behrer. Je n'ai rien contre lui, mais il est du temps du muet... tout comme... euh... (Ses yeux tombèrent sur un homme silencieux et tremblant.) Tout comme Pat Hobby.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Jeff Manfred.

— Vous avez eu confiance en Hobby, n'est-ce pas ? Ça me suffit. (Il se retourna vers Shaver.) Jeff est un pleurnicheur, un velléitaire et un rêveur. Monsieur Shaver, vous avez acheté un lot de matériaux de construction inutilisable.

— Oui, mais j'ai acheté une bonne histoire, dit Shaver d'un air de défi.

— Oui, c'est indéniable. Eh bien, nous en ferons un film.

— N'est-ce pas un résultat ? dit Shaver. Avec tout le secret dont vous vous entourez, comment aurais-je pu être renseigné sur M. Waggoner et miss Starheim ? Mais je sais reconnaître un bon texte.

— Oui, dit Le Vigne distraitemment. (Il se leva.) Oui, c'est une bonne histoire... Venez à mon bureau, Pat.

Il était déjà à la porte. Pat jeta un regard implorant vers Shaver,

comme pour lui demander son soutien. Puis, battu, il suivit.

— Asseyez-vous, Pat.

— Cet Eric a du talent, hein ? dit Le Vigne. Il ira loin. Comment se fait-il que vous l'ayez déniché ?

Pat sentit qu'on lui mettait les sangles de la chaise électrique.

— Oh... comme ça. Il... il est venu me voir à mon bureau.

— Nous lui donnons un salaire, dit Le Vigne. Nous devrions mettre un système au point pour donner leur chance à des jeunes comme lui.

Il répondit à un appel de l'interphone, puis fit pivoter son fauteuil vers Pat.

— Mais comment en êtes-vous venu à travailler avec ce bon à rien de Shaver ? Vous, Pat, un ancien comme vous, hein ? ça je ne le comprends pas.

— Eh bien... j'ai pensé...

— Qu'est-ce qu'il attend pour retourner à New York ? continuait Le Vigne d'un ton écoeuré. Se compromettre avec des zéros comme vous !

Le sang revint dans les veines de Pat. Il reconnaissait instinctivement son signal, son appel intérieur.

— Mais je vous ai tout de même trouvé une histoire, non ? dit-il presque d'un air de bravade. Et il ajouta : comment avez-vous appris tout ça ?

— Je suis allé voir Estelle à l'hôpital. Elle travaillait justement avec le gamin. Je les ai surpris.

— Je vois, dit Pat.

— Je connaissais le gamin de vue. Maintenant, Pat, dites-moi une chose : est-ce que Jeff Manfred croyait que vous aviez le texte ou faisait-il partie de la combine ?

— Oh, mon Dieu ! dit Pat. Et pourquoi suis-je obligé de répondre à une question pareille ?

Le Vigne se pencha vers lui, l'air profondément convaincu.

— Pat, vous êtes assis sur une trappe ! dit-il, les yeux brusquement égarés. Regardez-donc comment le tapis est coupé ! Je n'ai qu'à pousser ce bouton pour vous envoyer en enfer ! Alors, vous parlez ?

Pat s'était levé et regardait le sol, d'un air à son tour égaré.

— Oui, oui, je vais parler ! s'écria-t-il.

Il l'avait cru. Pat était un homme à croire à ces sortes de choses.

— Bien, dit Le Vigne, détendu. Il y a du whisky dans l'armoire, là.

Parlez en vitesse et je vous donne une rallonge d'un mois à deux cent cinquante dollars. Au fond, je ne déteste pas vous voir au studio.

NOUVELLE BRÈVE ET PATRIOTIQUE

Pat Hobby, l'homme et l'écrivain, connut son plus grand succès à Hollywood à l'époque qu'Irving Cobb appelle celle « des piscines en mosaïques – juste avant celle où il fallait absolument dénicher un os du tibia de saint Sébastien pour faire un levier de vitesse ».

M. Cobb, naturellement, exagère, car à l'époque où Pat avait sa piscine pendant les beaux jours du cinéma muet, elle était entièrement en ciment, sauf aux endroits des fentes, où l'eau cherchait obstinément son niveau d'équilibre dans la boue.

« Mais *c'était* une piscine tout de même », se dit-il pour se rassurer un certain après-midi, plus de dix ans après. Il avait beau, aujourd'hui, se trouver tout réjoui que Berners lui eût confié un petit travail d'une semaine à deux cent cinquante dollars, toute l'insolence qu'on affichait avec lui ne pouvait le débarrasser de ce souvenir.

On l'avait appelé au studio pour travailler à un petit court métrage. Il concernait la carrière du général Fitzhugh Lee, qui avait combattu pendant la guerre de Sécession dans les rangs des confédérés, puis, plus tard, contre l'Espagne au nom des États-Unis. Ainsi, l'histoire n'offenserait ni les États du Sud ni ceux du Nord. Dans la conférence tenue récemment, Pat avait tenté d'apporter sa pierre à l'édifice.

— Je pensais... dit-il à Jack Berners, qu'il ne serait pas mauvais de donner un petit air juif à ce film.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda aussitôt Berners.

— Eh bien, je me suis dit, les choses étant ce qu'elles sont, quoi, qu'il serait bon, enfin, pas mauvais, de montrer qu'il y avait aussi beaucoup de juifs dans l'affaire.

— Dans quoi ?

— Dans la guerre civile. (Il passa brièvement en revue, mentalement, ses minces connaissances historiques.) Il y en avait, non ?

— Naturellement, dit Berners, manifestant quelque impatience. Je suppose qu'à part les quakers, tout le monde y a été mêlé.

— Alors, mon idée était qu'on aurait pu faire tomber ce Fitzhugh Lee amoureux d'une Juive. Il doit être fusillé au couvre-feu, alors elle saisit une cloche...

Jack Berners se pencha en avant, l'air très sérieux :

— Écoutez, Pat, vous avez envie de ce travail, non ? Je vous ai raconté ce qu'il y avait dans le scénario. On vous a donné le premier manuscrit. Si vous avez concocté cette niaiserie pour me faire plaisir, c'est vraiment que vous perdez les pédales.

Était-ce là une façon de traiter un homme qui avait possédé un jour une piscine dont on avait parlé ?

Ce fut ainsi qu'il fut conduit à penser à sa piscine disparue depuis si longtemps en pénétrant dans l'immeuble des courts métrages. Il se remémorait un jour précis, plus de dix années auparavant, où il était arrivé au studio dans sa voiture conduite par un Philippin en uniforme de chauffeur, le salut déférent du gardien, au grand portail, en le laissant passer, sa montée au bureau – perdu depuis bien longtemps lui aussi – qui comportait une pièce particulière pour sa secrétaire, et qui était vraiment un bureau de metteur en scène...

Sa rêverie fut interrompue par la voix de Ben Brown, directeur des courts métrages, qui l'entraîna dans son propre bureau.

— Jack Berners vient de me téléphoner, dit-il. Nous ne tenons pas à modifier quoi que ce soit au texte, Pat. Nous avons une très bonne trame. Fitzhugh était un général de cavalerie étourdissant. C'était un neveu de Robert E. Lee, le fameux général des confédérés, et nous voulons le montrer à Appomattox (12), en pleine amertume et tout ça. Puis montrer comment il s'est réconcilié avec les États du Nord – il faudra être très prudent, parce que la Virginie est encore bourrée de gens qui s'appellent Lee — et finit par accepter un commandement du président des États-Unis McKinley.

L'esprit de Pat fit une nouvelle incursion dans le passé. Le Président – c'était le mot magique qui avait fait le tour des conversations ce matin-là, il y avait bien des années – le Président des États-Unis allait visiter le studio. Tout le monde en était ébahi et ce geste semblait inaugurer une nouvelle époque du cinéma : c'était la première fois qu'un président des États-Unis visitait un studio. Les directeurs et les hauts personnages de la compagnie s'étaient tous mis en grande tenue ; d'une fenêtre de sa maison de Beverly Hills – perdue elle aussi il y avait si longtemps — Pat avait vu M. Maranda, dont la résidence était voisine de la sienne, s'en aller précipitamment en redingote à neuf heures du matin et il avait compris qu'un événement se préparait. Il avait pensé d'abord à une cérémonie religieuse, mais en arrivant au studio, il avait appris que c'était le Président des États-Unis en personne qui venait au studio.

— Regardez attentivement tout ce qui concerne l'Espagne, disait Ben Brown. Le type qui a écrit ça était un Rouge et il fait de tous les

officiers espagnols des trouillards. Arrangez ça.

Dans le bureau qu'on lui avait assigné, Pat regarda le texte de *Fidèle à deux drapeaux*. La première scène montrait le général Fitzhugh Lee, à la tête de sa cavalerie, apprenant que Petersburg avait été évacuée. Dans le texte, Lee recevait cette sombre nouvelle sans s'émouvoir, en faisant seulement des gestes, mais Pat était payé à deux cent cinquante dollars par semaine ; aussi, l'air indifférent et sans effort réel, écrivit-il, dans un de ses registres favoris :

LEE (à ses officiers)

— Alors, qu'est-ce que vous avez à rester tous plantés là comme des idiots ? FAITES quelque chose !

6. Plan rapproché. Les officiers reprennent courage, s'envoient de grandes claques dans le dos, etc.

Fondu-enchaîné sur :

Sur quoi ? L'esprit de Pat se fondit une fois de plus dans son glorieux passé. Ce jour-là, dans les années 20, son téléphone avait sonné vers midi. C'était M. Maranda.

« Pat, le Président déjeune dans la salle à manger privée. Doug Fairbanks ne peut pas venir, alors il y a une place vide, et de toute façon, nous pensons qu'il nous faut absolument un auteur. »

Ses souvenirs du déjeuner étaient remplis d'éclat. Le Grand Homme avait posé quelques questions sur les films en général, et fait une plaisanterie ; Pat avait ri de grand cœur avec tous les autres, tous des hommes de poids : riches, heureux, couronnés par le succès.

Ensuite, le Président devait visiter quelques plateaux et assister à quelques prises de vue, puis se rendre chez M. Maranda pour rencontrer, à l'heure du thé, quelques vedettes féminines. Pat n'avait pas été invité à cette réception, mais il était rentré tôt chez lui et avait vu arriver le cortège de sa véranda, M. Maranda était assis à l'arrière à côté du Président. Comme il était fier du cinéma alors, fier de la place qu'il y occupait, fier du Président, de l'heureux pays qui l'avait vu naître...

Revenu à la réalité, Pat considéra le manuscrit de *Fidèle à deux drapeaux* et écrivit lentement, d'un air pensif :

À insérer : un calendrier, où les années sont clairement indiquées. Les feuillets s'envolent sous une bise froide, pour montrer que Fitzhugh vieillit.

Son labeur lui avait donné soif. Il n'avait pas envie d'eau, mais il savait par expérience qu'il ne devait pas boire autre chose le jour où il inaugurerait un nouveau travail. Il se leva, sortit dans le hall et suivit le long couloir jusqu'à la machine d'eau glacée.

En marchant, il retomba dans sa rêverie.

C'était un magnifique après-midi californien, et M. Maranda avait emmené son hôte ravi et le groupe de vedettes dans son jardin, voisin de celui de Pat. Pat était sorti par sa porte de derrière et avait suivi une haie basse de troènes qui le masquait, et brusquement, il était tombé nez à nez avec les invités.

Le Président lui avait souri et avait fait un signe de tête. M. Maranda en avait fait autant.

— Vous avez rencontré M. Hobby à déjeuner, avait dit M. Maranda au Président. Il est l'un de nos auteurs.

— Oh, oui, avait dit le Président, vous écrivez les films.

— Oui, avait dit Pat.

Le Président avait jeté un coup d'œil dans la propriété de Pat.

— Je pense, avait-il dit, que l'inspiration ne doit pas Vous manquer quand vous êtes assis auprès de cette belle piscine.

— Oui, avait dit Pat, oui.

... Pat remplit sa tasse à la machine. Au fond du couloir, un groupe s'approchait : Jack Berners, Ben Brown, plusieurs autres hauts personnages entourant une jeune femme avec laquelle ils se montraient très attentifs et très déférents. Il la reconnut, c'était la vedette de l'année, le supersuccès, celle dont tous les studios voulaient obtenir un contrat par n'importe quel moyen.

Pat s'attarda avec sa tasse. Il avait déjà eu l'occasion de voir plus d'un phénomène de ce genre éclater et mourir sans laisser de trace, mais cette fille, pensa-t-il, était vraiment celle qu'on attendait, celle qui ferait battre le poulx de tous les Américains sans exception. Il sentit que le sien battait plus vite. Finalement, à mesure que le cortège se rapprochait, il posa sa tasse, se tapota les cheveux du plat de la main et fit un pas vers le centre du couloir.

La vedette le regarda. Il la regardait. Puis elle prit le bras de Jack Berners et celui de Ben Brown et le groupe, comme par enchantement, parut le traverser ; il dut faire un pas en arrière pour se plaquer contre le mur.

Un instant après, Jack Berners se retourna et lui lança « B'jour, Pat ». Puis quelques autres se retournèrent pour lui lancer un vague coup d'œil, mais personne d'autre ne lui adressa la parole : tout le monde était captivé par la jeune femme.

Dans son bureau, Pat parcourut la scène au cours de laquelle le président des États-Unis, McKinley, propose un commandement fédéral à Fitzhugh Lee. Brusquement, il serra les dents et écrivit d'un

crayon rageur :

LEE

Monsieur le Président, vous pouvez garder votre commandement et aller au diable.

Puis il se pencha davantage sur son bureau, les épaules tremblantes, et repensa à ce grand jour où il avait une piscine.

SUR LES TRACES DE PAT HOBBY

I

À peine levé, le jour était déjà sombre et un brouillard californien très épais s'insinuait partout. Le brouillard avait suivi Pat dans sa course éperdue à travers la ville. Il était nu-tête. Sa destination, son refuge, c'était le studio, où il n'occupait aucun emploi, mais qui était sa vraie maison depuis vingt ans.

Était-il le jouet de son imagination ou bien le gardien considérait-il avec une attention toute particulière son laissez-passer et lui-même ? Peut-être était-ce dû à l'absence de chapeau ? Hollywood ne manquait pas d'hommes qui marchaient nu-tête, mais Pat se sentait mal à l'aise, d'autant plus qu'il n'avait pas eu le temps de coiffer ses rares cheveux gris et de faire sa raie.

Dans l'immeuble des scénaristes, il se dirigea vers le lavabo. Puis il se souvint : à la suite d'un oukase mal inspiré venu « d'en haut », tous les miroirs avaient été ôtés de l'immeuble des scénaristes un an auparavant.

Dans le hall, il vit que la porte de Bee McIlvaine était entrouverte et il aperçut Bee elle-même, toujours confortablement dodue.

— Bee, dit-il, peux-tu me prêter ta boîte à poudre ?

Bee le considéra avec méfiance, fronça les sourcils et sortit de son sac son poudrier qu'elle lui tendit.

— Qu'est-ce que tu fais au studio ? demanda-t-elle.

— J'y serai pour de bon la semaine prochaine, prophétisa-t-il.

Il mit le poudrier ouvert sur son bureau, la glace tournée vers lui et se pencha dessus avec son peigne. Pourquoi ne remet-on pas les miroirs dans les toilettes ? Croit-on que les auteurs passeraient la journée à s'admirer ?

— Tu te souviens, quand on a enlevé les grands divans ? dit Bee. En 32, hein ? Et ils les ont remis en 34 !

— Oui, et moi je préférerais travailler chez moi, dit-il avec conviction.

N'ayant plus besoin du miroir de Bee, il se demanda si elle était à même de lui prêter un peu d'argent, de quoi s'acheter un chapeau et

quelque chose à manger. Bee remarqua sans doute la lueur particulière de son regard, car elle le devança :

— Les Finlandais ont tout mon argent, dit-elle, et je suis inquiète pour mon travail. Ou bien mon film commence demain ou bien il est remisé pour de bon. On n'a même pas trouvé de titre.

Elle lui tendit une affichette ronéotypée par la direction des scénarios. Pat jeta un coup d'œil à son titre :

À TOUS LES SERVICES :
ON RECHERCHE : UN TITRE.
CINQUANTE DOLLARS DE RÉCOMPENSE.
RÉSUMÉ DU FILM CI-DESSOUS.

— Cinquante dollars feraient mon affaire, dit Pat. De quoi s'agit-il ?

— C'est écrit en dessous. C'est une histoire qui se passe dans un camp de vacances.

Pat sursauta et la regarda, les yeux égarés. Il s'était cru à l'abri, ici, derrière les portes gardées, mais les nouvelles allaient vite. C'était un avertissement amical, ou peut-être moins amical qu'il ne semblait. Il devait reprendre sa course. Désormais, il était traqué. Il n'avait nul endroit où poser sa tête sans chapeau.

— Je ne connais rien à ces histoires-là, marmotta-t-il en sortant d'un pas rapide.

II

Dans l'encadrement de la porte du restaurant, Pat jeta un coup d'œil aux alentours. Il n'y avait pas de gardien en vue, sauf la fille installée au comptoir des cigarettes ; mais s'emparer du chapeau d'un autre offrait une singulière complication : il était difficile de juger de la taille d'un chapeau d'un simple coup d'œil, et la vue d'un homme qui essayait de nombreux chapeaux dans un vestiaire devait forcément sembler suspecte à n'importe qui.

Et puis, il y avait aussi des questions de goût. Pat était attiré par un chapeau tyrolien vert nanti d'une jolie plume, mais ce chapeau était trop facile à reconnaître. Il se fit la même réflexion à propos d'un chapeau de paille blanc. Il choisit un solide Homburg gris qui lui parut fait pour durer. Il l'essaya, les mains tremblantes. Le chapeau lui allait parfaitement. Il sortit, d'une démarche pénible, lente, interminable.

Il reprit un peu confiance du fait que, dans l'heure qui suivit, personne ne lui parla de camps de vacances. Pat venait de connaître

un trimestre particulièrement difficile. Il avait considéré son emploi de réceptionniste de nuit au camp de vacances Selecto comme un poste d'attente, dont il ne soufflerait jamais mot à ses amis. Mais lorsque la police était venue ce matin, elle était restée assez longtemps à faire sa rafle pour déclarer à Pat – ou à Don Smith, comme il se faisait appeler – qu'il serait cité comme témoin. Le récit de son évasion appartient au domaine du plus pur mélodrame : sorti par une porte latérale, il alla acheter au coin de la rue une petite bouteille du liquide qui lui faisait le plus cruellement défaut, traversa la grande ville en auto-stop, se sentit faiblir chaque fois qu'il apercevait un agent de police et ne respira librement qu'à la vue des pancartes annonçant les bâtiments de la compagnie.

Après avoir rendu visite à Louie, le bookmaker du studio, dont il avait été autrefois l'un des meilleurs clients, il se dirigea vers le bureau de Jack Berners, mais il arriva à l'instant où Jack s'en allait à pas pressés à une réunion de producteurs, et fut invité à sa grande surprise à entrer et à attendre le retour de Jack.

L'endroit était luxueux et confortable. Sur le bureau, il n'y avait pas de lettres intéressantes, mais Pat trouva une carafe et des verres dans un placard. Bientôt, il s'allongea sur le divan et s'endormit.

Il fut réveillé par Jack Berners, qui rentrait dans une profonde indignation.

— Quelle idiotie ! Tous les chefs de service sont convoqués d'urgence ! L'un d'eux est en retard et on commence par l'attendre. Il entre et reçoit un sermon de première pour gaspiller un temps qui vaut des milliers de dollars. Et brusquement, qu'est-ce qui arrive ? Je vous le donne en mille : M. Marcus s'aperçoit qu'il a perdu son chapeau préféré !

Pat ne songea pas à relier ce fait avec sa propre personne.

— Tous les chefs de service s'arrêtent de travailler ! reprenait Berners. Deux mille personnes se mettent à la recherche d'un Homburg gris ! (Il se laissa tomber, l'air désespéré, dans un grand fauteuil.) Je ne peux pas vous parler maintenant, Pat. Il faut que j'aie trouvé, pour seize heures, le titre d'un film sur un camp de vacances. Vous avez une idée ?

— Non, dit Pat, non.

— Eh bien, allez voir Bee McIlvaine dans son bureau et aidez-la à trouver quelque chose. Il y a cinquante dollars à gagner.

Pat, hébété, marcha d'un pas incertain vers la porte.

— Hé, dit Berners, vous oubliez votre chapeau !

Pat, qui ressentait les effets conjugués d'une journée passée hors la loi et d'un grand verre de cognac chez Berners, s'assit dans le bureau de Bee McIlvaine.

— Il faut qu'on trouve un titre, dit Bee sombrement.

Elle tendit à Pat l'affichette ronéotypée qui promettait cinquante dollars de récompense et prit un crayon. Pat regardait le papier fixement, sans le voir.

— Alors, dit-elle. Qui propose quelque chose ?

Il y eut un long silence.

— *Pilote d'essai* a déjà servi, non ? dit-il d'un ton vague.

— Réveille-toi ! C'est pas un film sur l'aviation !

— Oui, mais je pensais que c'était justement un bon titre.

— *Birth of a Nation* aussi.

— Oui, mais pas pour ce film-ci, marmotta Pat. *Birth of a Nation* (13) ne conviendrait pas pour ce film !

— Non, dis donc, tu te moques de moi ou quoi ? demanda Bee. Ou bien tu perds la tête ? Je t'assure que je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— Bon. Je le sais bien. (Il gribouilla quelques mots au bas de la page et ajouta :) J'ai bu quelques verres, c'est tout. J'aurai l'esprit clair dans quelques minutes. J'essaie de retrouver les titres qui ont le plus de succès. L'ennui, c'est qu'ils ont tous servi, comme *It Happened One Night*.

Bee le regarda avec un malaise croissant. Il semblait faire beaucoup d'efforts pour garder les yeux ouverts et elle n'avait pas envie de le voir s'évanouir dans son bureau. Une minute plus tard, elle appela Jack Berners.

— Est-ce que vous pourriez faire un saut ici ? J'ai quelques idées.

Jack arriva avec une série de propositions émanant de divers services, mais aucun des titres suggérés ne leur parut convenir.

— Alors, Pat ? Des idées ?

Pat fit un effort désespéré pour répondre.

— J'aime bien *It Happened One Night*, dit-il. (Puis il regarda d'un air égaré ce qu'il avait gribouillé au bas de la feuille.) Ou bien *Grand Motel*.

Berners sourit.

— *Grand Motel*, dit-il, Bon Dieu ! Je pense que vous avez fait une trouvaille, *Grand Motel* !

— J'ai dit *Grand Hôtel*, dit Pat.

— Pas du tout. Vous avez dit *Grand Motel*, et vous avez gagné les cinquante dollars.

— Il faut que je m'allonge, dit Pat, je ne me sens pas très bien.

— Il y a un bureau vide de l'autre côté. C'est vraiment une idée amusante, *Grand Motel*, ou bien *J'ai servi dans un Motel*. Hein, comment trouvez-vous ça ?

Le fugitif accélérât l'allure dans le couloir lorsque Bee lui mit son chapeau dans les mains.

— Bravo, l'ancien ! dit-elle.

Pat prit le chapeau de M. Marcus et resta immobile, tenant le chapeau avec précaution, comme une soupière pleine à ras bord.

— Ça va mieux, marmotta-t-il enfin. J' reviendrai chercher l'argent.

Il s'en alla d'une démarche d'ivrogne vers les lavabos, son fardeau à la main.

ON S'AMUSE DANS UN STUDIO D'ARTISTE

I

Ceci se passait en 1938, à une époque où, hormis les Allemands eux-mêmes, peu de gens savaient qu'ils avaient déjà gagné la guerre en Europe. On s'intéressait encore à l'art et on essayait d'en faire avec n'importe quoi – vieux habits, peaux d'orange – et ce fut dans cet esprit que la Princesse Dignanni découvrit Pat. Elle voulait en faire un objet d'art.

— Non, pas vous, monsieur De Tinc, dit-elle. Je ne peux pas faire votre portrait. Vous êtes un produit de très grande série, monsieur De Tinc.

M. De Tinc, qui était un grand personnage au studio, et avait même été photographié avec M. Duchman, le spécialiste des Péchés Secrets, fit un pas de côté. Il ne se sentait pas offensé – M. De Tinc n'avait jamais été offensé de toute sa vie – et l'était encore moins maintenant que la princesse disait qu'elle ne voulait pas peindre Clark Gable, Spencer Rooney ni Vivien Leigh.

Elle aperçut Pat au restaurant, apprit qu'il était auteur de films, et demanda qu'on l'invitât à la réception chez M. De Tinc. La Princesse était une jolie femme née à Boston, dans l'État du Massachusetts. Pat avait quarante-neuf ans, les yeux perpétuellement rougis et son souffle accusait un léger ronronnement dû au whisky.

— Vous écrivez des scénarios, monsieur Hobby ?

— En collaboration, dit Pat. Il faut plus d'un homme pour préparer le texte d'un film.

Cette attention le flattait, mais le rendit également méfiant. Il n'avait de travail en ce moment que parce que l'homme qui reverrait le texte pour lui donner sa forme définitive était une épave. Il avait oublié une semaine plus tôt qu'il avait engagé Pat, aussi, lorsque celui-ci fut repéré au restaurant et apprit qu'on le demandait chez M. De Tinc, passa-t-il un *mauvais quart d'heure*. Cette réception dans la résidence privée de M. De Tinc ne ressemblait même pas à celles qu'il avait connues pendant ses beaux jours. Il n'y avait même pas un seul ivrogne inconscient dans les lavabos du rez-de-chaussée.

— Je suppose que votre travail est très bien rémunéré, dit la Princesse.

Pat jeta un coup d'œil circulaire pour voir qui était à portée de voix. M. De Tinc avait légèrement écarté sa puissante carcasse, mais l'un de ses yeux, en apparence indépendant de l'autre, semblait regarder Pat avec un éclat particulier.

— Très bien rémunéré, dit Pat, qui ajouta d'une voix plus basse : quand on peut en trouver.

La Princesse sembla comprendre et baissa elle aussi la voix.

— Vous voulez dire que les scénaristes ont du mal à trouver du travail ?

Il fit oui de la tête.

— Trop d'entre eux s'inscrivent dans les syndicats, dit-il. (Il éleva la voix pour être entendu de M. De Tinc.) Ce sont presque tous des Rouges, ces scénaristes.

La Princesse l'approuva.

— Voudriez-vous tourner un peu la tête vers la lumière ? dit-elle poliment. Voilà, très bien. Vous accepteriez de venir demain à mon studio, n'est-ce pas ? Pour une petite séance de pose, une heure au plus.

Il l'examina de nouveau très attentivement.

— Nu ? demanda-t-il d'une voix prudente.

— Oh non, dit-elle, la tête seulement.

M. De Tinc se rapprocha et approuva :

— Vous devriez y aller. La Princesse Dignanni va faire le portrait de nos plus grandes vedettes. Elle va peindre Jack Benny, Baby Sandy et Hedy Lamarr, n'est-ce pas, Princesse ?

L'artiste ne répondit pas. C'était une bonne portraitiste, et elle connaissait exactement l'étendue de son talent et la part de sa réputation qui tenait à son titre. Elle hésitait entre plusieurs manières, la période rose de Picasso avec une touche de Boldini, ou bien un style carrément proche de Reginald Marsh. Mais elle savait déjà comment elle allait baptiser sa « période » : Hollywood and Vine.

II

Bien qu'elle l'eût de nouveau rassuré sur le fait qu'il serait vêtu, Pat voyait approcher l'heure du rendez-vous avec un malaise croissant. Dans sa jeunesse, à l'époque où il était encore impressionnable, il

avait collé l'œil dans une de ces machines à sous qui font défiler deux douzaines de cartes postales licencieuses. L'histoire qu'il avait ainsi regardée s'appelait : *On s'amuse dans un studio d'artiste*. Maintenant, bien que le strip-tease fût devenu un projet légal de la municipalité, ce souvenir ne manquait jamais de soulever en lui une certaine gêne, et lorsqu'il se présenta le lendemain au bungalow que la princesse occupait au Beverly Hills Hôtel, il n'eût pas été surpris qu'elle vînt à sa rencontre vêtue d'une serviette de bain. Il fut déçu. Elle portait une robe et ses cheveux noirs étaient tirés en arrière très simplement, comme ceux d'un adolescent.

En chemin, Pat avait pris deux ou trois verres, mais ses premiers mots, « Comment va la Duchesse ? » ne parvinrent pas à créer le ton de cordialité joviale qu'il recherchait.

— Eh bien, monsieur, dit-elle d'une voix très calme, c'est très gentil à vous de me donner un après-midi.

— Nous ne travaillons pas trop dur à Hollywood, l'assura-t-il. Tout se fait « mañana », ça veut dire demain en espagnol.

Là-dessus, elle l'emmena dans un appartement situé à l'arrière du bungalow. Un chevalet était dressé près de la fenêtre sur un carré de toile. Il y avait un divan et ils s'y assirent.

— Je veux m'habituer à vous une minute, dit-elle. Avez-vous déjà posé ?

— Est-ce que j'en ai l'air ? dit-il en faisant une grimace.

Elle sourit, et aussitôt il se sentit plus détendu et demanda : Vous n'auriez pas quelque chose à boire ?

La Princesse hésita. Elle aurait aimé, s'était-elle dit, qu'il eût l'air d'attendre qu'on lui servît à boire. Choissant un compromis, elle alla chercher de la glace et lui prépara un très petit verre. En revenant elle vit qu'il avait ôté son pardessus, sa veste et sa cravate et s'était allongé sans façon sur le divan.

— Voilà qui est mieux, dit la Princesse. Votre chemise... je crois qu'on les fabrique exprès pour Hollywood, comme les impressions qu'on exécute spécialement pour Ceylan et le Guatemala. Bien, buvez ça et nous nous mettrons au travail.

— Pourquoi ne prenez-vous pas quelque chose aussi pour que ce soit plus amical ? proposa Pat.

— J'ai bu dans l'office. (Elle mentait.)

— Mariée ?

— Je l'ai été. Maintenant, voudriez-vous vous asseoir sur ce tabouret ?

Pat se leva à contrecœur, posa son verre, le faible goût d'alcool qui s'en dégageait l'avait quelque peu déçu, et alla s'asseoir.

— Maintenant, ne bougez plus, dit-elle.

Il resta silencieux pendant qu'elle travaillait. Il était trois heures. La troisième course avait commencé à Santa Anita et il avait engagé exactement dix dollars. Cela faisait désormais soixante dollars de dettes envers Louie, le bookmaker du studio, et Louie se plantait résolument à ses côtés chaque mardi au bureau de paie. Cette dame avait de belles jambes sous le chevalier, ses lèvres rouges lui plaisaient ainsi que sa façon de bouger les bras en travaillant. Il y avait eu une époque où il n'eût même pas regardé une femme de plus de vingt-cinq ans, à moins que ce ne fût une secrétaire qui travaillait dans le même bureau que lui. Mais les gamines qu'on voyait maintenant au studio étaient prudes, elles étaient prêtes à appeler la police pour un oui ou pour un non.

— Ne bougez pas, s'il vous plaît, monsieur Hobby.

— Et si on s'arrêtait ? proposa Pat. Ça donne soif, votre travail.

Il y avait une demi-heure que la princesse peignait. Elle s'arrêta et le considéra un instant.

— Monsieur Hobby, vous m'avez été prêté par M. De Tinc. Pourquoi ne faites-vous pas exactement comme si vous travailliez au studio ? J'aurai fini dans une demi-heure.

— Et qu'est-ce que ça me rapporte ? dit-il. Je ne suis pas un modèle, moi, je suis écrivain !

— Votre salaire vous est régulièrement payé par le studio pendant votre temps ici, dit-elle en reprenant son travail. Qu'est-ce que ça peut vous faire si M. De Tinc vous demande de venir ici ?

— C'est différent. Vous êtes une dame et j'ai mon amour-propre à considérer.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? Que je flirte avec vous ?

— Non, c'est vieillot. Mais j'avais pensé qu'on pourrait s'asseoir un peu et prendre un verre.

— Peut-être tout à l'heure, dit-elle. Mais travaillez-vous plus dur ici qu'au studio ? Est-ce si difficile de me regarder ?

— Ça m'est égal de vous regarder, mais pourquoi ne pas nous asseoir sur le divan ?

— Au studio, vous n'êtes pas assis sur un divan.

— Mais si ! Écoutez, si vous essayiez d'ouvrir les portes des bureaux dans l'immeuble des scénaristes, vous verriez qu'il y en a

beaucoup qui sont fermées à clé ! Ça vous étonne, hein ?

Elle recula d'un pas et le regarda de biais.

— Fermées à clé ? Pour ne pas être dérangés, sans doute ? (Elle posa son pinceau.) Je vais vous chercher à boire.

En revenant, elle s'arrêta un instant dans l'encadrement de la porte. Pat avait ôté sa chemise et se tenait à peu près au centre de la pièce, l'air plutôt stupide, lui tendant la chemise.

— Voilà ma chemise, dit-il. Je vous la donne. Je sais où en trouver des quantités d'autres.

Elle le considéra encore un instant ; puis elle prit la chemise et la posa sur le divan.

— Asseyez-vous, dit-elle, et laissez-moi terminer. (Elle hésita avant d'ajouter :) ensuite, nous boirons un verre ensemble.

— Quand ?

— Dans un quart d'heure.

Elle travailla très vite, se jugea à plusieurs reprises satisfaite du rendu du menton, mais réfléchit et le recommença pourtant plusieurs fois. Il y manquait un trait qu'elle avait noté au restaurant du studio.

— Il y a longtemps que vous peignez ? dit Pat.

— Bien des années.

— Vous avez beaucoup fréquenté les studios des artistes ?

— Naturellement. J'ai aussi possédé mes propres studios.

— Je suppose qu'il s'en passe de toutes les couleurs dans ces studios. Avez-vous déjà...

Il hésita.

— Déjà quoi ? demanda-t-elle.

— Déjà peint un homme nu ?

— Restez silencieux encore une minute, s'il vous plaît

Elle s'arrêta, le pinceau en l'air, parut prêter l'oreille, donna une touche de couleur très rapide sur sa toile puis regarda le résultat d'un air de doute.

— Savez-vous que vous êtes très difficile à peindre ? dit-elle en reposant son pinceau.

— Je n'aime pas beaucoup poser comme ça, reconnut-il. Bon, disons que c'est fini pour aujourd'hui. (Il se leva.) Pourquoi ne... pourquoi ne passez-vous pas quelque chose pour vous mettre à l'aise ?

La princesse sourit. Elle raconterait cette histoire à ses amis. Elle

cadrerait très bien avec le tableau, si le tableau avait quelque valeur, ce dont elle doutait beaucoup désormais.

— Vous devriez réviser vos méthodes, dit-elle. Avez-vous vraiment du succès auprès des femmes avec ces moyens-là ?

Pat alluma une cigarette et s'assit.

— Si vous aviez dix-huit ans, vous voyez, je vous ressortirais le vieux baratin classique, que je suis fou de vous et...

— Mais pourquoi donc faire le moindre baratin ?

— Oh, allons, allons, pas de manières, dit Pat d'un ton autoritaire. Vous vouliez faire mon portrait, non ?

— Oui.

— Eh bien, quand une femme veut faire le portrait d'un type... (Pat se pencha et délaça ses chaussures qu'il lança à terre, puis posa ses pieds – il avait conservé ses chaussettes – sur le divan), quand une femme a envie de voir un type pour une raison ou pour une autre, ou bien quand un type a envie de voir une femme comme ça, eh bien, il y a toujours une récompense, vous voyez.

La princesse soupira.

— Eh bien, il me semble que je suis coincée, dit-elle. Mais ça complique beaucoup les choses quand une femme a seulement envie de faire le portrait d'un homme.

— Quand une femme veut peindre un type.

Pat ferma les yeux à demi, fit un signe de tête et un geste expressif. En même temps ses doigts descendirent brusquement vers ses fixe-chaussettes, lorsque la princesse dit d'une voix forte :

— Gardien !

Pat entendit un bruit derrière lui. Il se retourna et vit un jeune homme en uniforme kaki, portant des gants noirs impeccables, debout dans l'encadrement de la porte.

— Gardien, cet homme est un employé de M. De Tinc. M. De Tinc me l'a prêté pour l'après-midi.

Le policier considéra le coupable allongé sur le divan et qui le regardait d'un air ahuri.

— Il vous a manqué de respect ? demanda-t-il.

— Je ne tiens pas à porter plainte, j'ai simplement appelé le bureau pour plus de sécurité. Il devait poser pour moi nu et maintenant, il s'est mis en tête de refuser. (Elle se dirigea nonchalamment vers son chevalet.) Monsieur Hobby, pourquoi ne cessez-vous pas cette

comédie de la fausse modestie ? Vous trouverez une serviette de bain dans la salle de bains.

Pat chercha ses chaussures, conscient d'avoir l'air stupide. Il pensa brusquement que la huitième course se jouait à ce moment à Santa Anita...

— Allez, allez, dépêchez-vous, dit le policier. Vous avez entendu ce que madame vous a dit ?

Pat se leva machinalement et lança un long regard de reproche douloureux sur la Princesse.

— Vous m'avez dit..., dit-il d'une voix rauque, que vous vouliez me peindre en...

— Vous m'avez dit, vous, que j'avais autre chose en tête. Dépêchez-vous, s'il vous plaît. Gardien, il y a un verre pour vous à l'office.

... Quelques minutes plus tard, tandis que Pat était assis au milieu de la pièce, frissonnant de froid, sa mémoire lui fit revoir les images des machines à sous de son enfance ; pour l'instant, cependant, bien peu de choses dans sa situation présente évoquaient la moindre ressemblance. Il se sentait du moins reconnaissant pour la serviette de bain, mais n'avait toujours pas compris que la Princesse n'était nullement intéressée par sa carcasse fatiguée, mais par son visage.

Il avait en cet instant exactement l'expression qui l'avait attirée au restaurant du studio, l'expression de Hollywood and Vine, l'autre face de M. De Tinc, et elle se dépêcha de travailler pendant qu'il faisait encore assez clair.

DEUX ANCIENS

Phil Macedon, l'ancienne supervedette masculine, et Pat Hobby, le scénariste, étaient entrés en collision dans Sunset Boulevard, près du Beverly Hills Hôtel. Il était cinq heures du matin et il y avait de l'alcool dans l'air lorsqu'ils commencèrent à discuter. Le sergent Gaspar les emmena tous les deux au poste de police. Pat Hobby, un homme de quarante-neuf ans, tenta de s'échapper, en apparence parce que Phil Macedon refusait d'admettre qu'ils étaient de vieilles connaissances.

Il heurta accidentellement le sergent Gaspar, qui en conçut une telle colère qu'il enferma Pat dans une petite pièce munie de barreaux en attendant l'arrivée du capitaine.

Dans l'histoire du cinéma, la période glorieuse de Phil Macedon se situe entre celle d'Eugene O'Brien et celle de Robert Taylor. La cinquantaine à peine franchie, il était encore aujourd'hui un homme de belle allure et il avait économisé assez d'argent pour s'être acheté une hacienda dans la vallée de San Fernando ; il y passait tout son temps, dans les honneurs, la gaieté et les dispositions d'un marin au port.

La vie en avait disposé autrement avec Pat Hobby. Après vingt et un ans au service de l'industrie, des scénarios et de la publicité, la collision de cette nuit-là le trouva aux commandes d'une voiture de 1933 qui était au surplus depuis peu la propriété de la North Hollywood Finance and Loan Co. En 1928, pourtant, Pat Hobby avait reçu des offres de soumission pour la construction de sa piscine privée !

Sa réclusion l'avait mis hors de lui, et il en voulait de plus en plus à Phil Macedon d'avoir refusé d'admettre qu'ils s'étaient rencontrés autrefois.

— Je suppose que vous avez oublié Coleman, dit-il d'un ton sarcastique. Et Connie Talmadge, Bill Corker et Allan Dan !

Macedon alluma une cigarette avec les gestes étudiés que personne n'a jamais surpassés depuis l'époque du cinéma muet et en offrit une au sergent Gaspar.

— Est-ce que je ne pourrai pas revenir demain ? demanda-t-il, Je dois entraîner un cheval...

— Je regrette, monsieur Macedon, dit le flic avec sincérité, car l'acteur était un de ses anciens favoris. Le capitaine va arriver d'une minute à l'autre. Mais vous, il ne vous retiendra pas.

— C'est une simple formalité, dit Pat du fond de sa cellule.

— Ouais, c'est une simple... Le sergent Gaspar foudroya Pat du regard. Pour vous, ça ne sera peut-être pas aussi simple que ça ! On ne vous a jamais parlé des prises de sang qu'on fait aux alcooliques ?

Macedon jeta sa cigarette par la porte et en alluma une autre.

— Et si je revenais dans deux heures ? proposa-t-il.

— Non, répondit le sergent. Puisque je suis obligé de vous garder, monsieur Macedon, je veux profiter de l'occasion pour vous dire ce que vous avez représenté pour moi autrefois. Dans votre film, vous savez, *l'Offensive finale*, ça a compté pour tous ceux qui étaient au front.

— Oh, oui, dit Macedon en souriant.

— Moi, j'essayais d'expliquer la guerre à ma femme, ce qui se passait, quoi les obus, les mitrailleuses ; j'y suis resté sept mois avec le 26^e régiment de Nouvelle-Angleterre, mais elle ne comprenait pas. Elle me montrait le doigt et elle disait : « Boum ! Tu es mort ! » et moi je rigolais et j'arrêtais de lui expliquer.

— Dites, est-ce que je peux sortir ? cria Pat.

— Vous, silence ! dit Gaspar d'un ton farouche. Vous n'avez sûrement pas fait la guerre !

— J'étais dans la milice du cinéma ici, dit Pat. J'avais de mauvais yeux.

— Écoutez ça ! dit le sergent, écœuré. Voilà ce qu'ils disent tous, ces sales embusqués. La guerre, je vous le dis, c'était quelque chose. Et quand ma femme a vu votre film, je n'ai plus été obligé de lui expliquer. Elle avait compris.

Après, elle en parlait toujours autrement, elle ne me montrait plus jamais le doigt en criant « Boum ! » Je n'oublierai jamais votre rôle dans ce trou d'obus. C'était tellement vrai que j'avais les mains en sueur rien qu'à vous voir.

— Merci, dit Macedon avec condescendance. (Il alluma une autre cigarette.) Vous voyez, j'ai fait la guerre moi-même et je savais ce que c'était. Je savais quelle impression ça faisait.

— Oui, monsieur, dit Gaspar admirativement. Eh bien, je suis content d'avoir eu l'occasion de vous dire ce que vous avez fait pour moi. Vous... vous avez expliqué la guerre à ma femme.

— De quoi parlez-vous ? demanda soudain Pat Hobby. De ce film de guerre que Bill Corker a réalisé en 25 ?

— Le voilà qui recommence, dit Gaspar. Oui, c'est ça, *The Birth of a Nation*. Et maintenant, bouclez-la jusqu'à l'arrivée du capitaine.

— Phil Macedon me connaissait très bien, dit Pat avec colère. Je l'ai même vu tourner un morceau de ce film-là.

— Il se trouve que je ne me souviens absolument pas de vous, mon vieux, dit Macedon poliment. Je n'y puis rien.

— Vous vous souvenez du jour où Bill Corker a filmé la séquence du trou d'obus, non ? Votre premier jour dans ce film ?

Il y eut un instant de silence.

— Quand le capitaine doit-il arriver ? demanda Macedon.

— Il n'en a plus pour longtemps, monsieur Macedon.

— Eh bien, moi, je m'en souviens, dit Pat, parce que j'étais là quand il a fait creuser ce trou d'obus. Il était derrière le studio à neuf heures du matin avec quatre caméras et une équipe d'ouvriers slaves. Il vous a appelé avec son téléphone de campagne pour vous dire d'aller chez l'habilleur enfiler votre uniforme. Ça vous revient, maintenant ?

— Je ne m'encombre pas l'esprit avec des détails, mon vieux.

— Vous avez rappelé pour dire qu'il n'y avait pas d'uniforme à votre taille et Corker vous a dit de la boucler et d'en passer un quand même. Quand vous êtes arrivé derrière le studio, vous étiez de très mauvaise humeur parce que votre uniforme ne vous allait pas.

Macedon sourit avec bonne grâce.

— Vous avez une mémoire vraiment remarquable. Êtes-vous certain de parler du même film, et du même acteur ?

— Certain ? et comment ! dit Pat. Je vous revois très bien. Malheureusement, vous n'avez pas eu le temps de protester très longtemps pour cette histoire, parce que Corker n'avait pas l'intention de vous écouter. Il avait toujours pensé que vous étiez le pire cabotin de Hollywood et qu'il fallait se lever de bonne heure pour vous faire jouer avec naturel et il avait son plan. Il allait filmer le centre du film avant midi, avant que vous ayez eu le temps de vous apercevoir que vous étiez en train de jouer. Il vous a fait pivoter et il vous a poussé dans ce trou d'obus sur le derrière et il a gueulé, « Caméra ! »

— Vous mentez ! dit Phil Macedon. Je suis descendu tout seul.

— Alors pourquoi est-ce que vous avez commencé à brailler ? dit Pat. Je vous entends encore hurler : « Hé, mais qu'est-ce qui vous

prend ? Qu'est-ce que c'est que cette... de gag ? Sortez-moi de là, ou bien je vous écrase tous ! » Et pendant tout ce temps-là, vous essayiez de ramper pour remonter la pente de ce sacré puits, et vous étiez tellement furieux que vous ne voyiez même pas clair ! Vous arriviez presque en haut, mais chaque fois vous glissiez et vous restiez un moment en bas, allongé, les mâchoires tremblantes et finalement vous vous êtes mis à brailler. Mais pendant tout ce temps-là, Bill avait quatre caméras braquées sur vous ! Au bout de vingt minutes, vous avez abandonné et vous êtes resté là sans bouger, pantelant. Quand Bill a eu une trentaine de mètres de pellicule de ça, il vous a fait sortir du trou par deux accessoiristes.

Le capitaine venait d'arriver dans une voiture de police. Il resta un instant dans l'encadrement de la porte, se détachant sur les premières lueurs grisâtres du jour naissant.

— Qu'est-ce que vous avez ramassé, sergent ? Un ivrogne ?

Le sergent Gaspar se dirigea vers la cellule, tourna la clé et fit signe à Pat de sortir. Pat cligna des yeux un instant, puis son regard tomba sur Phil Macedon et il secoua le poing dans sa direction.

— Alors, vous voyez que je vous connais bien, hein ! dit-il. Bill Corker, après, a coupé ce morceau de film à part et il a rajouté des titres ; comme ça, vous étiez censé être un fantassin dont le copain venait d'être tué. Vous vouliez sortir du trou d'obus, et aller venger sa mort contre les Allemands, mais les obus n'arrêtaient pas de pleuvoir aux alentours, et les explosions vous faisaient retomber dans le trou.

— De quoi s'agit-il ? demanda le capitaine.

— Je voulais prouver que je connais ce type, dit Pat. Bill a dit que le meilleur passage du film était celui où Phil a gueulé « Je me suis déjà cassé mon premier ongle ! » Bill a mis comme sous-titre à ça : « Dix Boches iront en enfer pour cirer tes godasses ! »

— Vous avez écrit là-dessus : « Collision en état d'ivresse », dit le capitaine en regardant le registre. On va emmener ces deux gars à l'hôpital et leur faire une prise de sang.

— Écoutez-moi, dit l'acteur en faisant son sourire le plus charmeur, je m'appelle Phil Macedon.

Le capitaine avait été nommé à son poste grâce à un appui politique et il était très jeune. Ce nom et ce visage lui disaient bien quelque chose, mais il ne fut guère impressionné, car Hollywood était rempli de noms célèbres oubliés depuis longtemps.

Ils montèrent tous dans la voiture de police arrêtée devant le poste.

Après la prise de sang, Macedon fut détenu au poste en attendant

que ses amis puissent verser une caution. Pat Hobby fut libéré, mais sa voiture ne marchait plus. Le sergent Gaspar lui proposa de le raccompagner dans sa propre voiture.

— Où habitez-vous ? demanda-t-il en démarrant.

— Aujourd'hui, je n'habite nulle part, dit Pat. C'est pour ça que je roulais en voiture. Quand un de mes amis se réveillera, j'irai le soulager de deux dollars et j'irai à l'hôtel.

— Oh, dit le sergent Gaspar, moi j'ai deux dollars ici qui ne servent à rien.

Les grandes propriétés de Beverly Hills défilèrent à côté d'eux et Pat leur fit un grand salut de la main.

— Au bon vieux temps, dit-il, je pouvais entrer jour et nuit dans quelques-unes de ces maisons-là. Et le dimanche matin...

— Est-ce que tout ce que vous avez dit au poste était vrai ? demanda Gaspar.... Quand vous avez raconté comment ils l'ont mis dans ce trou ?

— Et comment ! dit Pat. Ce type n'aurait pas dû le prendre d'aussi haut. Il n'est jamais qu'un ancien comme moi.

PLUS FORT QUE L'ÉPÉE

I

L'homme au teint basané, dont les yeux allaient et venaient sans cesse autour d'une bande de caoutchouc qui lui entourait la tête, répondait au surnom de Dick Dale. Le grand type à lunettes bâti comme un chameau sans bosse – et l'absence de bosse gênait beaucoup quand on le regardait – s'appelait E. Brunswick Hudson. La scène se passait au stand d'un cireur de chaussures, infime partie d'un grand studio de cinéma. Nous la suivons à travers les yeux rougis de Pat Hobby, assis sur le fauteuil installé à côté de celui du metteur en scène Dale.

Le stand était dressé à l'extérieur, devant le restaurant. La voix de E. Brunswick Hudson tremblait d'une passion contenue, mais restait basse pour ne pas être entendue des passants.

— Je me demande bien ce qu'un écrivain comme moi fabrique ici, dit-il avec colère.

Pat Hobby, un vieux renard des studios, aurait pu lui répondre, mais il ne connaissait pas les deux autres.

— C'est vraiment une drôle d'histoire, dit le metteur en scène Dale. (Il ajouta à l'adresse du cireur de chaussures :) Sers-toi de l'huile d'amandes douces !

— Drôle ? tonna E. Suspect, oui ! J'écris malgré moi, exactement ce que vous me demandez, et le bureau me dit de déménager parce que nous ne semblons pas nous mettre d'accord ?

— Voilà une façon polie de résumer la situation, dit Dale. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je vous assomme ?

E. Brunswick Hudson ôta ses lunettes.

— Essayez ! dit-il. Je pèse quatre-vingt-dix kilos et je n'ai pas un gramme de chair. (Il hésita et échappa habilement à ces mots si extrêmes : je veux dire de graisse.)

— Oh ! Allez au diable avec ça, dit Dale d'un ton méprisant. Je ne peux pas me mesurer avec vous. Il faut que je mette ce film sur pied. Rentrez à New York écrire un de vos bouquins, et oubliez tout ça. (Il regarda un instant Pat Hobby en souriant comme si, lui, était à même de le comprendre, comme si tout le monde sauf E. Brunswick Hudson

était à même de le comprendre.) Je ne peux quand même pas vous apprendre tout ce métier du cinéma en trois semaines.

Hudson remit ses lunettes.

— Quand j'écirai vraiment un livre, dit-il, toute l'Amérique se paiera votre tête.

Il se retira – inefficace, mystifié, battu. Une minute plus tard, Pat parla.

— Ces gars-là ne comprennent jamais rien, dit-il. Je n'en ai jamais vu un seul y comprendre quelque chose, et je fais ce boulot, scénario et publicité et tout le reste depuis vingt ans.

— Vous êtes du studio ? demanda Dale.

Pat hésita.

— Je viens de finir un contrat.

Il y avait cinq mois de cela.

— Quels films avez-vous signés ? dit Dale.

— Une sacrée liste depuis 1920.

— Venez à mon bureau, dit Dale. Je voudrais vous parler de quelque chose maintenant que ce salopard est rentré dans sa ferme de la Nouvelle-Angleterre. Je me demande pourquoi il leur faut une ferme en Nouvelle-Angleterre quand tout l'Ouest reste inhabité !

Pat donna son avant-dernière pièce d'un cent au cireur et descendit du stand.

II

Nous sommes plongés au cœur des détails techniques.

— L'ennui, c'est que ce compositeur, ce Reginald De Koven, n'avait aucun trait saillant, dit Dick Dale. Il n'était pas sourd comme Beethoven, ce n'était pas un garçon de café génial, il n'a pas fait de prison. Rien d'intéressant. Tout ce qu'il a fait de sa vie, c'était d'écrire de la musique et nous n'avons qu'un détail intéressant, cette chanson, *O promise Me*. Il faut qu'on démarre autour de ça, une femme lui promet quelque chose, et à la fin, il recueille le fruit de sa promesse.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir, dit Pat. Si Jack Berners accepte de me mettre sur ce boulot...

— Il acceptera, dit Dale. Maintenant et désormais, je choisis mes propres scénaristes. Combien est-ce qu'on vous donne ? Quinze cents dollars ? (Il regarda les chaussures de Pat.) Sept cent cinquante ?

Pat le considéra d'un œil vide un instant. Puis, comme ça, il sortit sa meilleure trouvaille d'imagination depuis dix ans.

— J'ai eu une histoire avec la femme d'un producteur, dit-il, et ils ont fait bloc contre moi. Je touche seulement trois cent cinquante dollars maintenant.

À certains égards, ce fut le travail le plus facile qui lui eût jamais été confié. Le metteur en scène Dick Dale était le genre d'homme qu'on aurait pu trouver dans n'importe quelle ville américaine il y a cinquante ans. C'était en général le photographe local, responsable parfois d'une petite invention mécanique, à la tête d'un groupe « artistique », et auteur des vers publiés par la feuille de chou du pays. Tous les éléments dynamiques de ce pays remarqué avaient émigré à Hollywood entre 1910 et 1930, et avaient fait là une carrière inconcevable ailleurs ou à une autre époque. Enfin, et sur une échelle très vaste, ils pouvaient agir à leur manière. Durant les semaines que Pat Hobby et Mable Hatman, la script-girl de Dick Dale, travaillèrent à ses côtés sur le scénario, pas un mouvement, pas un mot ne fut indiqué ou écrit qui ne fût marqué du sceau de Dick. Pat faisait une suggestion, qu'il qualifiait de « c'est toujours bon, c'est mieux que rien » et Dale : « Une minute ! Une minute ! » Il était debout, les bras étendus. « J'ai l'impression de voir un chien. » Ils attendaient tendus, la respiration haletante, tandis qu'il voyait un chien.

« Deux chiens. »

Un second chien prenait place auprès du premier dans leur vision obéissante.

« Nous ouvrons avec un chien en laisse – on recule la caméra pour montrer un autre chien – maintenant ils aboient l'un après l'autre. On recule encore : les laisses sont attachées aux tables – les tables se renversent – vu ? »

Ou bien, brusquement :

« Il me semble que je vois De Koven en apprenti plâtrier.

« Oui ? avec une nuance d'espoir.

« Il va à Santa Anita et met du plâtre sur les murs, tout en chantant. Notez ça, Mabel. » Il poursuivait ainsi sans relâche...

En un mois, ils avaient les cent vingt pages nécessaires. Reginald De Koven, semblait-il, sans être alcoolique, ne détestait pas « un petit verre de temps en temps ». Le père de la fille qu'il aimait était mort d'avoir trop bu, et après le mariage, lorsqu'elle l'avait trouvé en train de boire « son petit verre », rien n'y avait fait, elle était partie pour vingt ans. Il devint célèbre et elle chanta ses chansons sous le nom de Maid Marian, mais il ne sut jamais que c'était son ancienne femme.

Le script, sur lequel était inscrit : « Temporairement complet. Par Pat Hobby », alla échouer sur le bureau du directeur. Les plans prévoyaient que Dale devait commencer le tournage dans une semaine.

Vingt-quatre heures plus tard, il était assis dans son bureau avec ses collaborateurs, dans une ambiance de deuil. Pat Hobby était le moins abattu. Quatre semaines à trois cent cinquante dollars – même en déduisant les deux cents qui avaient filé sans espoir de retour à Santa Anita

— c'était tout de même mieux que les deux cents qui lui restaient le jour de sa rencontre avec Dale chez le cireur.

— C'est le cinéma, dit Pat d'une voix consolante. Vous êtes au sommet – vous êtes en bas

— dedans, dehors, hop ! N'importe quel ancien sait ça.

— Oui, dit Dick Dale distraitement. Mabel, téléphonez à ce Brunswick Hudson. Il est dans sa ferme de Nouvelle-Angleterre, sûrement en train de traire les abeilles.

Quelques minutes après, elle revint.

— Il est arrivé par avion à Hollywood ce matin, monsieur Dale. Je l'ai repéré, il est au Beverly Wilshire Hôtel.

Dick Dale approcha un téléphone de son oreille. Sa voix était amicale et légèrement tendue lorsqu'il dit :

— Monsieur Hudson, vous avez eu un jour une idée qui m'a plu. Vous m'avez dit que vous alliez la mettre par écrit. À propos de De Koven, oui, qui volait sa musique à un berger du Vermont. Vous vous en souvenez ?

— Oui.

— Eh bien voici : Berners veut démarrer le tournage tout de suite, sinon nous n'aurons plus les acteurs, alors nous sommes très pressés, si vous voyez ce que je veux dire. Est-ce que par hasard vous auriez ce texte ?

— Vous vous souvenez de ce qui s'est passé quand je vous l'ai apporté ? demanda Hudson. Vous m'avez d'abord fait attendre deux heures. Puis vous l'avez « regardé » en deux minutes. Vous aviez mal au cou, je crois que vous aviez besoin qu'on vous le torde un peu. Seigneur, ce que vous aviez mal ! C'est le seul souvenir agréable que j'aie conservé de cette matinée.

— Au cinéma...

— Je suis tellement heureux que vous soyez coincés ! Je ne vous

raconterais pas l'histoire des *Trois Ours* pour cinquante mille dollars !

Tandis qu'ils raccrochaient tous les deux, Dick Dale se tourna vers Pat.

— Sales écrivains ! dit-il d'une voix furieuse. Pourquoi est-ce qu'on vous paie tant ? Des millions de dollars ! Et vous écrivez des pages minables que je ne peux même pas photographier, et vous vous mettez encore en colère si on ne lit pas vos gribouillages ! Comment veut-on que je fasse des films avec des salopards comme Hudson et vous ? Comment, hein ? Comment croyez-vous que je peux faire, hein, espèce de vieil ivrogne ?

Pat se leva, fit un pas vers la porte. Il n'en savait rien, dit-il.

— Sortez ! hurla Dick Dale. Votre salaire s'arrête aujourd'hui ! Sortez du studio !

Le destin n'avait pas donné de ferme en Nouvelle-Angleterre à Pat, mais il y avait en face du studio un bar où les rêves bucoliques s'achevaient en une floraison de bouteilles quand on pouvait se les offrir. Il n'aimait guère quitter le studio, qui était sa maison depuis des années, aussi revint-il à son bureau à six heures. Il vit que ce bureau avait déjà été attribué à un autre scénariste, le nom porté sur la carte était celui d'E. Brunswick Hudson.

Il passa une heure au restaurant, refit une visite au bar d'en face, puis son instinct le conduisit vers un plateau où était installé un décor de chambre à coucher. Il passa la nuit sur un divan occupé l'après-midi même par Claudette Colbert dans les vêtements les plus soyeux de la terre.

Son réveil fut moins joyeux, mais sa bouteille n'était pas entièrement vide et il avait encore cent dollars en poche. Il y avait des courses à Santa Anita et son capital serait peut-être doublé le soir.

En se dirigeant vers la sortie, il hésita devant la boutique du coiffeur, mais se sentit trop nerveux pour se faire raser. Mais il s'arrêta bientôt, reconnaissant la voix de Dick Dale, venant du stand du cireur de chaussures.

— Miss Hatman a trouvé votre autre script et il est justement la propriété de la compagnie.

E. Brunswick Hudson était debout en bas du stand.

— Je refuse qu'on utilise mon nom, dit-il.

— Parfait. Je mettrai le nom de miss Hatman dessus. Verners le trouve formidable, à condition que la famille de De Koven l'accepte. De toute façon, ce berger n'aurait jamais pu vendre ses airs lui-même, non ? Vous avez déjà entendu parler d'un berger qui émargerait à la

Société des compositeurs de musique ?

Hudson ôta ses lunettes.

— Je pèse quatre-vingt-dix kilos...

Pat s'approcha.

— Entrez à l'armée, dit Dale d'un ton méprisant. Je n'ai pas le temps de me mesurer avec vous. J'ai un film à faire. (Son regard tomba sur Pat.) Bonjour, l'ancien !

— Bonjour, Dick, dit Pat en souriant.

Puis, sentant que, psychologiquement, il avait l'avantage, il ajouta :

— Quand est-ce qu'on commence à travailler, Dick ?

— Combien ? dit Dick au cireur, et à Pat : c'est arrangé, et le travail est fini. Il y a longtemps que je promets à Mabel de mettre son nom sur un film. Venez me voir un de ces jours quand vous aurez une idée.

Il appela quelqu'un devant la boutique du coiffeur et s'éloigna rapidement. Hudson et Hobby, deux hommes de lettres qui ne s'étaient jamais officiellement rencontrés, se regardèrent. Il y avait des larmes de colère dans les yeux d'Hudson.

— Les auteurs sont drôlement traités ici, dit Pat d'une voix compréhensive. Ils ne devraient jamais y mettre les pieds.

— Qui écrirait les films ? Ces faibles d'esprit ?

— En tout cas, pas les auteurs, dit Pat. On ne veut pas d'auteurs. On veut des écrivains, comme moi.

PAT HOBBY À L'UNIVERSITÉ

I

L'après-midi était sombre. Les parois de Topanga Canyon se dressaient verticalement de chaque côté. Il fallait qu'elle s'en débarrassât. Le bruit que ça faisait à chaque cahot, sur le siège arrière, lui faisait peur. Evylyn n'aimait pas du tout cette affaire. Ce n'était pas pour ce genre de travail qu'elle était venue à Hollywood. Puis elle pensa à M. Hobby. Il croyait en elle, il lui faisait confiance, et elle faisait cela pour lui.

Mais la mission était délicate. Evylyn Lascalles quitta le canyon et navigua entre les rivages inhospitaliers de Beverly Hills. Plusieurs fois elle remonta des allées privées, plusieurs fois elle se gara dans des terrains vagues, mais chaque fois quelque piéton ou quelque oisif la jetèrent dans un abîme de crainte. Son cœur faillit même s'arrêter lorsqu'elle se vit épiée d'un air admiratif – ou était-ce un air méfiant ? – par un homme qui ressemblait à un détective.

« Il n'avait pas le droit de me demander ça, se dit-elle. Plus jamais ! Je le lui dirai. Plus jamais ! »

La nuit arrivait très vite. Evylyn ne l'avait jamais vue arriver aussi vite. Il fallait retourner vers le canyon dans ces conditions, retourner vers la vie libre et sauvage de la nature. Elle remonta un couloir étroit qui prêtait au jour finissant ses dernières teintes pastel. Et elle jugea convenable un grand virage qui dominait un plateau situé très loin en contrebas.

Ici, il n'y aurait pas de complications. En jetant chaque article dans le vide, elle le verrait s'éloigner d'elle un peu comme s'il allait dans un autre État.

Miss Lascalles était originaire de Brooklyn. Elle avait eu très envie de venir à Hollywood et d'être secrétaire dans un studio, mais elle regrettait aujourd'hui d'avoir quitté sa maison.

Il fallait se mettre au travail, pourtant – elle devait se débarrasser de sa cargaison – dès que cette voiture aurait disparu de sa vue...

II

Pendant ce temps, son employeur, Pat Hobby, était devant le salon de coiffure du studio et il parlait à Louie, le bookmaker. Les quatre semaines de Pat à deux cent cinquante dollars s'achevaient demain et il avait déjà pris cet air blême et traqué de ceux qui vivent toujours sur le bord de la solvabilité.

— Quatre petites semaines sur un mauvais script, dit-il. C'est tout ce que j'ai eu en six mois.

— Comment vivez-vous ? lui demanda Louie, sans montrer *trop* d'intérêt.

— Je ne vis pas ! Les jours passent, les semaines passent. Mais qui s'en soucie ? Qui s'en soucie, après vingt ans ?

— Vous avez bien profité de tout en ce temps-là, lui rappela Louie.

Pat regarda passer une figurante costumée dans une robe de lamé brillante.

— C'est vrai, reconnut-il. J'ai eu trois femmes. Et tout ce que n'importe qui peut souhaiter.

— Vous voulez dire que celle-là est une de vos anciennes femmes ?

Pat regarda disparaître la figurante.

— Non. Je n'ai pas dit ça. Mais j'en ai eu des quantités qui vivaient des miettes qui tombaient de ma table. Plus maintenant en tout cas. À quarante-neuf ans, un homme n'est plus considéré comme humain.

— Vous avez une secrétaire drôlement jolie, dit Louie. Écoutez, Pat, je vais vous donner un tuyau...

— Je ne peux pas m'en servir, dit Pat. Il me reste cinquante cents.

— Pas un tuyau pour les courses, non. Écou-tez-moi. Jack Berners veut faire un film sur l'Université de la côte ouest, parce qu'il a un fils qui y joue dans l'équipe de basket-ball. Il n'arrive pas à trouver un scénario. Pourquoi n'allez-vous pas voir le directeur sportif – il s'appelle Doolan – à l'U.W.C. (14) ? Il me doit trente mille dollars sur des chevaux, et il pourrait peut-être vous donner une idée pour un film universitaire ? Après, vous n'auriez plus qu'à vendre l'idée à Berners. Vous êtes payé en ce moment ?

— Jusqu'à demain, dit Pat sombrement.

— Allez voir Jim Kresge, qui tient la boutique d'articles de sports à l'université. Il vous présentera au directeur sportif. Écoutez, Pat, il faut que je ramasse mes tickets maintenant. Et n'oubliez pas que Doolan me doit trente sacs !

L'idée ne semblait guère prometteuse à Pat, mais elle valait mieux que l'inaction. Il s'en alla chercher son pardessus dans l'immeuble des auteurs, et tomba à temps pour saisir un téléphone plaintif.

« Evelyln à l'appareil » dit une voix gracieuse – Je n'arrive pas à m'en débarrasser cet après-midi. Il y a des voitures partout...

— Je ne peux pas parler de ça ici, dit Pat très vite. Je dois aller à l'U.W.C., parce que j'ai une idée en tête.

— Mais j'ai essayé, gémit-elle, je vous assure que j'ai essayé, et chaque fois, il y a une voiture qui s'amène... !

— Chut, s'il vous plaît !

Il raccrocha. Il avait déjà assez de choses à penser comme ça.

Pendant des années, Pat avait suivi les exploits des « Trojuns », l'équipe de l'Université de Californie du Sud, et les hauts faits presque aussi fabuleux des « Roller Coasters », qui représentaient l'équipe de l'U.W.C. Il ne s'y intéressait pas pour des raisons mathématiques. Les Rollers lui avaient coûté des fortunes à leur époque de gloire. Aussi fut-ce avec un vague sentiment de propriétaire qu'il pénétra sur les grandes pelouses de l'université, dans un décor qu'on eût dit de la main de Cecil B. de Mille et d'un ingénieur aztèque.

Il trouva Kresge, qui le conduisit chez le directeur sportif Kit Doolan, un ancien demi de mêlée célèbre, qui était d'excellente humeur. Cette année, avec cinq géants de couleur dans son attaque, aucun d'âge suffisant pour être subventionné, mais tous très expérimentés, son équipe était bien placée pour conquérir le titre.

— Je serai heureux d'aider votre studio, dit-il. Heureux de rendre service à M. Berners ou... à Louie. Que puis-je pour vous ? Vous voulez faire un film ?... Eh bien, nous ne refusons jamais la publicité. Monsieur Hobby, j'ai une réunion du Comité universitaire dans cinq minutes ; peut-être pourriez-vous leur préciser votre idée ?

— Je me le demande, dit Pat, songeur.

J'avais plutôt pensé à discuter de ça avec vous. Nous pourrions prendre un verre quelque part...

— Je crains que non, dit Doolan d'un ton jovial. Si jamais ces messieurs sentaient que je viens de boire, je les entendrai ! Venez à la réunion ; quelqu'un a volé des montres et des bijoux dans les bâtiments et nous sommes sûrs que c'est un étudiant.

M. Kresge, ayant joué son rôle, se leva.

— Vous voulez un bon tuyau pour la cinquième demain ?

— Pas moi, dit Doolan.

— Et vous, monsieur Hobby ?

— Moi non plus, dit Pat.

IV

Brisant là leur alliance avec le monde des bas-fonds, Pat Hobby et le directeur sportif Doolan descendirent le couloir du bâtiment administratif. À la porte du doyen, Doolan dit :

— Dès que possible, je viendrai vous chercher pour vous présenter.

Pat, qui n'était accrédité ni par Jack Berners ni par le studio, attendit avec un certain *malaise*. Il n'était guère réjoui à la pensée de faire face à un groupe de professeurs superstitieux, mais il se souvint qu'il transportait dans la poche de son pardessus une marchandise humble mais tracassante. L'adjoint du Doyen avait quitté son bureau pour être secrétaire de séance, aussi Pat augmenta-t-il sa ration de calories d'une longue gorgée qui faillit l'étouffer.

Une douce chaleur se répandit bientôt en lui et il s'installa dans le fauteuil de l'adjoint, les yeux fixés sur la porte où il lisait :

SAMUEL K. WISKITH DOYEN DU CORPS DES ÉTUDIANTS

Ce pourrait être une rencontre terrible.

... Mais pourquoi ? Il y aurait des raseurs qui le prendraient de haut, tout le monde savait ça. Ils avaient des diplômes universitaires, mais ça s'achetait, alors ? S'ils acceptaient de jouer un rôle correct avec le studio, ils retireraient une excellente publicité pour l'U.W.C. Et ça voudrait dire des meilleurs salaires pour eux, non, et plus de fric ?

La porte de la salle de conférences s'ouvrit et se referma. Personne ne s'était montré et Pat se leva pour se préparer. Représentant la quatrième industrie du pays – ou la représentant *presque* – il ne devait pas baisser le regard devant une poignée de messieurs diplômés. Il avait lui aussi sa petite idée sur l'instruction supérieure : dans sa jeunesse, il avait été porteur dans un collège de l'Université de Pennsylvanie. Et avec un chauvinisme réconfortant, il se dit que la Pennsylvanie enfonçait largement cette entreprise de la zone pionnière.

La porte s'ouvrit, un jeune homme très rouge, au front chargé de gouttes de sueur, la traversa, fonça et disparut. M. Doolan se tenait dans l'encadrement de la porte, très calme.

— Venez, monsieur Hobby, dit-il.

Pas de quoi avoir peur. Des souvenirs de ses jours de collège se déversaient à grands flots dans sa tête tandis qu'il s'avavançait. Et

aussitôt, tandis que le jus de la confiance se répandait dans son système, il eut une idée...

— C'est une idée plus réaliste, disait-il cinq minutes plus tard. Vous comprenez ?

Le doyen Wiskith, un homme de haute taille, très pâle, pourvu d'un appareil auditif, sembla avoir compris, sinon avoir approuvé. Pat insista encore.

— C'est un film vrai, dit-il patiemment, ce que nous appelons « un document ». Vous admettez que le jeune homme qui vient de sortir volait des montres, n'est-ce pas ?

Les assistants – sauf Doolan – échangèrent des regards, mais personne n'éleva la voix.

— Voilà, vous y êtes, dit Pat, triomphant. Vous vendez ça aux journaux. Mais voilà où nous intervenons. Dans le film, on comprend qu'il volait des montres pour faire vivre son jeune frère, et son jeune frère est l'avant-centre de l'équipe de football. C'est celui qui fonce le plus vite. Nous essaierons sûrement d'avoir Tyrone Power, mais nous utiliserons l'un de vos joueurs pour le doubler.

Pat s'interrompit, attentif à ne rien oublier.

— ... Bien sûr, nous sommes obligés de faire passer nos films dans les États du Sud, alors il faudra que ce soit un de vos joueurs blancs.

Il y eut un silence tendu. M. Doolan vint à son aide.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, dit-il.

— C'est une idée complètement absurde, dit le Doyen Wiskith. C'est...

Le visage de Doolan se crispa légèrement.

— Une seconde ! dit-il. Qui parle de quelque chose ici ? Écoutez-le, c'est lui qui parle !

L'adjoint du Doyen, qui avait quitté la pièce à l'appel d'une sonnette, venait de rentrer et murmurait quelque chose à son oreille. Celui-ci sursauta.

— Un instant, monsieur Doolan, dit-il.

Il se tourna vers les autres membres du comité.

— Le Préfet a un cas de discipline dehors, et il ne peut pas, légalement, détenir le corps du délit. Puis-je régler cela d'abord ? Puis nous reviendrons à... (il considéra froidement M. Doolan), à cette idée absurde.

L'adjoint lui ouvrit la porte.

Ce préfet, pensa Pat, repensant à sa jeunesse dans le parc de l'université, rempli de vignes et de feuilles, ressemblait à tous les préfets : des flics intimidés, des bêtes de proie à peine civilisées.

— Messieurs, dit le Préfet avec un respect délicatement modulé, j'ai une affaire que je n'arrive pas à comprendre. (Il secoua la tête, l'air intrigué, et reprit :) Je sais qu'il y a délit, mais je n'arrive pas à en comprendre la raison. J'aimerais vous confier l'affaire, je vais vous montrer simplement le corps et l'objet du délit... Entrez, vous.

En voyant entrer Evylyn Lascalles, suivie à peu de distance d'une grosse housse de coussin brinquebalante, que le Préfet déposa à côté d'elle, Pat pensa une fois encore au parc de l'Université de Pennsylvanie et à ses ormes. Il souhaita avec passion y être transporté à l'instant même. Il n'avait pas de souhait plus vif au monde. Son second souhait, par ordre d'importance, était que le dos de Doolan, derrière lequel il tentait de se dérober aux regards en bougeant sa chaise, fût plus large encore.

— Oh ! Vous voilà enfin ! dit-elle avec reconnaissance. Oh ! monsieur Hobby ! Dieu soit loué ! Je n'ai pas pu m'en débarrasser et je ne pouvais pas les remmener chez moi ; ma mère m'aurait tuée ! Alors je suis venue pour essayer de vous trouver ici et cet homme a osé regarder sur le siège arrière de ma voiture !

— Qu'y a-t-il dans ce sac ? demanda le Doyen Wiskith. Des bombes ? Quoi ?

Plusieurs secondes avant que le Préfet ait eu le temps de ramasser le sac et de le faire rouler sur le plancher – de sorte qu'il rendit un son absolument indiscutable et évident –, Pat aurait pu le leur expliquer. Il y avait des cadavres : des quarts, des demi-bouteilles et des bouteilles, la preuve de quatre semaines épuisantes à deux cent cinquante dollars ; les bouteilles vides ramassées dans les tiroirs de son bureau. Son contrat finissant le lendemain, il avait jugé préférable de ne pas laisser de pareils témoins derrière lui.

Cherchant un moyen de s'échapper, son esprit revint une dernière fois à ces jours heureux à l'Université de Pennsylvanie.

— Je vais faire le porteur, dit-il en se levant.

Il balança le sac par-dessus son épaule et faisant face à l'honorable comité, il dit à la ronde, surprenant tous ses auditeurs :

— Réfléchissez.

— C'est ce que nous avons fait, dit M. Doolan à sa femme le soir

même. Mais nous n'y avons jamais rien compris.

— C'est un petit peu cinglé, cette histoire, dit M^{me} Doolan. J'espère que ça ne me fera pas rêver. Le pauvre homme avec son sac ! Je pense sans arrêt qu'il est descendu au purgatoire et qu'on l'oblige à sculpter un bateau dans *chacune* de ces bouteilles avant de l'autoriser à monter au ciel !

— Cesse de dire ça ! dit Doolan très vite. C'est moi que tu vas faire rêver. Il y avait des quantités de bouteilles.

APPENDICE

Ce qui suit est la révision de Nouvelle Brève et Patriotique reçue le 15 octobre 1940, trop tard pour que les changements demandés par Fitzgerald soient incorporés dans la version qui était sous presse pour le numéro de décembre 1940 d'Esquire, qui parut le 15 novembre.

Les mots ou les phrases soulignés sont ceux qui ont été changés ou ajoutés, et les barres obliques attirent l'attention du lecteur sur les passages supprimés ou transportés ailleurs dans la même nouvelle.

NOUVELLE BRÈVE ET PATRIOTIQUE

par F. Scott FITZGERALD

Pat Hobby, l'homme et l'écrivain, connut son plus grand succès à Hollywood à l'ère décrite par Irving Cobb comme celle où / « il fallait absolument dénicher un os du tibia de saint Sébastien pour faire un levier de vitesse. »/ *Il fallait aussi avoir une piscine et Pat avait la sienne, du moins il en avait une pendant les quelques heures qui suivaient son remplissage chaque semaine, avant que l'eau ne s'infiltrât obstinément à travers les fêlures du ciment.*

« Mais c'était une piscine tout de même », se dit-il pour se rassurer un certain après-midi, dix ans plus tard. / *Aujourd'hui il était plus que reconnaissant pour un petit travail/ à deux cent cinquante dollars par semaine/ mais toutes ses années d'échec ne pouvaient le débarrasser de ce beau souvenir.*

/Il travaillait sur un petit « court métrage ». Il concernait *de très loin* la carrière du général Fitzhugh Lee qui avait combattu pendant la guerre de Sécession dans les rangs des confédérés, puis, plus tard, contre l'Espagne au nom des États-Unis. Ainsi, l'histoire n'offenserait ni les États du Sud ni ceux du Nord. *Au cours d'une* conférence, Pat avait tenté d'apporter sa pierre à l'édifice.

« Je pensais... dit-il à Jack Berners, qu'il ne serait pas mauvais *de nos jours* de donner un petit air juif à ce film ?

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? » demanda aussitôt Berners.

« Eh bien, je me suis dit, les choses étant ce qu'elles sont, quoi, qu'il serait bon, enfin, pas mauvais, de montrer qu'il y avait aussi des juifs dans l'affaire. »

« Dans quoi ?

« Dans la guerre civile. » Pat passa brièvement en revue,

mentalement, ses minces connaissances historiques. « Il y en avait, non ? »

« *Je le suppose* », dit Berners, manifestant quelque impatience. « Je suppose qu'à part les quakers, tout le monde y *était*. »

« Alors, mon idée était qu'on aurait pu faire tomber ce Fitzhugh Lee amoureux d'une juive. Il doit être fusillé au couvre-feu, alors elle saisit *la cloche*... »

Berners se pencha en avant, l'air très sérieux :

« Écoutez, Pat, vous avez envie de ce travail, non ? / ».

« *Bien sûr.* »

« Je vous ai raconté *l'histoire que nous voulons avoir/ Laissez les Juifs se débrouiller tout seuls* et si vous avez concocté cette niaiserie pour me faire plaisir, c'est vraiment que vous perdez les pédales. »

Était-ce là une façon de traiter un homme qui avait possédé un jour une piscine ? / *Pat ne cessait de penser à sa piscine perdue depuis bien longtemps à cause du Président des États-Unis.* Pat se remémorait un jour précis, dix ans plus tôt, *dans tous ses détails/* Ce jour-là, le bruit avait circulé que le Président allait visiter le studio. Ce geste semblait inaugurer une nouvelle époque du cinéma, parce que *le Président des États-Unis* n'avait jamais visité un studio auparavant. Les directeurs et les hauts personnages de la Compagnie s'étaient tous mis en grande tenue, *avec des cravates*, et il y avait des drapeaux au-dessus de la porte du restaurant...

/Sa rêverie fut interrompue par la voix de Ben Brown, *le directeur des courts métrages.* /

Jack Berners vient de me téléphoner, dit-il. Nous ne tenons pas à modifier quoi que ce soit au texte, Pat. Nous avons une *histoire*. Fitzhugh *était dans la cavalerie*. C'était un neveu de Robert E. Lee, et nous voulons le montrer *faisant sa reddition* à Appomax, en pleine *colère*, et tout ça. Puis montrer comment il *arriva* à se réconcilier avec les États du Nord – il faudra être très prudent parce que la Virginie grouille encore de Lee – et finit par accepter un commandement du président des États-Unis McKinley. / *Et regardez attentivement tout ce qui concerne l'Espagne ; le type qui a écrit ça était un Rouge* et il a fait de tous les officiers espagnols des trouillards... »

Dans son bureau, / Pat regarda le texte de « *Fidèle à deux drapeaux.* » La première scène montrait le général Fitzhugh Lee à la tête de sa cavalerie, apprenant que Petersburg avait été évacuée. Dans le texte, Lee recevait cette sombre nouvelle en faisant des gestes *désordonnés*, mais Pat était payé à deux cent cinquante dollars par semaine ; aussi, l'air indifférent, et sans effort réel, il écrivit dans un

de ses registres de *dialogue favori* :

LEE (*à ses officiers*)

« Alors, qu'est-ce que vous faites à rester tous plantés là comme des idiots ? FAITES quelque chose ! »

6 Plan rapproché. Les officiers reprennent courage, s'envoient des grandes claques dans le dos, etc.

Fondu-enchaîné sur :

Sur quoi ? L'esprit de Pat se fondit une fois de plus dans son glorieux passé. Ce *grand jour-là, dix ans plus tôt*, le téléphone de son bureau avait sonné à / midi. C'était M. Moskin.

« Pat, le Président déjeune dans la salle à manger des *directeurs*. Doug Fairbanks ne peut pas venir, alors il y a une place vide et de toute façon nous pensons qu'il nous faut absolument un auteur. »

Ses souvenirs du déjeuner étaient remplis d'éclat. Le Grand Homme avait posé *des questions* sur le cinéma en général et fait une plaisanterie et Pat avait ri *aux éclats* avec tous les autres, tous des hommes de poids : riches, heureux, couronnés par le succès.

Ensuite, le Président devait assister *au tournage de quelques scènes* sur un plateau, puis se rendre chez M. Moskin, pour rencontrer *plusieurs vedettes féminines* à l'heure du thé. Pat n'avait pas été invité à cette réception, *mais sa maison de Beverly Hills était voisine de la propriété de M. Moskin* et il était rentré tôt chez lui. / De sa véranda, il avait vu arriver le cortège ; M. Moskin était assis à l'arrière à côté du Président. / Comme il était fier du cinéma alors, fier de la *situation* qu'il y avait *gagnée*, fier du Président, de l'heureux pays où le *cinéma était né...*

Pat soupira. Revenu *une fois de plus* à la réalité, il considéra le manuscrit de « Fidèle à deux drapeaux » et écrivit lentement, d'un air pensif :

À insérer : un calendrier, où les années sont clairement indiquées. Les *feuilles s'envolent sous une bise froide* pour indiquer que Fitzhugh Lee vieillit.

Les travaux de Pat lui avaient donné soif. Il n'avait pas envie d'eau, mais il savait par expérience qu'il ne devait pas boire autre chose le jour où il inaugurerait un nouveau travail. Il/ sortit dans le hall et suivit le long couloir jusqu'à la machine d'eau glacée/ et en marchant, il retomba dans sa rêverie *sur son passé*.

Ç'avait été un magnifique après-midi californien et M. Moskin avait emmené son hôte ravi et le groupe de vedettes dans son jardin, *avoisinant celui de Pat*. Pat sortit par sa porte de derrière et suivit une

haie basse de troènes qui le masquait ; et, accidentellement, il était tombé nez à nez avec les invités.

Le Président lui avait souri et avait fait un signe de tête. *M. Moskin* en avait fait autant.

« Vous avez rencontré M. Hobby au déjeuner, dit *M. Moskin* au Président. Il est l'un de nos auteurs. »

« Oh, oui, dit le Président, vous écrivez les films. »

« Oui », avait dit Pat.

Le Président jeta un coup d'œil dans la propriété de Pat.

« Je pense, que l'inspiration ne doit pas vous manquer quand vous êtes assis auprès de cette belle piscine. »

« Oui, avait dit, Pat, oui. »

... Pat remplit sa tasse à la machine/dans le couloir. Au fond du couloir un groupe s'approchait, Jack Berners, Ben Brown, plusieurs autres hauts personnages, entourant une jeune femme avec laquelle ils se montraient très attentifs et très déférents. Il la reconnut, c'était la vedette de l'année, le supersuccès, celle dont tous les studios voulaient obtenir un contrat par n'importe quel moyen.

Pat s'attarda avec sa tasse. Il avait déjà eu l'occasion de voir plus d'un phénomène de ce genre éclater et disparaître sans laisser de traces, mais cette fille / ferait battre le pouls de tous les Américains sans exception. Il sentit que le sien battait plus vite. Finalement, à mesure que le cortège se rapprochait, il posa sa tasse, se tapota les cheveux du plat de la main et fit un pas *dans* le couloir.

La vedette le regarda. Il la regardait. Puis elle prit le bras de Jack Berners et celui de Ben Brown, et, *sans lui avoir proposé de le présenter*, les membres du groupe, comme par enchantement, parurent le traverser ; il dut faire un pas en arrière pour se plaquer contre le mur.

Un instant après, Jack Berners se retourna et le rappela, « B'jour Pat ». Et / *l'un* des autres lui jeta un coup d'œil, mais personne d'autre ne lui adressa la parole : tout le monde était captivé par la jeune femme.

Dans son bureau, / Pat parcourut sombrement la scène au cours de laquelle le président des États-Unis, McKinley, propose un commandement fédéral à Fitzhugh Lee. *Berners avait écrit en marge* : « Il faut que McKinley parle de démocratie et de l'amitié cubano-américaine, mais rien contre l'Espagne, car le marché peut se redresser. » / Pat serra les dents et écrivit d'un crayon rageur :

LEE

Monsieur le Président, vous pouvez garder votre commandement et aller au diable.

Puis *Pat* se pencha davantage sur son bureau, les épaules tremblantes, *malheureux* et repensa à ce grand jour où il avait *possédé* une piscine.

POSTFACE

À PROPOS DE SCOTT FITZGERALD

par John DOS PASSOS

Les articles parus dans la presse à l'occasion de la mort prématurée de Scott Fitzgerald donnaient au lecteur la même impression bizarre que l'on éprouve lorsque, après avoir parlé pendant une heure sur un sujet quelconque avec un homme, l'on s'aperçoit que ni lui ni soi-même n'a compris un mot de ce que l'autre disait. Les auteurs de ces articles, de toute évidence, en savaient long sur l'art d'écrire en anglais, et normalement, ils auraient dû en savoir au moins aussi long sur l'art de lire en anglais. Mais le fait qu'ils aient décidé de consacrer leur vie à l'étude critique de l'œuvre des autres ne devrait-il pas nous fournir l'assurance qu'ils admettaient l'existence de certains critères permettant de les juger ? Sans critères permanents, il n'y a pas de critique possible.

Il semble à peine nécessaire de souligner qu'un livre bien écrit est un livre bien écrit, qu'il l'ait été sous Louis XIII ou Joseph Staline, ou sur les murs du tombeau d'un pharaon égyptien. C'est le fait qu'elle se détache de son temps, tout en l'incarnant, qui permet de dire qu'une œuvre est bonne.

Je ne cherche pas à me quereller avec les critiques qui ont examiné l'œuvre de Scott Fitzgerald et déclaré qu'à leur avis, elle ne se détachait pas de son temps. Je répondrai simplement à ces critiques que mon opinion est différente. Ce qu'il y avait d'étrange, en ce qui concerne ces articles écrits à l'occasion de la mort de Fitzgerald, c'est que leurs auteurs semblaient penser qu'ils n'avaient pas besoin de lire ses livres. Pour avoir le droit de les jeter à grandes pelletées dans l'incinérateur, ils croyaient qu'il suffisait de les étiqueter comme faisant partie d'une époque bien définie et désormais passée. La conclusion inévitable à tout ceci, c'est que ces messieurs n'avaient pas d'autre critère de jugement que le style des vitrines de la 5^e Avenue. Cela signifie qu'en parlant de littérature, ils ne cotaient la valeur d'un livre que d'après les cours de Bourse du jour – ce qui n'a pratiquement aucun rapport avec sa valeur réelle. Pour un homme qui avait fait de la critique son métier, écrire sur Scott Fitzgerald sans parler de Gatsby le Magnifique (15), c'était montrer purement et simplement qu'il ne connaissait pas son métier. Écrire sur la vie d'un écrivain aussi important dans l'histoire des lettres américaines que l'auteur de Gatsby, en employant les mêmes mots que pour parler de la mode de l'été précédent en matière de chapeaux de dames, c'était faire preuve d'une incompréhension totale à son égard et pour quiconque s'intéressait à l'art d'écrire, cette incompréhension était tout bonnement terrifiante. Fort heureusement, il existait des

fragments suffisamment avancés de son dernier roman pour faire taire ces jappements stupides. Le personnage célèbre était mort ; le romancier restait.

Il est tragique que Scott Fitzgerald n'ait pas vécu assez longtemps pour finir le Dernier Nabab (16). Même dans l'état dans lequel il les a laissés, j'ai idée que les fragments que nous en avons deviendront un jour de ces morceaux qui de temps en temps apparaissent dans le flot de la littérature et influencent profondément le cours des événements à venir. Ce qui est à proprement parler admirable dans ces débuts de ce qui aurait été un très grand roman, c'est que, pour la première fois, Fitzgerald a réussi à y exprimer cette attitude morale inébranlable à l'égard du monde où nous vivons, et de ses critères de valeur passagers, ce qui est la base essentielle de toute œuvre d'imagination authentique. Un critère moral fermement ancré est-ce que la littérature américaine a tenté d'atteindre de toutes ses forces depuis un demi-siècle.

Tout au long de la plus grande partie de notre histoire, nos écrivains ont été gênés par les différentes formes d'un double critère en matière de moralité. Au début du XIX^e siècle, la plupart d'entre eux se sont trouvés pris dans les remous compliqués du complexe qu'on pourrait appeler de « bienséance », de l'époque, infiniment plus pénible à affronter dans la vie provinciale américaine, que sur l'île pudibonde de Sa Majesté très britannique. Depuis la révolte couronnée de succès des réalistes, avec Dreiser, le dilemme a été différent, mais tout aussi aigu. Un jeune Américain qui a l'intention d'écrire un livre doit faire face d'une part au monde, celui de la chair et du mal, et de l'autre à l'enseignement étroit des esprits bien-pensants, avec leurs idoles douteuses venues d'Europe et leurs attitudes sottement sectaires. Il y a le récit d'imagination dit « populaire », et il y a la roue séduisante de la fortune, et il y a aussi les aspirations mal définies des hommes à cheveux longs et des femmes à cheveux courts qui, d'après le folklore de notre temps, vivent de thé russe et de mots en « ismes », d'absinthe et d'obscur revues littéraires.

Quiconque, depuis vingt ans, s'est servi de papier et de plume, a eu sa vie quotidienne empoisonnée par le choix à faire, un choix difficile, entre écrire de la « bonne » littérature, ce qui satisfera sa conscience, et écrire de la littérature « facile », ce qui sera bon pour son compte en banque. Étant donné que les critères de valeur n'ont jamais été nettement définis, en matière de littérature, il était d'ailleurs malaisé d'établir une distinction entre les deux. Le résultat, c'est qu'à l'exception des plus fervents disciples de cette muse secrète entre toutes, tout le monde a essayé de courir les deux lièvres, sinon à la fois, du moins alternativement. Cet effort et l'échec inévitable qui en résultait, ont eu pour effet l'apparition de hideux paroxysmes d'obscurantisme moral et intellectuel. Une grande partie de la vie de Fitzgerald a été un enfer à cause de cette sorte de schizophrénie, qui finit en paralysie de la volonté et de toutes les fonctions du corps et de

l'esprit.

Aucune œuvre durable, qu'elle soit écrite pour le grand public ou faite pour rayonner à travers les temps, ne peut être accomplie par un homme à l'esprit partagé. Pour réussir quelque chose de valable, peu importe si c'est une petite chose, il faut absolument l'effort conjoint de tout le cœur et de toute l'intelligence d'un homme. Les tentatives désespérées de personnalités divisées qui veulent s'affirmer par la littérature, se sont toujours traduites, du strict point de vue financier, par de basses concessions au goût populaire le plus trivial et aux préjugés les plus solides, et du point de vue de la seule gloire, par un stérile point de vue d'amateur, qui a fait de la « bonne » littérature, comme des bons vins et des chaises de l'époque coloniale, un coefficient des plaisirs du riche cultivé.

Une des raisons de la persistance de cet étrange dualisme et de l'inefficience qui en résulte, chez les hommes et les femmes qui ont tenté de créer une littérature dans ce pays, est que peu d'entre nous ont réellement affronté le problème de savoir qui allait lire ce que nous écrivions. La plupart d'entre nous se mettaient au travail avec de vagues notions sur une assemblée de nos pairs et supérieurs, à travers les âges, qui, le cas échéant, filtrerait nos graines essentielles. À cela, les marxistes ont ajouté l'image vertigineuse des vengeresses armées en marche du prolétariat, dont les membres liraient nos livres autour de leurs feux de camp. Mais comme les années passaient l'aristocratique république des lettres du XVIII^e siècle, et les rêves d'un 1^{er} Mai universel se sont éloignés de plus en plus des réalités au milieu desquelles nous devons vivre. Seules les exigences simples des rédacteurs en chef de magazines à gros tirage, dont les bénéfices reposent surtout sur la publicité, sont restées relativement les mêmes, ainsi que celles des bordels publics de Hollywood, où les écrivains à la retraite, après avoir soulagé leur conscience avec quelques remarques onctueuses sur ce qu'on appelle « intégrité » dans ce lieu maudit, ont gagné d'énormes sommes d'argent, en faisant fonctionner leur cervelle à satisfaire les goûts du spectateur moyen, quels qu'ils fussent, du moment que ce spectateur semblait disposé à payer pour cela le mieux possible.

Cet état de choses est basé, non pas comme on essaye de nous le faire croire, sur la dépravation naturelle des hommes pourvus d'intelligence, mais sur le fait qu'aussi bien pour les besoins de la paix que pour ceux de la guerre, les techniques industrielles ont complètement bouleversé notre vieux monde. Aujourd'hui, les écrivains sont aux prises avec un nouveau problème d'analphabétisme. Il y a cinquante ans, on apprenait à lire et à écrire, ou on n'apprenait rien. La lecture constante de la Bible, dans ces centaines de milliers de familles, modestes, maintenait un certain degré d'instruction en matière de littérature et de connaissance de la langue anglaise. La variété des styles si admirablement représentée, la relative complexité de la plupart des idées exposées et la large portée des différents

niveaux éthiques contenus dans ce vaste abrégé de la culture hébraïque ancienne, exigeaient à la lecture et dans les explications données aux enfants, une certaine activité mentale et cela donnait aux classes pauvres le même genre de base culturelle que l'étude du latin et du grec aux fils de familles riches.

Un esprit accoutumé au Nouveau et à l'Ancien Testament pouvait facilement aborder Shakespeare et toute la littérature victorienne, poésie, romans, essais historiques et scientifiques. Aujourd'hui, les peuples de langue anglaise n'ont plus cette base commune d'éducation classique. Le niveau de culture le plus bas est donné, à l'œil et à l'ouïe, par le cinéma ; il n'y a là-dedans rien de littéraire. Après cela, viennent toutes sortes de niveaux d'analphabètes : il y a ceux qui ont peut-être appris à lire à l'école, mais qui n'en sont pas moins incapables de lire les sous-titres au cinéma ; il y a ensuite ceux qui arrivent, avec l'aide des photographies, à comprendre quelques phrases simples des gros titres des journaux ; enfin il y a les millions de gens qui arrivent à lire le Saturday Evening Post ou le Reader's Digest de la première à la dernière page et qui comprennent tout. Ceci est la plus pure vérité. Nous devons regarder en face ce fait que le nombre d'Américains, capables de lire n'importe quelle page, accessible à l'intelligence d'un enfant de douze ans, n'est pas seulement en train de diminuer, mais en train de diminuer rapidement. Une estimation plus ou moins claire de cette situation a, il me semble, beaucoup contribué à briser l'élan de jeunes gens intelligents qui, avec le bel enthousiasme de leur âge, avaient résolu de devenir écrivains. Les vieux critères ne correspondent plus à rien, pour les esprits les plus vifs de ce siècle instable. De la littérature pour qui ? se demandent-ils. Il est naturel qu'ils se tournent vers les exigences plus simples du marché populaire et vers cette gloire qui, si on sait bien qu'elle n'est pas impérissable, n'en est pas moins fabriquée à grandes pelletées de publicité.

Scott Fitzgerald était l'un des inventeurs de cette sorte de gloire. En tant qu'homme, il fut tragiquement détruit par sa propre invention. En tant qu'écrivain, son triomphe fut de réussir dans Gatsby le Magnifique et plus encore dans le Dernier Nabab à fondre ensemble ces deux possibilités divergentes, à unir étroitement le travailleur consciencieux, qu'aucun créateur ne peut vraiment tuer en lui, et la célébrité qui gagnait beaucoup d'argent et écrivait des histoires pour lecteurs ayant douze ans d'âge mental. Dans le Dernier Nabab, il parvint même à donner une certaine dignité aux aspects les plus répugnants, dégradants, de Hollywood. Ce livre, il ne l'écrivait ni pour les intellectuels, ni pour les simples d'esprit, mais pour quiconque possédait une connaissance élémentaire de l'anglais lui permettant de lire une page de roman.

Stahr, le meilleur metteur en scène de Hollywood, qui est le personnage central de son livre, est décrit avec un mélange d'intimité et de détachement

qui constitue un véritable pas en avant dans la façon dont sont dépeints des héros du même genre dans tous les romans qui ont suivi ceux de Dreiser et de Frank Norris. Il n'y a aucune trace d'envie ou de flatterie dans le portrait de Stahr. Fitzgerald parle de lui, non pas comme un pauvre parlerait de quelqu'un de riche et de puissant, ou comme le rejeton d'une riche famille américaine de bonne souche d'un Juif parvenu. Il en parle sans passion, comme d'un égal qu'il connaît et comprend. Immédiatement, il établit un contexte qui sert de référence et éclaire de toute la lumière d'une totale compréhension le magnat de Hollywood, les machinistes sur le plateau et les habitants des faubourgs brûlés de soleil de Los Angeles. À l'intérieur de ce contexte, les actes, les gestes, peuvent être représentés sur la scène large et, en un sens, farouchement impersonnelle de l'humanité moyenne.

L'établissement de ce contexte de référence pour l'humanité moyenne a été la plus importante réussite et la principale utilité d'une littérature qu'en d'autres temps et en d'autres lieux, on finissait par qualifier de « grande ». Cela exige, en même temps que l'habileté à manier les outils de la profession, des critères de valeur qu'on ne peut qualifier que de « moraux ». Hollywood, sujet du Dernier Nabab est peut-être le plus important et le plus difficile de notre temps à traiter. Que cela nous plaise ou non, c'est dans cette grande foire aux soldes de nos rêves et de nos désirs à quatre sous que se forge le niveau le plus bas de notre culture.

Le fait qu'à la fin d'une vie marquée de brillants succès mondains et d'affreux malheurs, Scott Fitzgerald se soit trouvé engagé de façon si remarquable dans une œuvre de cette importance, prouve qu'il était bien le romancier de premier ordre que ses amis voyaient en lui. Dans le Dernier Nabab, il avait réussi à créer un groupe de personnages vus réellement de l'intérieur, au lieu d'être éclairés par un projecteur envieux, d'en haut ou d'en bas. Gatsby le Magnifique reste un exemple parfait de cette présentation des personnages, mais à un stade plus précoce, plus anecdotique, plus du genre « bas-relief ». Dans les fragments que nous possédons du Dernier Nabab, nous pouvons voir l'ébauche d'un style réellement admirable. Même dans leur état d'inachèvement, ces fragments ont, je crois, des dimensions suffisantes pour élever le niveau de toute la littérature romanesque américaine et l'entraîner, un peu à la manière dont le « blank verse », le vers blanc de Marlowe avait fait faire un tel pas en avant à toute la poésie élisabéthaine.

Traduction de Marie-Pierre Castelnau.

QUELQUES REMARQUES SUR L'ÉDITION DES NOUVELLES DE SCOTT FITZGERALD

Arnold Gingrich, directeur de la Rédaction d'*Esquire* a raconté (17) dans quelles circonstances Fitzgerald fut amené à narrer l'odyssée de Pat Hobby, ce personnage dont on a pu dire qu'il ressemblait « comme un frère » à son auteur.

Aucun des dix-sept récits parus dans *Esquire*, entre janvier 1940 et mai 1941, ne fut pourtant repris en volume avant 1951. À cette date Malcolm Cowley dans sa monumentale anthologie *The Stories of F.S. Fitzgerald* (18) reprit, sous le titre *Pat Hobby lui-même*, les deux récits respectivement intitulés « Nouvelle brève et patriotique » et « Deux vieux de la Vieille ». Il fallut attendre dix ans de plus pour que Scribner's, l'éditeur de toute l'œuvre de Fitzgerald, publie enfin, en 1962, le volume complet des *Pat Hobby Stories*.

La séquence des nouvelles qu'on a pu lire dans le présent volume respecte celui de la chronologie de leur publication ininterrompue dans *Esquire* entre janvier 1940 et mai 1941.

La traduction française des nouvelles parut aux éditions Robert Laffont, en 1965, dans la collection « Pavillons » dirigée par Armand Pieral, sous le titre *Histoires de Pat Hobby et Autres Nouvelles*.

Ces « Autres Nouvelles » (quinze au total) précédées d'une introduction d'Arthur Mizener – le premier biographe de Scott Fitzgerald – et suivies d'un texte de Glenway Westcott, « Scott Fitzgerald, une morale » provenaient du premier recueil de nouvelles de Scott Fitzgerald paru en 1921 *Flappers and Philosophers* pour cinq d'entre elles, et pour cinq autres du recueil *Taps at Reveille* publié en 1935, les cinq dernières n'ayant été recueillies en volume qu'en 1957 dans un recueil posthume intitulé *Afternoon of an Author* (1957).

On trouvera ces quinze nouvelles assorties d'une bibliographie précise dans un prochain volume, à paraître durant le 2^e semestre 1981, de notre série « *Domaine étranger* ».

Grâce à cet utile complément le lecteur français pouvait enfin disposer de la quasi-totalité des écrits et nouvelles de Scott Fitzgerald, dont la traduction française a été éditée dans un incroyable désordre, rendant impossible toute publication en français des recueils originaux publiés tant de son vivant (*Flappers and Philosophers*, N.Y. 1921 ; *Tales*

of the Jazz Age, N.Y. 1922 ; *All the Sad Young Men*, N.Y. 1926 ; et *Taps at Reveille*, N.Y. 1925) que de façon posthume (*The Crack Up*, N.Y. 1949, et *Afternoon of an Author*, Princeton 1957).

On les trouve éparpillés dans les recueils intitulés *la Fêlure et les Enfants du jazz* (Gallimard 1963 et 1965) et *Un diamant gros comme le Ritz*, puis comme on l'a dit plus haut, *Histoire de Pat Hobby et Autres Nouvelles* (Laffont 1963 et 1964).

La parution d'*Éclats de paradis (Bits of Paradise)* en 1977 dans notre collection « Lectures » chez Jul-liard et celle, annoncée chez le même éditeur, de *The Price was High*, important recueil des dernières nouvelles (jamais réunies en volume) seront de nature à compléter la publication en langue française des œuvres du grand écrivain américain.

Il ne manquera alors à l'ensemble de ces publications qu'une dernière anthologie de texte encore inédits en français, que le signataire de ces lignes se propose d'établir à partir des oublis de ses prédécesseurs. Grâce à quoi le lecteur français pourra enfin accéder à quelques textes comme *a Snobbish Story*, *Emotional Bankruptcy*, ou *What I think and feel at 25*, ainsi qu'un extraordinaire ensemble de textes sur l'amour, le mariage et le sexe, parus dans les magazines *Mc Call's* ou le *Woman's Home Companion*, et qui n'ont pas dû manquer de ravir, s'il a jamais pu les lire, cet ardent défenseur de la monogamie et de la famille, Monsieur Gilbert Keith Chesterton.

J.C. Zylberstein Paris, décembre 1980

*Achevé d'imprimer en mars 1981
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 1266. – N° d'imp. 344. –
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1981.
Imprimé en France

Autoportrait sarcastique et tendre à la fois d'un scénariste confronté au réalisme brutal des nababs de Hollywood, les *Histoires de Pat Hobby* forment le livre dont rêvait Raymond Chandler lorsqu'il disait que la Mecque du cinéma ferait « un grand sujet de roman – sans doute le plus grand qui reste ».

Ces nouvelles nous rappellent, selon le mot de Bernard Frank, que « Fitzgerald avait compris quelque chose de très calé et de très simple : que la vie, c'est-à-dire la fête, était aux mains des riches ». Mais aussi, que « ce fou de Fitzgerald se ruina en essayant de créer une compagnie qui concurrencerait celle des riches. Les riches sans les riches. Ce genre d'exercice ne pardonne pas.

Il mourut à quarante-quatre ans, complètement usé ».

TEXTE INTÉGRAL

Office in a small city, 1953 (détail)

d'Edward Hopper

Metropolitan Museum of Art, New York City

Fonds George A. Hearn, 1953

ISBN 2-264-00350-2

Collection dirigée par Christian Bourgois

1 Tous ces titres ont paru en français dans *Un diamant gros comme le Ritz*, chez Robert Laffont, en 1964.

2 Le mot « flapper », intraduisible en français, désigne la jeune fille américaine qui se dit ou se croit émancipée – cheveux courts et taille basse – des années 20.

3 Paru en français chez Gallimard, 1964.

4 Paru dans *Un diamant gros comme le Ritz*, chez Robert Laffont.

5 Paru dans *Un diamant gros comme le Ritz*, chez Robert Laffont.

6 *Id.*

7 *Id.*

8 Inédit en français.

9 C'est à Montgomery, Alabama, que Fitzgerald fit la connaissance de Zelda Sayre, au cours d'un bal. Lui-même était né à Saint-Paul, Minnesota.

10 Paris, Gallimard, 1964.

11 C'est-à-dire à peu près : « Si j'avais de bons professeurs, je pourrais me sortir très bien de ce rôle. » (N. d. T.)

12 Ville de Virginie près de laquelle les confédérés firent leur reddition à l'armée fédérale, le 9 avril 1865.

13 Titre du célèbre film de Griffiths. (N. d. T.)

14 U.W.C. : University of the Western Coast. (N. d. T.)

15 « Gatsby le Magnifique » a été publié par Bernard Grasset.

16 « Le Dernier Nabab » a été publié chez Gallimard.

17 Cf. au début du volume.

18 *Un diamant gros comme le Ritz*, éditions Laffont.